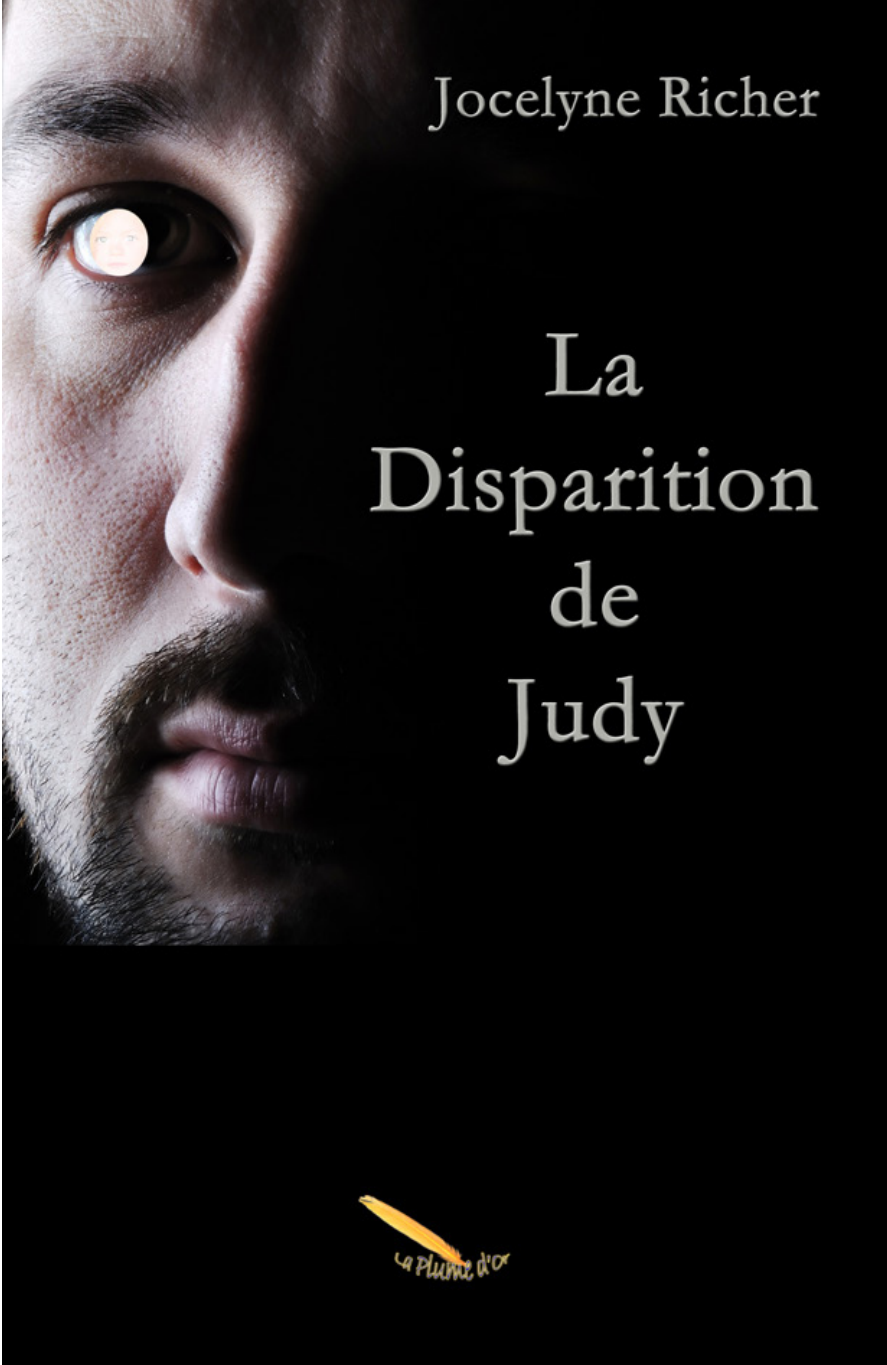




Jocelyne Richer

La
Disparition
de
Judy


la plume d'or

Table des matières

Remerciements	7
1	9
2	17
3	27
4	39
5	46
6	52
7	56
8	61
9	72
10	77
11	83
12	89
13	94
14	99
15	107
16	111
17	115
18	125
19	139
20	148
21	151

LA DISPARITION DE JUDY

JOCELYNE RICHER



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La disparition de Judy / Jocelyne Richer.

Noms : Richer, Jocelyne, 1954- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210065249 | Canadiana (livre numérique)
20210065257 | ISBN

9782925178187 (couverture souple) | ISBN 9782925178194 (PDF) | ISBN 9782925178200
(EPUB)

Classification : LCC PS8635.I3415 D57 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Jocelyne Richer, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, janvier 2022

Remerciements

Je voudrais remercier mon amie Sylviane LeBlanc, ainsi que ma nièce Isabèle Richer de m'avoir incitée à poursuivre l'écriture de ce roman, parce que sans elles, il n'aurait jamais pris forme. Un gros merci, également, à mon conjoint Jocelyn LeBlanc de m'avoir assistée lors des étapes de révision et un merci particulier à Marie-Louise Legault des Éditions La Plume D'or, qui pour une seconde fois, m'a conseillée et dirigée tout au long de la publication de cet ouvrage.

La dame au téléphone m'a supplié de la rencontrer. Elle m'a répété à maintes reprises que j'étais son dernier recours. Je ne sais pas si elle était sincère ou si elle usait de cette stratégie pour rencontrer une vedette, mais elle n'a cessé de me répéter que j'étais le meilleur dans mon domaine et que mon parcours l'impressionnait beaucoup. Elle se disait convaincue que j'étais la seule personne qui pouvait l'aider à retrouver sa fille.

Je suis un jeune illusionniste de 29 ans, devenu célèbre grâce à mes fréquents passages à la télévision et à la tournée de spectacles que j'ai présentés sur les plus grandes scènes québécoises et françaises. Ce que je me demande, c'est comment cette dame a su pour mon don de voyance. Car hormis quelques amis et quelques membres de ma famille, peu de gens sont au courant. À la suite de notre entretien téléphonique, je me suis dit que je lui poserais la question dès notre première rencontre. Mais pour l'instant, j'ose espérer que cette histoire n'est pas un canular, puisqu'il y a des années que j'ai envie de relever ce genre de défi. Certes, il est de taille, mais je suis convaincu que je pourrai y arriver. Voilà qui me donnera la chance d'être également reconnu pour mes dons de voyance.

Mes parents ignorent d'où cela me vient. Dans leurs souvenirs les plus lointains, aucun de mes ancêtres ne possédait ce don. Ce qui a fait ma chance, c'est que des amis et des membres de ma famille qui croyaient en moi sont venus me consulter pour s'enquérir de différentes choses. « *Crois-tu connaître l'endroit où demeure untel ?* » *Ou encore : « Crois-tu que je vais trouver l'amour de ma vie ? » « Est-ce que je vais trouver un travail sous peu ? » « Vais-je devenir riche ? »*

Souvent, leurs questions étaient banales et sans importance, sauf cette fois où l'on a réclamé mon aide pour résoudre la disparition de la fille de l'épicier du coin. Encore aujourd'hui, j'ignore comment m'est apparue cette vision. Sans raison apparente, j'ai vu une jeune fille monter à bord d'une berline grise en compagnie d'un garçon à peine plus âgé qu'elle.

Quand j'ai décrit cette scène aux parents de l'adolescente, ils ont cru qu'il s'agissait de son copain de l'époque et ont immédiatement transmis l'information aux enquêteurs. Puis, tous les corps de police

se sont lancés à la recherche de la berline. En moins de deux heures, ils ont retrouvé les jeunes fugueurs à environ 200 kilomètres de leur résidence respective. Ils faisaient le plein dans une station d'essence quand des policiers sont arrivés en trombe pour les arrêter et les ramener au poste le plus près de chez eux. C'est alors que quelques membres de mon entourage ont commencé à répandre la nouvelle que j'étais un clairvoyant.

Pour revenir à mon histoire, la dame qui m'a appelé m'a fourni peu de détails. Elle a dit son nom, Johanna Mac Dougall, et a résumé son histoire en quelques phrases. Il y a maintenant quatorze ans, lors d'un séjour à Montréal, sa fille de 6 ans, Judy, a disparu. Et malgré les années qui ont passé depuis, l'enquête n'a jamais donné de résultat.

C'est à 9 heures ce matin que j'ai rendez-vous avec Johanna Mac Dougall. Il ne reste plus que 5 minutes avant son arrivée. J'ai déjà placé la cafetière sur une petite table, ainsi qu'une magnifique théière que ma mère m'a offerte en cadeau pour souligner l'ouverture de mon bureau ; car on ne sait jamais, peut-être que la dame préfère le thé au café. Lors de notre conversation téléphonique d'hier, j'ai cru remarquer qu'elle a un accent anglais. Elle ne prononçait pas ses *r* comme la plupart des Québécois francophones. Je dirais que ça résonnait plutôt comme des *w*. De plus, elle s'appelle Johanna Mac Dougall, ce qui ne laisse place à aucune ambiguïté sur ses origines anglaises. Malheureusement, dans mon excitation, j'ai omis de noter la région d'où elle vient. Je crois qu'elle m'a parlé de Barrie, en Ontario, mais je n'en suis pas certain.

Mon questionnement est interrompu par le carillon de la porte. Machinalement, je jette un coup d'œil à ma montre ; 9 heures pile. Avec beaucoup de fébrilité, je me précipite vers l'entrée pour accueillir ma cliente, qui se présente à moi avec beaucoup d'élégance et d'assurance. Je ne sais pour quelle raison, mais hier, au téléphone, sa voix m'a semblé être celle d'une dame plus âgée et fragile. Probablement parce que ce premier contact téléphonique l'a rendue émotive. Après tout, cela a dû être long et ardu de trouver mon numéro de téléphone. Sauf mon agent, ma famille et quelques amis proches, personne ne connaît ce numéro.

—Allez ! Entrez ! Enfin, j'ai le plaisir de vous rencontrer, madame Mac Dougall.

Je tends le bras devant elle pour lui montrer la direction de mon bureau. Elle s'y rend, et j'emboîte le pas derrière elle. À chaque mètre franchi le long du corridor, elle tourne légèrement la tête vers moi pour s'assurer que je suis toujours derrière elle. Une fois arrivé devant la porte de mon bureau, je dépose discrètement une main sur son épaule pour attirer son attention.

—Nous sommes arrivés. C'est juste ici à votre gauche, dis-je d'une voix rassurante.

Silencieuse, elle entre dans la pièce et attend que je lui assigne une place.

—Asseyez-vous sur ce divan, vous serez plus à l'aise. Désirez-vous un café ou un thé ?

Après s'être assise, elle dépose gracieusement son sac à main sur ses genoux.

—A tea, s'il vous plaît, répond-elle en jetant un coup d'œil sur la table.

—Madame Mac Dougall, je suis honoré que vous m'ayez choisi pour retrouver votre fille. Vous savez, elles sont rares les personnes qui connaissent mes dons de voyance. Je suis curieux de savoir comment vous l'avez su.

—Euh... tout d'abord, j'ai tout lu sur votre carrière, mais la véritable raison qui m'amène à vous, c'est que mon amie Sophia Langlay m'a parlé de vos dons. Elle m'a suggéré de vous rencontrer. D'ailleurs, peut-être que vous la connaissez ?

—Hum... je ne veux pas vous offenser, madame Mac Dougall, mais ce nom ne me dit rien.

—Yes. Elle fait partie de votre fan-club. Elle a assisté à presque tous vos spectacles au Québec et à quelques reprises, elle vous a attendu à la sortie des salles pour obtenir votre autographe et faire des égoportraits avec vous. Je crois qu'elle sait tout à votre sujet : votre âge, votre lieu de naissance, votre vie... tout, quoi !

Je suis mal à l'aise de ne pas me souvenir de son amie. Comme je ne veux surtout pas passer pour la vedette ingrate qui ne reconnaît pas ses admirateurs, je ressasse rapidement dans ma tête les groupies que j'ai croisées à la fin de mes représentations. Et au bout d'un moment, ça me revient. J'ai le souvenir d'une dame aux cheveux blonds,

d'un certain âge, presque squelettique et pas très jolie. Effectivement, elle se prénomme Sophia et à la fin de chaque spectacle, elle m'attend à la porte réservée aux artistes avec un appareil photo et un petit calepin à la main, pour que je signe un autographe. Elle est remarquable. Qui de nos jours traîne avec soi un petit appareil photo et un calepin ? Habituellement, tout le monde utilise son portable pour prendre des photos, mais pas cette femme, qui apparemment, n'est pas encore arrivée à l'ère de la technologie. Je me souviens aussi m'être déjà demandé comment elle faisait pour toujours trouver la sortie des artistes. Peu importe la salle où je me produis, elle est là à la fin du spectacle.

—Ah bon ! Vous dites qu'elle s'appelle Sophia. Se pourrait-il qu'elle soit blonde, dans la cinquantaine et plutôt mince ?

—C'est sûrement elle. Elle m'a dit qu'une fois, elle est allée voir un spectacle que vous présentiez à Paris.

—Oui. Là, je me souviens très bien d'elle. Eh bien ! Vous la saluerez de ma part, dis-je avec un petit sourire en coin. Donc, puisqu'elle a parlé pour moi, je présume que je n'ai plus rien à ajouter sur mes compétences. D'ailleurs, j'en suis très flatté. Maintenant, si vous le voulez bien, allons immédiatement au vif du sujet et racontez-moi votre histoire. Hier soir, au téléphone, vous m'avez rapporté qu'il y a 14 ans, votre fille Judy a disparu à l'âge de 6 ans lors d'un voyage à Montréal... Votre petite famille a quitté l'Ontario pour s'offrir quelques jours de vacances ici. Je crois que vous m'avez aussi précisé que vous êtes maintenant divorcée et que vous n'avez plus de contact avec votre ex. Est-ce bien cela ?

Pour toute réponse, la dame s'avance près de la table, puis d'un geste brusque, y dépose quelque chose. Du coin de l'œil, j'entrevois la photo d'une fillette assise sur un banc. Intrigué, je m'approche et la tourne vers moi. Âgée d'environ 5 ou 7 ans, l'enfant porte une robe de plage jaune et des lunettes de soleil de la même couleur sur le bout du nez. On dirait une starlette, sauf qu'elle n'a pas le sourire figé. En examinant l'image de plus près, je me rends compte que la petite n'est pas assise sur un banc, mais bien sûr un cheval en bois semblable à ceux que l'on voit dans les parcs pour enfants. Il m'est difficile de déterminer l'endroit exact où elle se trouve, car derrière elle, l'environnement est flou, ce qui me donne l'impression qu'elle est en mouvement. Sûrement qu'au moment où la photo a été prise, elle se balançait sur le cheval.

Dès que ma main frôle l'image, je sens mon corps envahi par une chaleur qui devient rapidement insupportable. Alors involontairement, je laisse tomber la photo. Ce phénomène m'est déjà arrivé, auparavant, lors d'une de mes représentations. J'avais fait monter une spectatrice sur la scène et dès que je lui ai serré la main pour la saluer, j'ai ressenti cette même sensation de chaleur intense. Selon ce dont je suis à même de me souvenir, ceci n'est pas de bon augure ; à la fin du spectacle, j'ai appris par la préposée au vestiaire que la dame avait dû quitter la salle avant l'entracte. Sa fille l'avait appelée pour l'informer du décès de son père, mort subitement chez elle, dans le salon.

Bien que réfractaire à l'idée de reprendre la photo, je la saisis à nouveau du bout des doigts et la scrute de plus près. Bizarrement, cette fois-ci, elle ne me fait aucun effet. Je l'examine longuement pour tenter de deviner l'endroit où elle a été prise, puis soudainement, mon esprit s'embrume et l'image se met en mouvement. Je me retrouve dans un parc et aperçois une jeune fille en maillot de bain qui se balance sur un cheval de bois, tel que je l'ai pressenti plus tôt. Au loin, je vois de l'eau ; il me semble que c'est une plage remplie de monde. Ça se précise, dans ma tête. Éberlué, je lève les yeux vers madame Mac Dougall et lui demande :

— Est-ce que cette photo a été prise à Montréal ?

— Oui.

— Sur la plage du parc Jean-Drapeau ?

— Yes. Comment savez-vous ? répond-elle, abasourdie.

— Je le sais, c'est tout, répliqué-je, agacé par sa question. D'ailleurs, je crois que vous êtes justement venue me voir pour mon don de voyance, n'est-ce pas ?

— Yes. Euh... Oui, répond-elle en français.

— Vous savez, madame Mac Dougall, je comprends et parle très bien l'anglais. Alors, si vous le désirez, nous pouvons communiquer dans cette langue.

— Merci, Mister Longchamp, mais je veux parler en français, réplique-t-elle d'une voix irritée, ça me fait plaisir. Et en plus, je veux pratiquer cette langue. Alors... pour revenir à vos visions, je dois vous avouer que je suis fascinée. Je suis certaine que vous m'aidez à retrouver ma fille. Vous êtes mon ultime recours. Aidez-moi ! Please.

À la voir ainsi désespérée, je me dois de déployer tous les efforts pour trouver sa fille ou du moins, certaines réponses.

—Je dois vous aviser que nous aurons à nous voir fréquemment et sur une longue période. De plus, il n'est pas certain que je retrouve votre enfant... Resterez-vous à Montréal pour la durée de nos recherches ou comptez-vous repartir en Ontario et revenir ici uniquement lorsqu'il y aura des séances de spiritisme ?

—Hum... je sais que vous la retrouverez ; sinon, je ne serais pas ici. Ne vous inquiétez pas, j'ai assez d'argent pour vous payer et régler tous les frais que cela pourrait engendrer. Pour le moment, j'ai loué une suite dans un hôtel. Il est situé sur la rue Sherbrooke, dans l'est de Montréal.

—Bien ! Vous me semblez convaincue. Mais, je dois vous informer que si nous découvrons des éléments de preuve pertinents concernant la disparition de votre fille, je devrai en aviser la police. Cela vous convient-il, madame Mac Dougall ?

—Yes ! Yes ! Je suis d'accord, me répond la dame, visiblement affligée.

Elle fouille dans son sac à main, à la recherche de la carte de visite de son hôtel.

—Ah ! s'exclame-t-elle au bout d'un moment. Enfin, la voilà. J'ai inscrit le numéro de ma chambre au verso, ainsi que mes coordonnées personnelles, dont mon numéro de cellulaire et mon adresse Courriel. Aidez-moi ! Please ! Je n'ai que vous, implore ma cliente en essuyant ses larmes avec un papier mouchoir.

Attendri par sa fragilité, je la console du mieux que je peux.

—Cessez de pleurer, madame Mac Dougall, vous pouvez compter sur moi. Je vais vous aider à retrouver votre fille. Mais tout d'abord, racontez-moi en détail ce qui s'est passé avant la disparition. Vous devez remonter dans le temps, depuis votre départ de l'Ontario... Euh... si ça ne vous dérange pas, afin de ne rien oublier, je vais enregistrer notre conversation. Êtes-vous prête ?

—Yes ! Je suis prête. Voilà presque quinze ans que j'attends ce moment.

Avant qu'elle ne commence son récit, je lance l'enregistrement : «*Jour 1 : départ de l'Ontario.* »

—Nous avons mis le *stock* dans la valise de l'auto : bagages, glacière, chaises longues, panier à pique-nique. Ensuite, ma fille s'est assise sur la banquette arrière, et mon mari et moi, à l'avant. Étant donné que nous avions rempli la glacière de nourriture, nous nous

sommes arrêtés dans un garage pour acheter de la *ice*. Euh... je veux dire glace. Après avoir fait le plein et mis la glace dans la glacière, nous avons pris la route pour le Québec et avons roulé près de 620 km avant d'arriver à Montréal.

Je l'interromps pour lui demander s'ils s'étaient arrêtés uniquement au garage durant leur périple.

—No, répond-elle après avoir réfléchi quelques instants. Nous nous sommes arrêtés pour manger. Si mes souvenirs sont bons, nous sommes allés dans un restaurant de *French Fries*. À l'extérieur, il y avait des tables de pique-nique. Mon mari m'avait dit que c'était l'endroit idéal pour nous arrêter, car nous pourrions manger une poutine pour accompagner les sandwichs que j'avais déjà préparés. Euh... j'ai oublié le nom du restaurant. O.K. ! Ça me revient... *Poutine Jos Blo*. C'était aux environs de Vaudreuil.

—Quoi ? Pardonnez-moi de vous couper la parole, madame Mac Dougall, mais vous ne vous êtes pas arrêtés avant cela ? Il y a une bonne distance entre Barrie et Vaudreuil, surtout avec un enfant à bord.

—Yes ! Yes ! Vous avez raison. Nous avons aussi fait un arrêt à Kingston, car ma fille avait envie de pipi... Vous savez, c'est difficile de se souvenir en détail de ce qu'on a fait il y a quatorze ans.

—Ouais, effectivement. Écoutez... il me vient une idée. Nous pourrions peut-être consulter le rapport de police de l'époque. Qu'en pensez-vous ?

—Hum... peut-être bien. Mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais mieux ne pas avoir à les rappeler pour le moment. Les policiers ne m'ont jamais vraiment tenue au courant de l'enquête. Ils disent qu'ils ne peuvent pas me donner plus de détails que ceux que je connais déjà, parce que le dossier est toujours en cours. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis venue vous voir ; je préférerais, si possible, ne pas avoir à les rappeler. En tout cas, pas pour le moment. Écoutez... j'avais inscrit toutes ces informations sur un papier, car lors de la disparition de ma fille, les policiers m'avaient posé sensiblement les mêmes questions. J'avais prévu ce petit interrogatoire, alors j'ai apporté une pochette remplie de documents, incluant le rapport de police. Mais malheureusement, ce matin, j'étais nerveuse et je suis partie sans les emmener. Si vous voulez bien, nous allons reprendre un autre jour et j'apporterai les documents. De toute façon, je suis fa-

tiguée et j'aimerais me reposer. La route a été longue. Euh... si vous le voulez bien, je souhaiterais reprendre demain, à moins que vous soyez occupé.

Présument de son état de fatigue, j'acquiesce sans broncher à sa demande, puis nous nous entendons sur le moment de notre prochain rendez-vous.

— Je n'ai rien à l'agenda cette semaine. Euh... demain matin, même heure ? dis-je.

— Yes ! C'est parfait. Encore une fois, je suis désolée.

— Non... non... je comprends. Allez vous reposer et on se reverra demain.

Je m'apprête à accompagner ma cliente jusqu'à la sortie, mais à peine sommes-nous rendus devant la porte de mon bureau, qu'elle me repousse légèrement avec ses mains avant de me dire : « Ça va, monsieur Longchamp. Je connais le chemin. Donc, on se dit au revoir et soyez certain que demain j'aurai mes notes avec moi. » Cela dit, elle empoigne fermement ma main pour me saluer, puis s'éloigne dans le corridor.

Son départ inopiné m'ébranle un peu. Malgré tout, je me réjouis déjà à l'idée de la revoir. Résigné, je me laisse tomber sur le divan en lançant à haute voix : « Eh bien ! Toute une première rencontre. J'ai déjà hâte à demain. »

À mon réveil, je constate que je suis assez mal en point. Courbaturé, je me dirige vers la salle de bain. Juste le fait de me redresser devant le miroir me prend toutes mes énergies. Le reflet projeté par celui-ci confirme que ma nuit a été agitée. J'ai les cheveux ébouriffés, les yeux enflés et le teint pâlot. Inquiet, j'essaie de me remémorer ce qui s'est passé durant mon sommeil. Je scrute au plus profond de ma mémoire chacun de mes rêves. Progressivement, les souvenirs reviennent ; j'étais en train de regarder une photo montrant une jolie fillette assise sur un cheval de bois, lorsque cette image s'est mise à osciller de façon sporadique, jusqu'à ce qu'elle se transforme en film d'animation. La jeune fille se berçait tranquillement sur son cheval en chantant une comptine. Puis soudainement, le film s'est interrompu pour reprendre la forme d'une simple image, qui est venue se plaquer directement contre mon visage. Elle était si proche de moi, que je n'arrivais plus à distinguer le corps de la fillette. Tout ce que je voyais, c'était le visage de celle-ci qui se transformait graduellement en quelque chose de difforme et de rougeâtre, avec de gros traits osseux, pour finalement prendre la forme d'une grosse tête démoniaque. Je me souviens que j'ai tellement eu peur, qu'instinctivement, j'ai essayé de me réveiller pour parvenir à m'enfuir de la pièce. Mais ce fut peine perdue, puisque je suis resté rivé à mon matelas. Plus que je tentais de me lever pour déguerpir, plus mon corps se collait à mon lit. Sans cesse, ce visage odieux grossissait, au point de prendre toute la place. Il a fini par adopter la même longueur de mon corps, avant d'ouvrir la bouche et de m'aspirer totalement. Incapable du moindre geste, je restais là sans bouger en me laissant aspirer. À ce même instant, j'ai à nouveau ressenti une sensation de brûlure sur ma peau et dans tout mon être. Je me souviens d'avoir eu tellement chaud, que l'intensité de la chaleur m'a sorti de ce cauchemar. Je me suis réveillé trempé de la tête aux pieds, le cœur battant la chamade.

Je peine à croire à ce dont j'ai rêvé. C'est à force de me regarder dans le miroir et de constater mon état pitoyable que je suis forcé d'admettre que finalement, mon rêve n'en était peut-être pas un. Je crois que je suis entré en contact avec un *je ne sais quoi* qui voulait me mettre en garde contre quelque chose. Je suis effrayé juste

à penser que ce n'est peut-être que le début de ces mauvais rêves ou plutôt, de ces avertissements. Pendant une fraction de seconde, l'idée de tout arrêter m'effleure l'esprit, mais au bout d'un moment, envahi par une bouffée d'adrénaline, je me dis qu'il me faut poursuivre coûte que coûte cette investigation. Je décide donc de cesser de m'apitoyer sur mon sort. Je tapote gentiment mon visage pour raviver mon teint, question d'être plus présentable en vue de ma seconde rencontre avec madame Mac Dougall.

Pour me réveiller complètement, je secoue la tête de gauche à droite, comme un chien qui tente de se débarrasser de ses puces. Puis d'un pas décidé, je longe le corridor menant à ma chambre le plus rapidement que mon état me permet de le faire.

Après quelques essayages, je choisis d'enfiler un jean et une chemise vert pâle. Selon mes amis, cette couleur a toujours mis mes yeux verts en évidence. Je me dis que ça ne peut pas nuire ; bien au contraire, ça ne peut qu'aider à camoufler mon aspect lamentable. Ne reste plus que vingt minutes avant l'arrivée de ma cliente. Rapidement j'attrape mon portable, les clés de mon auto et je me dirige à la course vers ma place de stationnement. Heureusement, l'édifice où se trouve mon bureau est situé tout près de mon condo, ce qui fait que je peux m'y rendre rapidement, sans devoir affronter le trafic. Une fois à destination, fidèle à mes habitudes, je m'empresse de préparer des boissons chaudes pour être fin prêt à recevoir madame Mac Dougall.

Je suis debout devant la porte d'entrée, prêt à la recevoir, quand progressivement, je vois apparaître sa silhouette derrière la vitre. Je regarde ma montre ; encore une fois, elle est pile à l'heure. J'estime cette qualité chez les gens, moi qui déteste les retardataires. D'ailleurs, mes amis me narguent souvent à ce sujet. Ils disent qu'à mon âge, ce n'est pas normal d'être aussi assidu. Selon eux, je suis un extraterrestre ou pire encore, un jeune avec une âme de vieux. Ils croient tous que je ne suis pas assez délinquant et que ceci me rattrapera plus tard. Mais peu importe ce qu'ils pensent, je suis comme je suis, et fier de l'être. Je vis très bien avec mon assiduité et mon rationalisme. Je crois qu'au fond de moi, je sais très bien que c'est à cause de ces qualités que j'ai atteint le top de la célébrité. Sûr que la chance y a été pour quelque chose, mais on n'y arrive pas aussi jeune sans mettre d'efforts.

— Entrez, madame Mac Dougall, l'accueilli-je avec mon plus grand sourire.

Cette fois, nul besoin de lui montrer la direction à prendre, car dès qu'elle entre dans le vestibule, elle me serre la main et se dirige immédiatement vers mon bureau. Je dois convenir que cette façon de faire est un trait imminent de sa personnalité. C'est vraiment une femme pragmatique. Comme on dit chez nous : *Elle niaise pas avec la puck ; elle va directe au but*. Une fois arrivée devant la pièce, elle s'arrête et se tourne vers moi pour attendre mes consignes. Je tends mon bras vers l'avant pour l'inviter à se rasseoir au même endroit qu'hier, ce qu'elle s'empresse de faire.

Une fois bien installée sur le sofa, elle dépose un dossier sur la table et en sort des documents. Comme la veille, je lui offre une boisson chaude avant de commencer l'entrevue.

— Je prendrais un thé, s'il vous plaît. Black... noir.

En déposant la tasse sur la petite table devant elle, je remarque qu'elle tient nerveusement des papiers entre ses mains. Malgré ma folle envie d'y jeter un coup d'œil, je les lui retire délicatement d'entre les mains, les dépose sur la table et lui propose de finir son thé avant de commencer.

Alors qu'elle boit son thé en fixant le vide, je vois bien qu'elle est songeuse.

— Mister Longchamp, me dit-elle, je viens de me rendre compte que le nombre d'années que j'ai eu le privilège de vivre auprès de ma fille est de beaucoup inférieur au nombre d'années que j'ai vécu sans elle. Voilà déjà quatorze ans que je ne l'ai pas vue. Elle n'avait que 6 ans au moment de sa disparition, c'est déplorable ! s'écrie-t-elle en pleurant.

— Effectivement, ça doit être insupportable. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la retrouver, répliquée-je en me rapprochant d'elle, papiers mouchoir à la main.

La voyant si démunie, j'ose à peine parler des documents. C'est plutôt elle qui décide d'entamer le sujet.

— Tous les documents sont là, m'assure-t-elle avec des trémos dans la voix. J'ai même apporté une copie du rapport de police, les notes que j'ai prises hier soir en arrivant à l'hôtel et des photos de Judy, de sa naissance jusqu'au jour de sa disparition.

Elle marque une pause pour se racler la gorge et sort de sa bourse une pompe d'asthme. Elle appuie sur l'inhalateur tout en prenant une grande inspiration.

—Désolée, s'excuse-t-elle, j'ai de la difficulté à respirer. D'ailleurs, je crois que j'ai commencé à faire de l'asthme depuis la disparition de ma fille. Quand je regarde des photos d'elle, je ne peux faire autrement que de me dire qu'elle était tellement belle...

—Ça va, madame Mac Dougall. Je comprends votre désarroi. Laissez-vous aller et prenez le temps de vous remettre. Buvez votre thé, nous ne sommes pas pressés.

Durant ce temps, je commence à examiner les documents un à un pour laisser le temps à mon interlocutrice de reprendre son souffle.

—Est-ce que vous vous sentez mieux ? Peut-être désirez-vous remettre la séance ? C'est difficile de ressasser d'aussi durs moments.

—No. No. Ça va mieux, maintenant. On peut commencer.

—Vous en êtes certaine ?

—Yes. Oui. Ça va. Je vais bien, répond-elle, agacée.

Afin de ne pas la contrarier, j'appuie sur le bouton *play* de l'enregistreur et dis :

—Jour 2

—Vous disiez que vous êtes partis de Barrie pour vous rendre à Montréal. Selon vos souvenirs, vous vous êtes arrêtés deux fois avant d'atteindre votre destination. Est-ce qu'il y a quelque chose ou quelqu'un qui a attiré votre attention pendant le trajet ou lors de vos escales ? Est-ce que vous vous êtes sentis suivis ?

—No. No. Jamais. Si nous l'avons été, je ne l'ai pas remarqué. Lors de l'interrogatoire, des policiers nous ont posé la même question. Mon mari et moi n'avons rien remarqué d'anormal. La seule chose dont je me souviens, c'est d'avoir ressenti un sentiment d'insécurité. Ça m'a obsédée tout le long du voyage. Je ne savais pas si c'était un mauvais *feeling*... euh ... un mauvais présage, mais je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter, comme si je pressentais que quelque chose de grave allait arriver. Même que je me souviens d'en avoir parlé avec mon mari. Il m'avait rassurée en me disant : « Arrête de stresser. On est en vacances. Rien de négatif n'arrivera, juste du bon temps. » Il était convaincu que c'était le stress qui me faisait réagir comme ça, car juste avant notre voyage, nous avons vécu une période difficile. Tellement, qu'il a même été question de nous séparer. Mais finalement, nous avons choisi de partir en vacances pour nous donner une dernière chance. Quand je revis les événements, je me rends compte que nous aurions dû nous séparer. Si tel avait été le cas, je

suis sûre que ce drame ne serait pas arrivé. Nous ne serions jamais allés à Montréal et Judy serait toujours parmi nous. De toute façon, ce voyage n'a rien changé, puisque nous nous sommes séparés peu de temps après la disparition de notre fille.

—Ah bon ! Est-ce que les policiers étaient au courant de votre mésentente avec votre conjoint avant votre départ pour Montréal ?

—Yes. C'est sûr. Tout de suite après la disparition de Judy, les policiers de Montréal nous ont longuement interrogés tour à tour. Euh... Vous saviez que chaque fois qu'un enfant disparaît, on soupçonne souvent les parents ? Nous avons accepté de passer le test du polygraphe et l'avons très bien réussi. D'ailleurs, vous trouverez une copie de ce test dans leur rapport. Il se trouve dans la chemise rouge, à l'intérieur de la pochette.

La dernière réponse de madame Mac Dougall m'a insufflé l'idée de mener l'entrevue différemment. Je venais de prendre conscience que je n'avais aucune chance de retrouver Judy si je posais les mêmes questions que les policiers. Après toutes ces années, l'enquête n'avait pas encore abouti à un dénouement positif. Je décide donc de jouer le tout pour le tout et d'essayer, par le biais de la télépathie, d'entrer en contact avec une personne ou un esprit à qui je pourrais poser mes questions. Si j'obtiens des informations, je les validerai ensuite avec madame Mac Dougall. Après tout, je suis un médium, ou tout au moins un clairvoyant qui sait lire dans le subconscient. C'est alors que je décide de recourir à mes dons et de proposer cette façon de faire à ma cliente.

—Voilà, dis-je, nous allons procéder autrement, si vous le voulez bien. Nous allons cesser l'interrogatoire et passer immédiatement à la séance de spiritisme... si je peux appeler cela ainsi. Je vais tenter d'entrer en contact avec Judy, ou un autre esprit qui pourrait me transmettre des informations à son sujet.

—Pardon ? Vous dites que vous pouvez entrer en contact avec ma fille ou une personne qui l'a déjà rencontrée ? Comme ça, sans préparation ? s'étonne madame Mac Dougall.

—Eh bien, oui. C'est bien ce que je m'appête à faire. Autrement dit, je vais me renseigner auprès d'un quelconque esprit susceptible de m'aider à retrouver Judy. Comme je vous l'ai expliqué hier, l'esprit peut tout aussi bien être celui d'un mort que celui d'un être vivant. Mais vous avez raison sur un point, je ne peux y arriver sans

me concentrer. Il suffit de canaliser mon énergie et de faire le vide dans ma tête. Je dois me *ploguer*, comme on dit dans le milieu, dans le monde des esprits. Alors, si vous me le permettez, durant un petit moment, je vais garder le silence et quand je serai prêt, je vous tendrai la main pour que vous y déposiez la photo que vous m'avez montrée hier. Elle est juste là, sur la table devant vous. Hum... Par contre, avant de commencer, j'aimerais vous mettre en garde. Peu importe ce qui se passera, n'essayez pas d'interférer ou de m'interrompre. C'est bien clair ? Même si mon comportement vous semble étrange, vous ne devez intervenir en aucun cas. J'insiste : vous devez rester calme et ne pas interférer. Sinon, vous pourriez faire fuir l'esprit et faire échouer mon intervention.

— O.K ! O.K ! J'ai compris. Je vais changer de place et m'asseoir sur la chaise à côté de vous. Dès que je vous aurai remis la photo, je reculerai le plus loin possible pour m'éloigner de vous. Ainsi, je ne vous dérangerai pas. Je resterai là, sans bouger, jusqu'à ce que vous me disiez que vous êtes prêt.

— Parfait. C'est une excellente idée de changer d'endroit. Ce sera beaucoup plus facile pour moi de me concentrer. Ah ! J'allais oublier... s'il vous plaît, assurez-vous que l'enregistrement ne s'arrête pas durant la séance, car il est très important de recueillir tout ce qui se dira. Même le plus petit bruit de fond a son importance. Je ne veux rien manquer.

— Yes ! J'ai compris. Alors, quand vous serez prêt, vous n'aurez qu'à me tendre le bras.

Je lance l'enregistrement, et m'installe sur le divan de façon à m'extraire du regard de madame Mac Dougall. Malheureusement, je distingue toujours du coin de l'œil une partie de son visage qui scrute mes moindres faits et gestes. Irrité, je pivote sur moi-même, jusqu'à ce que sa silhouette disparaisse complètement de mon champ de vision. C'est alors que j'entends un long soupir de découragement, suivi d'un bruit de fond ressemblant à un vêtement qui se frotte à une chaise. Désespéré, je ferme les yeux et me concentre uniquement sur ma respiration afin de ne plus être dérangé par les mouvements de madame Mac Dougall, qui se tortille sournement sur sa chaise dans le simple but de mieux me voir. Ouf ! Finalement, le bruit s'arrête. J'ai la quasi-certitude qu'elle est enfin parvenue à ses fins.

J'entre en transe et ne perçois plus la présence de madame Mac Dougall. Même que j'ai l'impression d'être seul dans la pièce. Fin prêt à communiquer avec un esprit, je garde les yeux fermés et tends la main vers ma cliente pour qu'elle y dépose la photo.

Comme prévu, elle s'exécute discrètement. Mon corps se contracte, mon esprit s'embrouille, puis comme dans un rêve, une image se forme dans ma tête. Comme hier, l'image se met à osciller doucement. Sauf que cette fois, elle se fragmente et se multiplie en plusieurs segments. Ceux-ci se succèdent rapidement, jusqu'à ce que j'aie sous les yeux un film d'animation. Là, je peux voir une fillette en maillot de bain jaune assise sur un cheval en bois. Elle descend de celui-ci et se dirige vers une personne qui lui prend la main. À ce moment, les images deviennent floues et j'ai de la difficulté à distinguer les deux formes humaines. Tout ce que je peux voir, c'est que l'une d'elles est de grande taille et l'autre, beaucoup plus petite. Elles empruntent un sentier qui les mène hors du parc. Ensuite, j'entends une ou des voix crier au loin, puis abruptement, mon corps s'engourdit. Le film s'interrompt. Même avec un ultime effort de concentration, je ne réussis pas à me reconnecter avec l'esprit. Je dois me rendre à l'évidence, j'ai perdu la communication.

Je laisse mon corps se détendre, jusqu'à ce que je puisse reprendre mes sens. Ceci fait, j'ouvre les yeux et me tourne vers madame Mac Dougall. Les yeux grands ouverts, elle est accrochée à sa chaise, complètement au fond de la pièce. «Pauvre elle!» me dis-je. Elle avait l'air désespérée. Si la situation n'avait pas été aussi dramatique, je suis persuadé qu'en la voyant ainsi, je me serais tordu de rire. Or, la raison pour laquelle nous sommes ici ne m'autorise pas à tourner au ridicule cette scène un peu bizarre. Alors, sans plus y penser, je m'empresse de lui demander :

—Madame Mac Dougall, au moment de la disparition de votre fille, vous n'auriez pas vu un individu roder près d'elle? Car j'ai vu une personne qui l'a prise par la main avant de partir avec elle.

Ma question fait sursauter mon interlocutrice. Elle se lève d'un bond et revient s'asseoir sur le divan en face de moi.

—What? Quoi? Vous dites que vous avez vu une personne prendre la main de ma fille? Euh... je me souviens que je me suis absentée un instant pour rejoindre mon mari qui me faisait signe d'aller le retrouver. Étant donné qu'il n'y avait que quelques pas qui nous

séparaient l'un de l'autre, je ne m'inquiétais pas trop pour Judy. Elle se balançait sur un cheval en bois et un peu plus loin, il y avait d'autres enfants qui s'amusaient dans un carré de sable et qui étaient surveillés par leur mère. À mon retour dans le petit parc, Judy n'était plus sur le petit cheval. Paniquée, j'ai regardé partout autour de moi pour constater qu'elle avait disparu. Alors, j'ai hurlé à mon mari de venir me rejoindre. Affolés, nous avons couru dans tous les sens pour la retrouver en criant son nom à tue-tête. Nous avons tellement crié, que les gens tout autour se sont tournés vers nous. Ils ont vite compris ce qui se passait, alors sans poser de questions, ils ont commencé à chercher Judy eux aussi. Tout le monde criait son nom. Mais malheureusement, nous ne la trouvions pas. On a donc prévenu les gens de la sécurité, qui ont poursuivi les recherches. Encore là, ça n'a rien donné. Ils ont dû appeler la police, qui est intervenue rapidement. Les recherches se sont poursuivies jusqu'à tard dans la soirée. Ça nous a paru une éternité. Le lendemain, aux petites heures, ils ont érigé un poste de commandement. Vous savez, à cette époque, l'alerte AMBER n'existait pas. Vous connaissez la suite... On n'a jamais retrouvé ma fille et depuis, les policiers nagent dans le désert.

—C'est certain que cet épisode a dû être difficile pour vous et votre mari. J'ai beaucoup de compassion pour vous et je jure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver Judy.

Afin de permettre à madame Mac Dougall de se remettre de ses émotions, je lui propose de prendre une pause.

—Désirez-vous encore du thé ?

—Yes ! S'il vous plaît. Juste un peu pour le réchauffer.

Théière à la main, j'étire le bras pour remplir sa tasse, qu'elle me tend gentiment. Après avoir bu quelques gorgées, elle relève la tête et me demande de lui raconter en détail ce que j'ai vu lorsque j'étais en transe.

—Si je reprends à partir du moment où vous avez déposé la photo de votre fille dans ma main, il y a comme un film qui a commencé à se dérouler dans mon esprit. J'ai vu Judy qui descendait d'un petit cheval en bois pour aller rejoindre une personne...

Et je continue à débiller mon récit en dévoilant les visions que j'ai eues lors de ma séance. À bout de souffle, je replace mon toupet tombé sur le front au plus fort de ma transe, avant de présenter mes plus plates excuses à ma cliente.

—Euh... Je vous dirais qu'en ce moment, je me sens vraiment fatiguer. Ce genre de séance me gruge toute mon énergie. Je ne veux pas paraître insolent ou désintéressé, mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais clore cette rencontre et remettre le tout à un autre jour. Je comprendrais que vous soyez déçue par le peu de résultats obtenus, mais n'ayez crainte ; d'ici quelques jours, j'obtiendrai d'autres informations concernant Judy sans que j'aie à recourir au spiritisme. Si je me fie à mes expériences passées, après chaque séance, ou presque, j'ai toujours eu des prémonitions, ou encore, des visions qui me mettent sur une piste. En conclusion, je vous avoue que je suis satisfait de cette première séance ; je trouve que nous avons réussi à franchir un bon pas. Un esprit ou une personne de l'au-delà m'a tout de même fait savoir que votre fille est partie avec une personne. Elle n'est pas sortie du parc seule et ne s'est pas noyée à la plage comme ont pu le croire certains policiers. Soyez sûre que d'ici peu, je saurai avec qui elle est partie. Soyez confiante, nous trouverons.

—Bon. Je vous crois. Je ne doute pas de votre sincérité et je comprends votre état de fatigue, se résigna madame Mac Dougall.

—Merci. Je vous en suis reconnaissant. Euh... malheureusement, je ne pourrai vous revoir avant la semaine prochaine, car mon agent m'a appelé hier soir pour m'aviser que j'avais un spectacle corporatif de prévu samedi prochain. Il l'a inscrit au calendrier à la dernière minute, en croyant que je n'avais rien à l'agenda. Je n'y avais encore rien inscrit, car j'ignorais le nombre de séances dont nous aurions besoin pour résoudre cette affaire. Ça serait très mal vu, dans ma profession, que j'annule un spectacle sans raison valable. Je suis vraiment désolé. Désirez-vous que je vous rappelle dimanche pour fixer la date de notre prochain rendez-vous, ou préféreriez-vous qu'on en décide maintenant ?

Je savais pertinemment que de remettre d'une semaine notre prochaine rencontre la contrarierait considérablement, mais je n'avais pas le choix. Alors, malgré son mécontentement évident, je sors mon agenda en papier et attends sa réponse.

Il y a longtemps, lorsque j'ai ouvert mon bureau, je m'étais juré que lorsqu'un client se trouvait en face de moi pour prendre un rendez-vous, j'inscrirais la date dans mon agenda en papier et cela, peu importe l'âge de mon vis-à-vis. Je trouvais cette façon de faire beaucoup plus professionnelle. Mais une fois le client sorti de mon bu-

reau, je m'empressais d'écrire la date et l'heure du rendez-vous dans mon agenda électronique, question de nous permettre, à mon agent et à moi, de planifier plus facilement le calendrier de mes spectacles. Pour ce faire, il nous suffisait qu'à faire un clic pour connaître mes disponibilités, ainsi que le lieu et l'heure de chacun de mes spectacles, à court et à long terme.

Comme ma cliente ne répond pas, je propose moi-même une date.

— Est-ce que mardi prochain vous conviendrait? suggéré-je, naïvement.

— Yes. 9 o'clock, réplique sèchement la dame. Savez-vous que je suis venue à Montréal strictement pour vous consulter? Je voulais vous et personne d'autre. Vous m'avez dit que je pouvais vous faire confiance.

Je comprends, par sa réponse, qu'elle souhaite des séances plus rapprochées. Malheureusement, j'ai déjà plusieurs spectacles prévus et il n'est pas question de les déplacer à plus tard. Les gens ont déjà payé leur billet et certains l'ont même fait depuis plusieurs mois. Ayant le pressentiment qu'elle pourrait me laisser tomber et faire appel à un autre médium, je lui promets de lui consacrer plus de temps entre mes spectacles, ce qui semble la satisfaire.

Nous sommes enfin samedi et je suis fin prêt pour présenter mon spectacle. J'ai mis les bouchées doubles pour le préparer. Je me suis rendu plusieurs fois dans la salle louée par l'entreprise afin de bien mémoriser la disposition des tables, des chaises et de l'endroit où se trouverait la scène. Ceci, pour mieux prévoir la disposition des effets spéciaux. Je n'ai rien pris à la légère, tout a été réglé au quart de tour pour que mes illusions en mettent plein la vue.

Durant les quelques jours qui ont suivi ma rencontre avec madame Mac Dougall, il m'est arrivé de penser à notre dernière séance, mais j'ai vite fait de chasser ces idées de ma tête, histoire de me concentrer sur mon spectacle. Je voulais qu'il soit parfait et surtout, prouver à tous que je suis le meilleur illusionniste de mon époque. En revanche, ça me rendait perplexe de n'avoir eu aucune vision depuis cette session. Disons que c'est plutôt inhabituel. Du jamais-vu.

Mon spectacle doit commencer juste un peu après le banquet des employés. Durant l'attente, je me tiens dans un petit local juste à côté de la salle de réception. Comme on y a installé un haut-parleur, je peux suivre discrètement tout ce qui se passe et me tenir fin prêt. Juste un peu avant la fin du repas, j'entends l'animateur de la soirée aviser les gens que d'ici 5 minutes, un grand invité monterait sur scène. C'était le signal dont l'organisateur et moi avions convenu pour déterminer le moment où je devais aller me placer derrière le rideau de la petite scène préfabriquée au fond de la salle.

Je m'empresse donc de quitter la pièce et d'emprunter la porte d'entrée donnant directement sur la scène. Nerveux, je m'installe au centre de celle-ci et me prépare mentalement. J'ai à peine le temps de faire mon signe de croix habituel et d'adresser une petite prière à voix basse à ma grand-mère : *« Allez, Gloglo ! Aide-moi comme tu l'as toujours fait et fais que je donne le meilleur de moi-même. Je t'aime. Amen. »*

Puis à l'heure prévue, j'entends l'animateur crier mon nom. Tout le long de la soirée, à travers les petits haut-parleurs, j'ai entendu cet homme énergique parler aux spectateurs. Vraiment, il a été génial. Il a réussi à créer une ambiance monstre. Il s'appelle Michel et comme on dit dans notre milieu, ce gars-là sait comment réchauffer une salle.

Le public est gonflé à bloc. À nouveau, j'entends Michel crier à pleins poumons :

— Eh voici, mesdames et messieurs, le meilleur illusionniste qui soit... Gabriel Longchamp ! Veuillez l'accueillir comme il se doit...
GABRIEL LONGCHAMP !

Debout, les gens applaudissent en scandant mon nom.

— GAB ! GAB ! GAB !

Je suis sous le choc, moi qui ne m'attendais pas à un aussi bel accueil. Du moins, dans le cadre d'un spectacle corporatif. Je reste là, debout et ému, au milieu de la petite scène. Il me faut quelques secondes avant de me ressaisir et de commencer mon spectacle en criant au public :

— Merci ! Merci beaucoup ! Vous me touchez énormément !

Les gens scandent à nouveau : « Go GAB go ! Go GAB go ! »

Sans plus attendre, je commence mon spectacle. Tour à tour, j'enchaîne mes numéros et entre chacun d'eux, j'entends les applaudissements de la foule, qui en redemande de plus en plus. Ceci m'envoie une synergie extraordinaire. Finalement, j'arrive à la fin de la représentation. Il ne reste qu'un tour d'illusion à faire, celui qui selon moi est le plus spectaculaire de tous. Donc je m'installe solennellement au bord de la scène et sous un éclairage blafard, je regarde une à une chaque personne qui se trouve à proximité de la scène. Fébrile, la foule est silencieuse et attend impatiemment la suite des choses. Je me bombe le torse en prenant une grande inspiration et descends de la scène pour m'avancer sournoisement vers la table du côté gauche en pointant du doigt une jolie jeune femme dans la vingtaine. Du coup, elle devient écarlate et se cramponne à sa chaise. Pour la rendre encore plus mal à l'aise, je dis :

— Eh oui, mademoiselle ! C'est bien vous qui allez monter sur scène avec moi pour m'assister dans mon prochain et ultime numéro.

Spontanément, ses collègues de travail se lèvent de leur chaise et l'applaudissent chaleureusement pour l'inciter à venir me rejoindre. Or, plutôt que de s'exécuter, elle reste rivée sur sa chaise. C'est alors qu'une amie assise à ses côtés l'attrape par le bras et essaie de la pousser dans ma direction. Voyant la scène, je me précipite vers elle et l'empoigne par la main pour la faire monter avec moi.

— Bonjour, mademoiselle, quel est votre nom ? lui demandé-je.

— Charlie, répond-elle timidement.

— C'est un très joli nom, Charlie. Tout comme vous, d'ailleurs.

— Euh... réplique-t-elle en rougissant, non sans faire éclater de rire ses collègues de travail.

Profitant de l'ambiance légère, j'enchaîne avec cette autre question singulière :

— Quelle est votre profession, Charlie ? Ne me dites surtout pas que vous êtes une *Charlie's Angel* ? Le visage de mon interlocutrice devient écarlate, ce qui ne m'empêche pas de continuer à me payer gentiment sa tête pour faire réagir davantage ses collègues. « Le rouge vous va bien, mademoiselle... »

Cette fois-ci, elle fond littéralement sur la scène. Gênée, elle baisse la tête avant de me répondre d'une voix presque inaudible :

— Je travaille à temps partiel comme secrétaire, car j'étudie à l'université pour devenir vétérinaire.

Afin de lui permettre de reprendre son calme, je cesse mes pitre-ries et poursuis la conversation de façon plus appropriée.

— WOW ! C'est une très belle profession, vétérinaire. Soigner les animaux, c'est tout à votre honneur, lui dis-je. J'ignore où vous trouvez le temps pour étudier et travailler en même temps, mais chose certaine, vous n'êtes pas une fainéante. Vous méritez une bonne main d'applaudissement.

Frénétiquement, la foule se lève et réagit à ma demande.

— Bon. Maintenant, Charlie, passons aux choses sérieuses, dis-je, avant de lui prendre la main et faire quelques pas en sa compagnie pour la diriger vers une grosse boîte en bois installée au fond de la scène. J'ouvre la porte qui se trouve à l'avant et entre.

— Allez ! Venez, Charlie ! Entrez, venez me rejoindre pour confirmer à tous que la boîte est vide.

Timidement, Charlie s'exécute, puis jette un coup d'œil autour avant de jurer aux spectateurs qu'il n'y a ni trappe ni porte susceptible de permettre à quelqu'un de s'échapper. Satisfait, je prends les devants, sors de la boîte pour aller retrouver la foule, puis invite la jeune femme à me rejoindre.

— Charlie, vous pouvez maintenant sortir de la boîte et regagner votre place dans la salle.

Voulant la remercier, je me tourne vers la boîte et constate qu'elle ne m'a pas suivi. Gêné par ce revirement de situation, je m'approche

de la boîte, puis, levant les bras en l'air pour accueillir mon invitée, je réitère ma demande.

— Charlie ! Vous pouvez sortir, maintenant... On vous attend.

Malheureusement, ma complice du moment ne sort toujours pas. Pris de panique, j'entre dans la boîte pour inspecter l'intérieur, mais encore là, aucun signe de Charlie. Affolé, j'essaie de me contenir et de déterminer ce qui a bien pu se passer. Peut-être bien que la jeune femme a découvert la porte secrète à l'arrière de la boîte, soit celle que je devais emprunter lors de mon numéro. Qui sait si par inadvertance, elle n'a pas décidé de l'ouvrir, pour ensuite se retrouver à l'extérieur sans savoir comment revenir ? Donc, sans trop réfléchir, j'agis comme si cet inconvéniént était prévu dans mon numéro et je tente d'improviser en espérant que Charlie entende et suive mes consignes.

Nerveusement, je sors de la boîte et vais me replacer à l'avant-scène. Afin de retrouver mon calme, je prends de grandes respirations et me croise les doigts pour que tout aille bien. Une fois la confiance revenue, je m'installe devant le public pour leur donner mes instructions :

— Ah bon ! ... Je vois. Charlie veut me donner du fil à retordre, dis-je le plus naturellement du monde. Eh bien ! Ne vous inquiétez pas, elle réapparaîtra dans quelques instants. Mais pour que ce soit possible, je vous demanderais de garder le silence et de vous concentrer afin que nous puissions déployer toute l'énergie possible pour la faire revenir.

Les spectateurs restent silencieux, scotchés sur leur chaise, les yeux rivés sur moi, qui bouge les bras dans tous les sens, jusqu'à ce qu'une baguette magique apparaisse entre mes mains. Surpris, tous se lèvent spontanément pour m'ovationner.

— Gab ! Gab ! Gab ! scandent-ils en chœur.

Je profite de l'euphorie du moment pour continuer mon numéro improvisé.

— Maintenant, je suis prêt. Et n'oubliez surtout pas de vous concentrer comme je vous l'ai demandé. Donc, avec l'aide de ma baguette magique, je commence le décompte : 10-9-8-7-6-5-4-3-2-1, puis promptement, j'ouvre la porte de la boîte.

Malheureusement, Charlie ne sort toujours pas. Pour camoufler mon désespoir, j'enchaîne rapidement en disant :

—Je crois que Charlie est très timide. Vous la connaissez mieux que moi, n'est-ce pas? Si je ne me trompe pas, elle veut se faire entendre? Alors, tous ensemble, nous allons l'appeler. Êtes-vous prêt? Allons-y... Charlie! Charlie!

—Charlie! Charlie! s'écrient les spectateurs.

Pendant ce temps, je jette un coup d'œil discret dans la boîte pour voir si Charlie ne s'y trouve pas. Mais non, elle n'y est pas et je n'ai aucune idée de l'endroit où elle pourrait être. Angoissé, je sens mon cœur s'arrêter de battre. Je ne sais plus quoi faire ou quoi dire pour la faire revenir. Ce qui est encore plus affolant, c'est que la foule en délire continue de scander son nom, persuadée que Charlie réapparaîtra sous peu.

Tant bien que mal, j'essaie de me ressaisir, et au moment où j'allais admettre qu'il y avait un imprévu, j'entends le barman hurler au fond de la salle :

—Elle est ici ! Elle est sous le bar !

Le silence se fait, et tout le monde se tourne vers le bar pour voir ce qui se passe. Effectivement, on aperçoit Charlie qui titube tout en essayant de s'extirper de sous le bar. Elle a les yeux hagards et regarde dans toutes les directions. On se rend vite compte qu'elle est perdue. La pauvre doit se demander où elle est et qu'est-ce qui se passe. Heureusement, le barman vient à son secours et l'aide à se sortir de sa fâcheuse position. Voyant cela, je me précipite vers eux. Dès que j'y suis, j'attrape le bras de Charlie et la soulève en criant à ses collègues :

—S'il vous plaît, veuillez applaudir généreusement Charlie ! Elle est superbe, n'est-ce pas ?

Non seulement les gens applaudissent, mais ils scandent à nouveau :

—Charlie! Charlie! Charlie! Gab! Gab! Gab!

Voyant bien que la jeune femme est un peu sonnée, je décide de ne pas retourner sur la scène avec elle. En lieu et place, je la conduis à l'extérieur de la salle en prenant bien soin de saluer le public.

—Merci tout le monde ! Et encore une fois, une bonne main d'applaudissement pour Charlie !

Avant de sortir de la salle, je m'arrête quelques instants devant la compagne de table de Charlie pour l'implorer de me laisser partir avec cette dernière.

—Je ne veux pas kidnapper votre amie, mais si ça ne vous dérange pas, je vais l’emmener dans la pièce qui me sert de loge pour faire connaissance avec elle et la remercier de sa prestation. Si vous voulez, c’est avec plaisir que je la ramènerai chez elle. Euh... je ne veux pas paraître louche, mais je dois vraiment lui parler seul à seul.

Pendant que j’attends une réponse positive, je vois mon interlocutrice tourner son regard vers Charlie. Voyant qu’elle hésitait, cette dernière s’empresse de la rassurer.

—C’est bon, Sylvie, tu peux y aller. D’ailleurs, moi aussi je veux parler avec monsieur Longchamp. De toute façon, il ne peut rien m’arriver ; vu sa notoriété, c’est sûr qu’il ne me fera rien.

—Bon ! consent Sylvie, bien qu’agacée. Je crois que vous ne me laissez pas le choix. On s’appellera un peu plus tard, Charlie. Alors, à plus...

—À plus, réplique Charlie.

Une fois dans ma loge, j’ai juste le temps de placer une chaise devant la jeune femme, avant qu’elle ne s’effondre sur le plancher.

—Je vous en prie, asseyez-vous ! Vous êtes pâle. Je crois que vous n’êtes pas encore totalement revenue de ce qui s’est passé lors du spectacle. Voulez-vous un verre d’eau ? Ou peut-être un coca ? demandé-je, gentiment.

—Oui accepte Charlie d’un air songeur. S’il vous plaît, de l’eau suffira. Euh... effectivement, j’ai besoin d’une explication pour comprendre ce qui s’est passé lors du spectacle ?

—Euh ! Certainement... Mais si vous le voulez bien, je vais d’abord aller chercher votre bouteille d’eau et je reviens tout de suite.

Durant l’aller-retour, je me creuse la cervelle pour trouver une explication logique à tout cela. Je crois avoir un début de réponse, mais ne sais vraiment pas comment aborder le sujet. Alors, une fois revenu à côté de Charlie, je me contente de rester silencieux et de lui tendre une bouteille d’eau. C’est alors qu’elle me montre le creux de sa main sur lequel il y a un dessin ; on dirait un tatou en forme de fer à cheval.

—Vous vous êtes fait tatouer un fer à cheval ? demandé-je d’un air intrigué.

—Non. Certainement pas, s’indigne-t-elle avant de regarder sa main à nouveau et de s’écrier : vous savez, avant d’entrer dans cette penderie...ou plutôt... cette boîte, je n’avais pas de fer à cheval d’es-

tamper dans la main. Je ne sais vraiment pas qui m'a fait ça et encore moins quand ça s'est passé, mais ce que je sais, c'est que je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est déroulé entre le moment où je suis entrée dans cette boîte et celui où je me suis retrouvée sous le bar.

Malgré que je me doute fort bien de ce qui vient de se passer et que je lui doive une explication, je ne sais pas comment aborder le sujet sans devoir lui dévoiler que je me suis livré à une séance de spiritisme et la raison de celle-ci. En revanche, je suis certain que c'est le signe que j'attendais désespérément. Mais je suis perplexe. Pourquoi l'esprit ou l'entité a-t-il choisi Charlie pour lui servir de messagère ? C'est la première fois qu'un tel phénomène se produit, car habituellement, c'est avec moi que l'on communique. Je décide donc d'y aller de demi-vérités.

— Vous savez, selon ce qui est prévu dans mon tour de magie, c'était moi qui devais aller dans la boîte, pour ensuite disparaître de celle-ci. Après vous être introduite pour confirmer qu'il n'y avait aucune issue, vous deviez sortir de la boîte et venir me rejoindre sur la scène. Malheureusement, je crois que vous avez découvert la porte secrète et que vous l'avez empruntée, pour finalement vous retrouver derrière la scène. Puis, pour éviter d'anéantir mon tour de magie, vous avez décidé de longer le mur derrière les spectateurs jusqu'au bar, et vous avez profité du fait que le barman était occupé à servir des clients sur le plancher pour vous glisser sous le bar.

Bouche bée, la jeune femme pose sur moi des yeux grands ouverts. Je peux voir dans son regard les mille et une questions qui lui trottent dans la tête. Elle doit se demander si tout ça est bien réel, car elle n'a sûrement aucun souvenir de ce qui s'est produit. Donc sans attendre, j'enchaîne en disant :

— J'imagine que vous étiez sur l'adrénaline et que c'est pour cette raison que vous ne vous souvenez plus de rien. Euh... c'est vrai que je ne vous avais pas expliqué ce qui allait se passer lors de mon numéro. D'ailleurs, je vous sentais très nerveuse avant que vous ne m'accompagniez sur la scène.

Charlie boit d'un trait le contenu de sa bouteille d'eau, puis me demande :

— Mais, comment expliquez-vous ce fer à cheval dessiné dans le creux de ma main ?

Sachant pertinemment que ce dessin représente un signe ou un indice qu'on m'envoie pour résoudre l'affaire Judy, je baratine une histoire saugrenue pour la rassurer.

—Ah ! Mais voyons, vous ne vous souvenez vraiment pas ? lui dis-je. Dans la journée, les organisateurs de la soirée ont peint des petits fers à cheval sur la rampe d'escalier qui se trouve à l'arrière-scène ; vous vous y êtes sûrement appuyée pour descendre de la scène.

—O.K. ! C'est bon ! me crie-t-elle à tue-tête en se levant furieusement de sa chaise. Vous pouvez me raconter n'importe quelle idiotie, je ne vous crois pas ! Je ne suis pas folle, vous savez !

Soudainement, elle se tait. Son visage s'empourpre de seconde en seconde, puis elle explose à nouveau.

—C'en est trop ! Vous me dites n'importe quoi. C'est vrai que j'étais nerveuse avant de vous accompagner sur la scène. C'est vrai aussi que j'étais impressionnée de participer à un numéro aux côtés d'un grand illusionniste, mais là, vous me prenez pour une sotte ! Je sais quand même faire la différence entre me souvenir et ne pas me souvenir ! Je suis catégorique ; je ne sais vraiment pas comment j'ai abouti sous le bar, et encore moins comment ce maudit dessin s'est imprimé dans ma main. Parlant de ce dessin, faut-il que je retourne dans l'escalier pour vérifier s'il y a bel et bien des petits fers à cheval peints sur la rampe ? Voyez-vous... je suis convaincue que non, et vous savez très bien qu'il n'y en a pas. Alors, s'il vous plaît, expliquez-moi franchement ce qui s'est passé.

Je ne sais plus vraiment si je dois lui dire la vérité. Ce que je sais, par contre, c'est que je dois au moins la rassurer pour qu'elle puisse entrer chez elle en toute quiétude. Après tout, elle n'est responsable de rien. De plus, elle semble une jeune femme parfaitement équilibrée. Donc, si je me contente de lui expliquer le contexte sans lui dévoiler le nom des personnes impliquées, peut-être qu'elle comprendra et qu'elle se calmera. Je dois toutefois être prudent, question d'éviter que cette histoire soit étalée dans les journaux ou sur les réseaux sociaux. Alors, d'un air sérieux, pour ne pas dire solennel, je me lance...

—Euh... je ne sais pas par où commencer pour tout vous expliquer, mais vous avez raison sur un point. Il est vrai qu'entre le moment où vous étiez dans la boîte et celui où vous vous êtes retrouvée sous le bar, vous ne pouvez savoir ce qui s'est passé, car moi-même je l'ignore. Disons que... j'en ai peut-être une petite idée, mais sans plus.

Je m'arrête un court instant, le temps de me gratter la tête, comme si ce geste pouvait m'aider à mieux réfléchir. Avant de poursuivre, je scrute le regard de la jeune femme pour tenter de percevoir son état d'âme. Ce faisant, je crois percevoir au fond de ses yeux une petite étincelle de curiosité... ou d'animosité... je ne sais plus. Tendrement, je serre ses mains entre les miennes et lui dis :

— Venez, Charlie. Asseyez-vous près de moi. Je crois que nous avons besoin tous les deux de relaxer quelques instants. Car après tout, nous avons vécu beaucoup de stress et des émotions fortes. Si vous voulez, nous reprendrons ensuite cette conversation.

Durant cette pause, je vois bien dans son regard qu'elle a plusieurs questions à me poser, mais étonnamment, elle reste silencieuse et attend mes explications. Cette façon qu'elle a de me regarder dans un parfait silence me rend excessivement nerveux et mal à l'aise. Après un moment d'hésitation plus ou moins long, je lui demande maladroitement :

— Avant de commencer, j'aimerais vous parler d'un certain aspect de ma personne que vous ne connaissez peut-être pas. Je suis voyant. Euh... est-ce que vous le saviez ?

En entendant ces mots, Charlie retire immédiatement ses mains des miennes. Puis, avec un mouvement de recul, elle s'exclame :

— Médium ? Non, je ne le savais pas. Mais qu'est-ce que ceci a à voir avec ce qui s'est passé ce soir ?

— Je sais que tout ceci peut paraître bizarre, mais croyez-moi, il y a peut-être un lien. Bon... Premièrement, est-ce que vous croyez à la perspective que des gens puissent communiquer avec des esprits ?

— Euh... oui... si l'on veut... répond-elle après un long moment de réflexion. Mais je ne sais pas...

— O.K. ! Mais vous y croyez un peu, n'est-ce pas ? Écoutez, si je vous pose cette question, c'est que je dois vous demander de me croire sur parole, car les événements qui se sont passés lors de mon numéro sont directement liés... euh... à une séance de spiritisme que j'ai faite la semaine dernière. Malheureusement, je ne peux pas vous en dévoiler les détails. Sans comprendre pourquoi vous êtes mêlée à cette histoire, il y a fort à parier qu'un esprit a volontairement passé par vous pour me transmettre un message. Je suis encore abasourdie à la suite de ce que nous venons de vivre.

Charlie garde la tête penchée vers l'avant, les yeux rivés sur le fer à cheval imprimé dans sa main. Au bout d'un moment, elle finit par lancer :

—Oui, j'y crois ! Mais tout ceci me fait peur.

—Je comprends. Euh... je ne sais pas si cela vous convient, mais avant de continuer cette conversation, j'aimerais que vous me promettiez qu'après cette rencontre, nous resterons en contact, ne serait-ce que pour m'assurer que vous vous portez bien.

Je me rends vite compte que ce n'était pas la bonne chose à lui dire, car à nouveau, elle se lève brusquement de sa chaise et se rue vers la porte. J'essaie de la rattraper en criant :

—Attendez ! Attendez ! Ne partez pas. Charlie...

De justesse, je l'attrape par le bras juste avant qu'elle ait le temps d'atteindre la sortie et lui suggère de revenir se rasseoir près de moi.

—Allez ! Venez ! Reprenez votre place. J'y tiens... Je ne peux et ne veux absolument pas vous laisser partir comme ça. Je suis sérieux. Que vous le vouliez ou non, vous devez me donner vos coordonnées ou du moins, prendre les miennes. C'est très important. ... Je ne veux pas vous affoler, mais je suis convaincu que cet esprit tentera à nouveau d'entrer en contact avec vous. Peut-être que vous possédez le même don que moi et que sans le savoir, vous avez une facilité pour communiquer avec les esprits ?

Les yeux exorbités, Charlie me regarde droit dans les yeux. Je sens sa respiration s'accélérer et son souffle se faire de plus en plus court. De même, de la sueur perle sur son front. J'ai à peine le temps de l'enrouler par la taille, qu'elle s'effondre sur moi.

—Charlie ! Charlie ! Ça va ?

J'ai de la difficulté à la retenir, car son corps s'amollit de plus en plus. Elle devient si lourde, que les muscles de mes bras cèdent sous son poids. Si bien que nous nous retrouvons tous les deux sur le plancher. Je reste assis là, sans mot dire, la tenant dans mes bras jusqu'à ce qu'elle revienne à elle. Peu à peu, je vois son visage reprendre des couleurs et ses traits se réanimer.

—Ouf ! Je suis content que vous reveniez à vous. Ça va mieux, on dirait ! Vous m'avez fait peur, vous savez !

Lentement, Charlie ouvre les yeux, comme si elle se réveillait au petit matin. Après quoi, elle s'aperçoit que nous sommes tous les deux assis par terre, enlacés comme des amoureux. Du coup, elle se

raidit et se rassoit, le dos bien droit accoté contre le mur. Elle me demande ensuite :

— Qu'est-ce que je fais là, assise par terre dans vos bras ?

Avec beaucoup de tact, je lui raconte ce qui vient de se passer et en profite pour lui proposer de la ramener chez elle. Après quelques moments d'hésitation, elle finit par accepter.

— Je veux bien, dit-elle, mais avant, je dois retourner dans la salle de spectacle pour m'assurer que je n'ai rien oublié.

— Euh... mais avant de partir, ajouté-je, j'aimerais vous demander... euh... je n'irai pas par quatre chemins, et je ne veux surtout pas vous offusquer, mais je voudrais que vous restiez discrète sur ce qui s'est passé ce soir. Vaudrait mieux que ceci reste entre nous. Est-ce que vous comprenez ?

Contre toute attente et à ma grande surprise, Charlie réplique spontanément :

— Oui, ça va de soi. Ne vous inquiétez pas. De toute façon, j'ai encore tellement de questions à vous poser.

Sur ce, elle entre dans la salle de spectacle. Au bout de quelques instants, je la vois ressortir tenant son sac à main sous le bras.

— J'ai été chanceuse qu'il soit toujours là, bougonne-t-elle.

— Oui, heureusement pour vous. Sous le coup de l'émotion, je n'ai jamais pensé à vous demander si vous aviez des effets personnels à emmener dans ma loge.

Durant tout le trajet qu'il nous fallait parcourir pour nous rendre chez elle, Charlie me pose mille et une questions sur le spiritisme et sur mes dons de voyance. Elle m'interroge aussi sur le lien possible entre la séance avec madame Mac Dougall et les incidents survenus ce soir. Du mieux que je peux, je lui réponds, tout en restant discret sur le nom des personnes impliquées dans cette histoire. Puis subitement, je m'interromps et lui demande :

— Est-ce qu'on peut se tutoyer ?

— Certainement, répond-elle avec un sourire en coin, comme si elle attendait ce moment depuis le début de notre discussion.

Je lui rends son sourire avant de reprendre mon interprétation des faits.

— Bref, comme je le disais, je suis surpris que l'esprit se soit adressé à toi plutôt qu'à moi. Je suis convaincu que le fer à cheval dans le creux de ta main n'est pas apparu sans raison. Ce dessin signi-

fié quelque chose, mais j'ignore encore quoi. Ce qui me fascine, c'est qu'il m'a répondu durant mon spectacle, devant un tas de personnes. Et ça, tu vois... ça me dérange.

— Je comprends... Je veux dire... je ne comprends pas tout, où peut-être... juste un peu.

La conversation se poursuit dans l'auto, jusqu'à ce qu'on arrive près de chez Charlie. Sans me donner d'adresse précise, elle me demande d'arrêter pour la laisser descendre, comme si elle ne veut pas que je sache où elle habite. Je dois insister pour qu'elle me donne au moins son adresse courriel et son numéro de téléphone. Tout d'abord, elle refuse. Mais heureusement, juste avant de sortir de la voiture, elle finit par griffonner ses coordonnées sur un bout de papier. Ceci fait, elle referme la portière, lance le papier sur la banquette et part en courant. Je la suis du regard, pour finalement la perdre de vue derrière une rangée d'arbres. Je crois qu'elle s'est faufilée entre deux allées pour entrer dans une tour à condos.

Deux journées se sont écoulées depuis ce spectacle mémorable. Ce n'est que là que je décide de rappeler madame Mac Dougall. C'est le temps dont j'ai eu besoin pour me remettre de mes émotions et analyser en détail chaque moment de cette fichue soirée. Sur mon ordinateur, j'ai noté par ordre chronologique le déroulement de celle-ci. Bien que j'aie eu le temps de réfléchir longuement à tout cela, mon incompréhension reste totale. Je ne comprends pas pourquoi Charlie a été mêlée à cette histoire. Pourquoi l'a-t-on choisi pour me transmettre un message ? J'ai dû me résigner à mettre ce mystère de côté pour me consacrer à madame Mac Dougall. De toute façon, d'ici peu, j'aurai sûrement des réponses qui donneront un sens à cette énigme.

Soudain, j'entends la sonnerie du téléphone s'activer. Puis, au quatrième coup, madame Mac Dougall répond.

— Hello !

— Bonjour, madame Mac Dougall, c'est Gabriel Longchamp.

— Oh ! Mister Longchamp. Je suis contente de vous entendre. J'attendais votre appel avec impatience. Comment allez-vous ?

— Ça va très bien et vous ?

— Très bien. Hum... J'imagine que vous m'appellez pour notre rendez-vous ?

— Oui, effectivement, c'est le but de mon appel. Euh... Comme entendu lors de notre dernière rencontre, nous pourrions nous voir demain à 9 heures... Ça vous convient toujours ?

— Yes, bien sûr, demain. J'ai bien hâte de vous revoir. Je ne veux pas me répéter, mais je ne suis au Québec que pour nos séances.

— Oui, je sais, mais comme je vous l'ai déjà expliqué, j'ai des spectacles à donner et je ne peux pas les annuler... Donc à 9 heures demain ?

— Yes ! O.K., à votre bureau.

— Parfait. Au revoir, madame Mac Dougall. À demain.

— Bye !

Le lendemain, comme à son habitude, elle arrive à l'heure. Maintenant qu'elle sait où se trouve mon bureau, elle précède le pas et s'y dirige directement. Une fois arrivée devant la porte, elle entre et s'assoit à l'endroit habituel, mais un tantinet plus près de moi. Je re-

marque qu'elle se comporte de manière beaucoup plus confiante. Elle a déjà la photo de sa fille à la main, prête à me la donner au moment voulu. Connaissant mon rituel, elle me fait clairement savoir qu'elle veut commencer dès maintenant.

— Je suis prête. Et vous ?

Avant de commencer l'enregistrement, je prends une grande respiration et réponds : « Oui. Je suis prêt. »

Les yeux à moitié fermés, je peux voir madame Mac Dougall prendre une grande respiration à son tour. J'essaie de ne pas me laisser distraire par ses agissements et me reconcentre sur ma respiration, jusqu'à ce que je sente mon esprit se déconnecter de mon être. Peu à peu, des images floues apparaissent dans ma tête. Je distingue à peine une forme humaine prendre forme, sans toutefois pouvoir déterminer son sexe. De même, le timbre de voix provenant de cette ombre ne m'est pas familier. Un son grave, profond, pour ne pas dire caverneux s'intensifie de plus en plus. J'entends des parcelles de phrases et parviens à distinguer quelques mots, tels... *entre... vie*. On dirait que des ondes discordantes se forment entre les mots. À nouveau, j'entends des mots, mais cette fois, c'est un peu plus clair. *N'entre... ma vie...*

Je me concentre davantage pour essayer de comprendre toute la phrase, mais à mon grand désarroi, la voix s'éteint et l'ombre disparaît. Malheureusement, comme lors de la dernière séance, une chaleur inconfortable me foudroie et je dois indubitablement mettre un terme à la séance, sachant que plus rien ne se produira. Les yeux fermés, je reste assis sur ma chaise jusqu'à ce que la température de mon corps redevienne normale.

Après quelques minutes, j'ouvre les yeux et me rends compte que madame Mac Dougall n'est plus assise en face de moi. Surpris, je jette un rapide coup d'œil dans la pièce. Non ! Elle n'est pas là. Au moment où je m'apprête à me lever de ma chaise pour partir à sa recherche, je la vois revenir dans la pièce avec des papiers imbibés d'eau. Elle les a sûrement trouvés dans la salle de bain. Je n'ai pas le temps de l'interroger, qu'elle se précipite vers moi pour déposer les papiers mouillés sur mon front.

— Wow ! s'exclame-t-elle. J'ai eu peur pour vous. Vous étiez rouge, très rouge. Votre visage semblait brûlant, comme si vous souffriez d'une très grosse fièvre.

— Ah oui, vraiment ?

—Yes. J'ai vraiment eu peur, pour vous. Je ne savais plus quoi faire ! Sans crier gare, vous êtes devenu rouge comme un homard bien cuit !

—Bien... merci. Euh... vous êtes gentille.

Elle continue de me regarder avec son air interrogateur. Je vois bien qu'elle veut savoir ce que j'ai vu. Alors, pour la contenter, je remets mes idées en place et lui fais un résumé. Elle m'écoute sans broncher, puis une fois que j'ai terminé, elle se lève de sa chaise et s'approche de moi.

—Euh... j'essaie de faire le lien entre votre état fiévreux et ce qui s'est passé lorsque vous étiez en transe. Peut-être que vous devriez tout arrêter, dit-elle sur un ton agacé.

—Ne vous en faites pas. Ce n'est que mon cerveau qui joue de mauvais tours à mon corps. Vous savez, c'est gentil de votre part de vous préoccuper de moi, mais je préférerais que nous nous concentrions sur le message que cette forme humaine ou plutôt, l'ombre noire essaie de me faire comprendre.

Cela dit, je ressasse les images dans ma tête avant d'ajouter :

—Alors... où en étais-je ? Ah oui, je disais qu'au début, je croyais avoir entendu cette forme me dire : « *Entre... vie* », mais finalement, je suis presque certain qu'elle m'a dit : « *N'entre... vie.* ». Je ne sais pas ce que ça signifie, mais c'est sûrement très important.

—Pardon ? réplique madame Mac Dougall en fronçant les sourcils.

—Euh... comment pourrais-je vous l'expliquer ?

—No. Ce n'est pas que je ne comprends pas ce que vous dites, c'est juste que je trouve que c'est peu. Je ne sais pas si ces quelques mots vont nous aider à la retrouver, mais je pense qu'à ce rythme-là, ça prendra une éternité avant d'y arriver.

—Je suis désolé, madame Mac Dougall, mais je n'ai malheureusement pas le contrôle des informations que l'on partage avec moi, répliqué-je, outré. C'est très difficile de faire des séances de spiritisme. D'ailleurs, en ce moment, je me sens très épuisé et il m'est impossible de continuer. Comme on dit en bon québécois : *Je n'ai plus de jus*.

—Yes. Maybe. Mais, êtes-vous certain que tout ça va nous permettre de retrouver Judy ? fustige la dame.

—Oui, je le crois fermement.

Alors que je suis en pleine confrontation avec ma cliente, je vois du coin de l'œil l'écran de mon cellulaire s'allumer. Discrètement, je me dirige vers celui-ci pour voir qui m'envoie un message. Mon cœur s'emballe à la vue du nom de Charlie, car au lendemain de notre rencontre, je l'avais appelée pour prendre de ses nouvelles, mais malheureusement, j'étais très mal tombé. Au moment où elle m'a répondu, j'entendais des gens parler en sourdine, comme si elle n'était pas seule.

— Désolée, je ne peux pas te parler longtemps, je suis à l'hôpital, m'avait-elle répondu de façon empressée.

— Est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose ?

— Euh... non... c'est plutôt à ma mère qu'il est arrivé quelque chose. Mon amie Marilou, qui est infirmière, m'a suggéré de me rendre immédiatement à l'urgence, car ma mère avait le bras gauche engourdi et ressentait un point dans la poitrine. ... Je te rappelle dès que je peux. Bye.

Puis elle avait raccroché, sans que j'aie pu rajouter quoi que ce soit. Depuis, je n'ai plus entendu parler d'elle. Alors, même si je suis en pleine discussion avec madame Mac Dougall et que je sais que c'est impoli, je me permets de terminer la lecture du courriel. *APPELLE-MOI! C'EST URGENT. J'AI PEUR.*

Aussitôt, mes mains se mettent à trembler. Je ne sais pas trop comment interpréter ce message. Est-ce que sa mère est décédée ? Mon instinct me dit que non, que cet appel de détresse est plutôt relié à mes dernières visions. D'autant plus que j'ai reçu ce message juste à la fin de la séance. Donc spontanément, je me retourne vers madame Mac Dougall pour lui lancer de manière autoritaire :

— Pardonnez-moi, j'ai une urgence. Je dois immédiatement rappeler quelqu'un. Alors, si ça ne vous dérange pas, je vais m'absenter quelques instants. Je serai dans le corridor, juste à côté. Euh... en attendant, si vous voulez, servez-vous une tasse de thé ou de café. Tout est sur la petite table, dans le coin. Je reviens tout de suite.

Je ne veux pas paraître impoli, mais ignorant comment quitter la pièce sans l'offusquer, je décide de ne pas attendre sa réponse et sors presque en courant avec mon cellulaire à la main. Machinalement, je referme la porte derrière moi et m'empresse de composer le numéro de téléphone de Charlie. La sonnerie n'a retenti qu'une seule fois avant que je n'entende la voix de mon interlocutrice.

—Allo ! répond-elle, angoissée.

—Allo ! C'est Gabriel. Qu'est-ce qui se passe ?

—Ah ! Gabriel, j'ai peur, s'écrit Charlie au bout du fil. Il n'y a que toi qui peux m'expliquer ce qui m'arrive. Je n'en reviens pas... J'ai peur ! Jamais je n'ai vécu une telle chose, auparavant.

—Calme-toi et explique-moi ce qui se passe.

—Écoute, je ne peux pas tout te raconter au téléphone. Il faut que je te voie. Est-ce qu'on peut se voir là, tout de suite ? m'implore Charlie.

—O.K. En ce moment, je suis avec une cliente, mais dis-moi où tu es et j'irai te rejoindre le plus vite possible.

—Je suis à l'Université de Montréal.

—Tu es à l'université ? Donc, il t'est arrivé quelque chose à l'université ? m'étonné-je.

—Oui ! Justement. Ça vient juste de m'arriver. En fait, ça s'est produit juste avant que je t'envoie mon courriel. Je te le dis, ce n'est pas commun, je crois que j'ai des hallucinations... euh ... il faut que je te voie.

—O.K. ! Je vais aller te chercher, mais dis-moi à quelle sortie je dois me rendre, car l'Université de Montréal, c'est grand ?

—Ouais. C'est sûr... Attends, j'y pense. Euh... O.K. Je pars pour chez moi. Viens me rejoindre là. Ce sera moins compliqué ainsi.

—Parfait. Donne-moi ton adresse, car quand je t'ai ramenée chez toi, je t'ai laissée près d'un immeuble à appartements.

—Oui, c'est vrai. Alors, tu as de quoi noter ?

—Oui.

—Bon ! Mon adresse est 777 rue Lachance, appartement 7. S'il y a quelque chose qui te retarde, j'aurai mon cellulaire avec moi. À tantôt.

—Wow ! Tu as toute une adresse... Chiffre chanceux et nom de rue prédisposé pour la chance... Je serai chez toi dans environ 1 heure. Donne-moi juste le temps de me libérer de ma cliente. À plus...

—À plus, me lance Charlie en lâchant un grand soupir de soulagement.

Une fois mon appel terminé, je retourne voir madame Mac Dougall. Assise sur sa chaise, elle m'attend patiemment. Elle tient une tasse de thé dans une main et un biscuit à moitié consommé dans l'autre. Dès qu'elle m'aperçoit dans l'embrasure de la porte, elle s'empresse

de gober la dernière bouchée qu'il lui reste. La bouche remplie de miettes de biscuit, elle me questionne sur ce qui s'est passé juste avant l'arrivée de cet intrigant courriel.

— Alors, vous dites que vous avez vu une ombre noire de forme humaine qui vous disait : « *N'entre... ma vie* » demande-t-elle m'envoyant quelques miettes de biscuit au visage. Avez-vous une idée de ce qu'il faut retenir à travers ce que vous avez ressenti ?

Malheureusement, pour le moment, je ne trouve aucune explication plausible à lui fournir, car je ne sais pas encore ce qu'on essaie de me faire comprendre. Mais je dois avouer que ce qui me préoccupe le plus, c'est de trouver la bonne manière de lui annoncer que je dois cesser abruptement cette séance pour aller retrouver une personne qui réclame mon aide. Je me sens dans l'obligation de courir vers Charlie, car en grande partie, je suis responsable de sa détresse. Alors, soucieux de ne pas offusquer madame Mac Dougall, je prends un air pitoyable pour lui dire :

— Pardon, madame Mac Dougall, je ne sais pas trop comment vous annoncer la chose, mais je dois partir immédiatement. J'ai une urgence. Si vous voulez, je peux vous donner une date très rapprochée pour notre prochaine séance...

La dame s'accorde quelques minutes de réflexion avant de me répondre sarcastiquement :

— O.K. ! You're sure to have time for me ? Because, you look like very busy, insinue-t-elle pour me signifier son mécontentement.

C'est seulement ma troisième rencontre avec cette charmante dame et déjà, je sais reconnaître les signes qu'elle émet lorsqu'elle est frustrée. Effectivement, dès qu'elle est contrariée, elle me parle uniquement en anglais.

— Si vous le désirez, vous pouvez me laisser une liste de questions à poser à l'esprit qui communique avec moi, suggéré-je afin de l'amadouer.

Cela dit, je me racle la gorge pour dissimuler mon inconfort, avant de continuer mon plaidoyer.

— Euh... Je suis persuadé qu'il y a beaucoup de choses que vous aimeriez savoir, car c'est quand même vous qui étiez avec Judy le jour de sa disparition. De ce fait, vous êtes la personne la mieux placée pour interroger cet esprit. Je crois sincèrement qu'ainsi, nous avancerons plus vite dans notre enquête. Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai nullement besoin d'entendre la réponse pour savoir que ma proposition la ravit, car en une fraction de seconde, un sourire lumineux remplace la colère qui se lisait sur son visage. Dans mon for intérieur, je suis heureux d'avoir réussi à l'apaiser, car cette femme ne mérite pas d'être mise de côté. Je veux vraiment l'aider à retrouver sa fille, qu'elle soit morte ou vivante, mais en même temps, sans trop savoir pourquoi, je suis convaincu que Charlie pourra nous aider dans notre quête.

Avant de mettre un terme à notre entretien, nous convenons de ne pas fixer une date précise pour notre prochaine séance, histoire de laisser le temps à madame Mac Dougall de préparer les questions qu'elle souhaite poser à l'esprit. Dès que ce sera chose faite, elle communiquera avec moi et nous fixerons notre prochaine rencontre. Aussi, je lui fais la promesse de faire preuve de souplesse et d'essayer le plus possible de me rendre disponible entre mes répétitions et mes spectacles.

Heureusement, il m'a fallu très peu de temps pour trouver une place de stationnement devant l'immeuble où habite Charlie. Je m'empresse de sortir de l'auto, de courir vers la porte d'entrée et de sonner chez elle.

—Allo ?

—C'est Gabriel, dis-je, à bout de souffle.

Aussitôt, le bruit d'un déclic se fait entendre et je me précipite sur la poignée pour ouvrir la porte. Une fois arrivé dans le corridor, je regarde rapidement de gauche à droite pour vérifier le numéro de chaque appartement. Instinctivement, je pars vers la droite et me dirige au pas de course jusqu'à la porte numéro 7. Je n'ai pas besoin de chercher longtemps, car j'aperçois Charlie dans l'embrasure de la porte, prête à me recevoir.

—Je suis contente que tu sois venu, s'écrie-t-elle.

—Et moi je suis content d'être là, dis-je en avançant vers elle. Mais je dois avouer que tu as réussi à m'intriguer. Qu'est-ce qui se passe ?

Arrivé à ses côtés, elle attrape ma main et m'attire à l'intérieur de son appartement.

—Entre, me dit-elle, viens t'asseoir ! Je vais tout te raconter. Mais avant, voudrais-tu quelque chose à boire ? J'ai préparé du café ou si tu préfères, j'ai du jus ou de l'eau pétillante.

—Sans t'offusquer, je me passerai de café. J'en ai pris plus d'une tasse depuis ce matin. Par contre, je prendrais bien un verre d'eau pétillante.

Charlie propose qu'on s'installe au salon, avant de se diriger vers la cuisine. En l'attendant, je jette un coup d'œil autour de moi. Je constate rapidement que la petitesse des lieux et la couleur des murs ne font que confirmer la jeunesse de mon hôtesse. Elle a tout peint en orange et en rose, avec une touche de blanc. Quant à ses meubles, ils sont tout aussi colorés. Mais dans l'ensemble, je dois avouer que c'est très joli.

Charlie revient vers moi avec un cabaret rempli dans les mains. Je me lève pour l'aider, mais vu le peu d'espace entre le divan et la table de salon, maladroitement, j'accroche son pied avec le mien. Du

coup, elle peine à garder son équilibre. Puis, comme dans un film au ralenti, je vois le cabaret vaciller de gauche à droite.

— Ne bouge plus, s'écrie-t-elle, je le tiens ! Recule ! Recule ! Autrement, je vais l'échapper.

— Je suis désolé, vraiment désolé.

Finalement, elle réussit à éviter la catastrophe avant de déposer le cabaret sur la table.

— Ce n'est rien, me rassure-t-elle avec une octave en moins dans la voix, il n'y a pas eu de dégât... Eh bien ! Assieds-toi, j'ai beaucoup de choses étranges à te raconter. J'ai hâte de connaître ton avis, car je dois avouer que j'ai peur et que je ne sais pas trop quoi penser de tout ça.

Sur ces mots, elle me sert un verre d'eau minérale, puis s'assoit dans ce qui ressemble à un sac géant rempli de billes. Je lui fais la remarque que je n'avais jamais vu un sofa comme celui-là avant aujourd'hui.

— Ah bon ! C'est nouveau, m'explique-t-elle gentiment. Ça sert de siège et c'est très confortable.

Par sa réponse écourtée, je me rends bien compte qu'elle n'a pas envie de s'étendre sur le sujet. Alors, j'en viens sur la raison de ma visite et lui demande :

— Eh bien ! Raconte-moi ce qui t'est arrivé. J'ai hâte de t'entendre.

Elle prend quelques gorgées de café, et se lance.

— Tu vas peut-être me trouver folle ou me dire que ce n'est que mon imagination, mais je n'ai jamais vécu une telle chose, avant...

— Vas-y... raconte... car tu m'intrigues.

— O.K. ! Euh... J'étais à la cafétéria de l'école, assise avec des amis de ma classe. Nous discussions de choses et d'autres tout en mangeant une collation, quand soudain, tout près de moi, j'entends un homme crier après une fille d'environ dix-huit ans. Il l'appelle par son nom et crie : « Judy ! Judy ! Viens ici. Reviens. Je ne veux pas que tu entres là ! » Déjà là, je trouvais étrange de voir un père venir chercher sa fille à l'université comme si c'était une enfant. Mais c'est surtout ce qui s'est produit par la suite qui m'a rendue perplexe. La jeune fille s'est avancée vers moi en me fixant droit dans les yeux, et a répondu à son père sans jamais me lâcher du regard : « Tu ne peux pas m'en empêcher. »

Son père l'a rattrapée et l'a empoignée solidement par le bras. Comme j'étais mal à l'aise et que je ne voulais pas me mêler de leur histoire, j'ai penché la tête pour les éviter et...

Charlie arrête de parler, s'accorde un moment de silence, puis enchaîne avec un trémolo dans la voix.

— Quand je relève la tête... pouf ! Plus rien ! Ils avaient disparu en une fraction de seconde. Et je te jure qu'il faut plus qu'une seconde pour parcourir la distance entre le centre de la cafétéria et la sortie. Je me suis levée, et j'ai regardé partout dans la salle pour tenter de les apercevoir. Eh bien non ! Rien. Ils s'étaient volatilisés. Il n'y a rien de logique là-dedans, tu ne trouves pas ?

— Euh... Je ne sais pas quoi te dire... Qu'est-ce que tes amis en ont pensé ?

— Justement, c'est ça le pire. Ils disent qu'ils n'ont rien vu, rien entendu. Ils se sont même moqués de moi. Au bout d'un moment, ils ont cessé de rigoler quand ils se sont rendu compte que je n'entendais pas à rire et que j'étais paniquée. Ensuite, ils ont essayé de trouver une réponse rationnelle à ce qui s'était produit. Tout le monde y allait de sa propre théorie. Certains disaient que le père et la fille s'étaient peut-être assis trop loin pour que je puisse les voir, alors que d'autres se disaient persuadés qu'on m'avait fait une mauvaise blague. Ils avaient beau chercher des explications, aucune n'est parvenue à me rassurer. Je te le dis, je suis encore choquée par ce que j'ai vu. Et si j'ajoute à cela ce qui s'est passé lors de ton spectacle, j'avoue que je ne comprends plus rien et que j'ai très, très peur. On dirait que depuis ce soir-là, ma vie a basculé dans un monde irréel. C'est incompréhensible. Alors instinctivement, j'ai pensé à toi. J'ai l'impression que tu es le seul qui peut m'aider à comprendre ce qui m'arrive.

— Franchement, je suis bouche bée. Je n'en reviens pas. Tes hallucinations sont vraiment ahurissantes. Euh... je ne sais pas si je peux t'en parler, car c'est confidentiel.

— Arrête ! Tu n'as pas le choix de m'en parler. Je veux comprendre ce qui se passe. S'il te plaît, dis-le-moi.

J'hésite à tout lui dévoiler, mais en même temps, je me dis que je le lui dois bien. Si c'est ce que je pense, je trouverai certainement les bons mots pour expliquer à madame Mac Dougall que je suis contraint d'impliquer une tierce personne dans nos séances. Mais d'abord, je dois m'assurer que Charlie possède vraiment des dons de voyance.

Donc sans plus attendre, je lui révèle certains détails qui ont marqué mes séances de spiritisme avec ma cliente.

— Je dois t'avouer, dis-je, que j'ai été abasourdi en entendant ton histoire. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais je t'avais dit, le soir du spectacle, que j'étais persuadé que dans un avenir rapproché, j'obtiendrais une ou des réponses à la suite d'une séance de spiritisme à laquelle je m'étais livré. Ce que je ne t'ai pas dit, par contre, c'est la raison pour laquelle j'ai fait cette séance. Euh... eh bien... c'est qu'une personne est venue me consulter pour que je retrouve sa fillette disparue. Et le nom de l'enfant est... Judy.

— Quoi ? Tu n'es pas sérieux ? Alors là, tu me fous vraiment la trouille. Que veux-tu dire par rechercher une fillette disparue ? Quel est le lien avec moi ?

— C'est justement ce que j'aimerais découvrir. Mais je dois me rendre à l'évidence, on t'a choisie délibérément pour être mon interlocutrice.

À ces mots, je prends la main de Charlie pour l'attirer vers moi et remarque à nouveau le fer à cheval dessiné sur sa paume.

— Mon Dieu ! Tu as encore ce fer à cheval ! C'est incroyable ! m'étonné-je.

— J'ai lavé maintes fois ma main, mais je n'arrive pas à le faire disparaître. D'ailleurs, c'est aussi pour cette raison que je voulais te voir. Ça me fait peur, tout ça.

La seule chose qui me vient en tête pour la rassurer est de tenir bêtement sa main entre les miennes tout en prenant soin de camoufler le fer à cheval, comme s'il allait disparaître par magie.

— Je suis aussi stupéfait que toi, dis-je. Mais il y a une chose dont je suis certain, c'est qu'il faut que je poursuive les séances de spiritiste avec ma cliente pour en savoir davantage. Je dois découvrir pourquoi tu es impliquée malgré toi dans cette histoire.

— Écoute, pourquoi je ne pourrais pas assister à ces séances ? Peut-être que nous obtiendrions des réponses plus rapidement. Qu'est-ce que tu en penses ? demande Charlie d'un air songeur.

— Euh... désolé, mais ce n'est pas possible, répliqué-je en sachant très bien que je suscite un malaise.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas ton refus.

— Eh bien, c'est que j'ai promis à ma cliente de ne rien divulguer à quiconque au sujet de nos séances. Nul n'est censé être au cou-

rant. Alors, je me vois mal lui expliquer que tu veux prendre part à nos séances. Je crois qu'elle ne comprendrait pas. Aussi, je suis persuadé que ça lui ferait peur plus qu'autre chose de savoir ce qui se passe. Un plan pour qu'elle mette un terme à nos rencontres et embauche un autre médium. Ça m'embêterait, car je veux vraiment l'aider à retrouver sa fille et je ne tiens en aucun cas à perdre sa confiance. Est-ce que tu peux comprendre ?

— Euh... oui. Je suis désolée. Je ne voulais pas m'imposer, répond Charlie, visiblement chagrinée, en retirant sa main des miennes.

— Non. C'est moi qui suis désolé. Euh... disons que c'est une excellente idée que tu as eue, mais pour le moment, je ne peux pas y donner suite. Je vais d'abord poursuivre les séances avec la dame, et si je n'obtiens pas les résultats escomptés, j'essaierai de trouver une façon d'en discuter avec elle.

— O.K. ! Mais il reste que j'ai peur.

— Ouais, ne t'en fais pas avec ça. Je suis certain que tu n'es pas en danger.

— D'accord. Je me fie sur toi.

Soudain, il me vient une idée que je m'empresse de soumettre à mon interlocutrice.

— Attends une seconde, je viens de penser à quelque chose. Qu'est-ce que tu dirais si nous faisons une séance de spiritisme là, maintenant ?

— Là... tout de suite ?

— Oui, tout de suite. Nous allons tenter de rentrer en contact avec l'esprit qui veut t'envoyer un message. Ça serait génial. On pourrait savoir dès maintenant qui essaie de te contacter. Ça serait fantastique, tu ne trouves pas ? En même temps, on ne sait jamais, ça ferait peut-être avancer les recherches pour trouver Judy.

— Euh... mais qu'est-ce que tu fais de ta cliente ?

— Elle n'en saura rien. De toute façon, on n'est même pas certain si ce qui t'arrive a un lien avec cette affaire. Allez... accepte. Peut-être que nous trouverons une explication à ce que tu vis.

— Euh...

— Je t'en prie, fais-moi confiance. Tout va bien se passer.

— Bon... d'accord. Mais on fait ça où ?

— Euh... ici.

— Quoi ? Chez moi ? s'exclame Charlie avec les yeux exorbités.

— Oui, ici, chez toi. Mais, si tu veux, on peut aller prendre un café avant, pour nous donner le temps de nous préparer...

— Ah non. Pas de café, une tisane serait beaucoup plus appropriée.

— Si tu préfères, on peut tout aussi bien aller faire la séance dans mon bureau. Tu seras sûrement plus à l'aise. Aussi, durant le trajet jusqu'à là-bas, je pourrai t'expliquer comment te préparer.

— Euh... je ne sais pas trop quoi te répondre... Ouais, je crois que j'aimerais mieux aller à ton bureau, car si on fait ça ici, j'aurais peur que les esprits envahissent mon appartement et qu'ils ne veuillent plus repartir.

— Va pour mon bureau, alors ! dis-je en avançant d'un pas déterminé vers la porte de sortie.

Charlie prend son manteau et vient me retrouver sans broncher. Une fois en route, je lui transmets quelques recommandations de base. Au plus profond de mon être, je souhaite que cette séance nous apporte des réponses afin de mieux comprendre les événements bizarres qui nous arrivent à Charlie et à moi. Tout ceci a l'air tellement décousu.

Après lui avoir fait visiter les lieux, j'invite Charlie à s'installer avec moi dans la pièce réservée aux séances de spiritisme. Elle s'assied à ma place, pendant que j'enlève la petite table à café qui nous sépare avant et prend place en face d'elle pour mieux la diriger. Nous sommes si près l'un de l'autre, que mes genoux frôlent les siens. Je lui prends les mains et lui murmure à l'oreille :

— O.K. ! Tu es prête ?

— Pour ne pas perdre sa concentration, elle se contente de cligner des yeux en signe d'approbation et reste immobile sur sa chaise.

— Parfait. On va commencer... Ferme les yeux et prends de grandes respirations. Allez, fais comme moi. Aspire... Expire. Encore une fois. Aspire... Expire. Bon, c'est bien. Continue...

Je me sens soulagé de la voir ainsi devant moi, totalement détendue. Malgré le sérieux de la chose, je ne peux m'empêcher de remarquer son joli visage et me dire que j'aimerais bien apprendre à mieux la connaître. Mes pensées sont soudainement interrompues par le bruit de sa respiration qui s'accélère. Ses yeux restent fermés, mais je vois ses paupières faire des soubresauts. Pour ne pas la brusquer, je lui demande délicatement :

— Charlie, est-ce que ça va ?

Sa respiration continue de s'accélérer, jusqu'à ce qu'elle ouvre ses yeux et me demande sur un ton sec et d'une voix que je ne reconnais pas :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Afin de m'assurer que c'est bien Charlie qui parle, je lui demande :

— Charlie, c'est bien toi ?

Pour toute réponse, elle émet un grognement. Inquiet, je dis :

— À qui est-ce que je parle ?

— Tu le sauras bien assez vite, me répond la voix.

N'ayant pas réussi à distinguer si la voix était celle d'une femme ou d'un homme, je lui repose ma question.

— Pardon. Je n'ai pas bien compris. Qui es-tu ?

— JE T'AI DIT : TU LE SAURAS BIEN ASSEZ VITE ! hurle la voix, visiblement affolée.

Au même moment, je sens les ongles de Charlie s'enfoncer dans la paume de mes mains, jusqu'à ce qu'elles deviennent ensanglantées. Je ressens une douleur atroce, qui fait vite de frôler l'insupportable. Paniqué, j'essaie sans succès de libérer mes mains. C'est alors que Charlie s'esclaffe. On dirait le diable.

Ne sachant trop si c'est elle qui rit, je prends subitement conscience que je suis assis en face de je-ne-sais-quoi. Mais il y a une chose dont je suis certain à cent pour cent, c'est que cette entité me veut du mal. Donc avec une force titanesque, je tire sur mes mains pour tenter de me libérer des griffes de ce monstre. Heureusement, après plusieurs mouvements de va-et-vient avec mes bras, j'y parviens enfin. Or, mon élan est si fort que ma chaise tombe à la renverse, et moi de même.

Tandis que je me relève, je vois Charlie ou plutôt, cette chose, se précipiter vers moi. Dès lors, nous nous livrons à une bagarre. Après quelques minutes de lutte, Charlie se retrouve assise sur moi, prête à enfoncer ses doigts dans mes yeux. Puis, sans que je ne sache pourquoi, elle s'arrête et s'effondre sur moi.

J'ai tellement peur qu'elle reprenne ses sens pour terminer ce qu'elle a commencé, qu'instinctivement je la repousse de toutes mes forces pour la projeter le plus loin possible de moi. Ceci fait, je me relève d'un bond et place une chaise choisie au hasard entre elle et moi, de manière à m'en servir comme écran protecteur. Finalement, je constate que Charlie ne se relève pas. Elle reste étendue sur le plancher, sans connaissance.

Je ne sais plus si je dois m'approcher pour tenter de la réveiller ou si je dois plutôt appeler les ambulanciers pour qu'ils la transportent à l'hôpital. Durant plusieurs minutes, je reste là, sans réagir, et me contente de la regarder. Puis lentement, je la vois revenir à elle. Voyant ses paupières s'ouvrir peu à peu, je recule d'un pas pour me protéger, avant de me rendre compte qu'elle a l'air calme. Par contre, sa pâleur me perturbe. Alors sans perdre de temps, même si je ne suis pas totalement convaincu qu'il n'y a aucun danger, je range la chaise qui nous séparait à sa place initiale et me penche au-dessus de la jeune femme pour lui souffler à l'oreille : « Charlie... Charlie... C'est toi ? »

Lorsqu'elle entend ma voix, elle s'assoit sur le plancher et devient aussi tendue qu'une barre. Ensuite, elle me regarde droit dans les yeux et me répond :

—Comment ça, si c'est moi? C'est sûr que c'est moi. Qui veux-tu que ce soit d'autre?

—Pardon. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Euh... mais es-tu certaine que ça va?

—Arrête! Tu commences à m'inquiéter. Qu'est-ce qui s'est passé?

—Tu n'en as aucun souvenir?

—Non, mais j'aimerais bien que tu m'expliques, car je ne me sens vraiment pas bien. On dirait que je vais tomber dans les pommes, m'indique Charlie avant de s'effondrer dans mes bras comme une poupée de chiffon.

Cette fois, je la soulève et vais la déposer sur un petit divan au fond de la pièce. Ceci fait, je reviens vite près de la table de travail et compose le numéro des urgences.

—Comment puis-je vous être utile? me répond une préposée.

—Oui, Bonjour. Mon amie a perdu connaissance.

—Bon! Depuis combien de temps est-elle dans cet état?

—Euh... non. Mais ça...

Soudainement, j'entends la voix de Charlie derrière moi.

—Non! Non! Pas d'ambulance. Je vais mieux. Pas question que je parte en ambulance, implore-t-elle.

—Est-ce que c'est la personne qui était sans connaissance que j'entends? me demande la préposée.

—Oui. C'est bien elle.

—Bon. Est-ce que vous croyez qu'elle a toujours besoin d'assistance?

À la façon dont Charlie me regarde, je comprends vite qu'il serait préférable que je ne donne pas suite à cet appel.

—Euh... à vrai dire, je crois que non... Elle est déjà debout, devant moi, et son visage a retrouvé ses couleurs. C'est peut-être parce qu'il faisait chaud et qu'elle n'avait pas déjeuné, dis-je innocemment.

La dame n'insiste pas, mais m'avise que si la condition de ma copine se détériore, il serait utile qu'elle consulte un médecin.

—Parfait! Merci. Vous êtes très gentille. Au revoir, dis-je, avant de raccrocher et de me retourner vers Charlie pour lui demander comment elle se sent.

—Ça va. Mais, je ne comprends pas ce qui m'est arrivé. Est-ce que tu peux m'expliquer?

—Euh... oui... mais je t'avoue que c'est un peu... bizarre. Euh... tu ne te souviens vraiment de rien ?

—Non. Vraiment rien. Tout ce que je sais, c'est que j'ai un peu mal à la tête.

—O.K. ! Est-ce que tu veux un cachet ?

—Non, ça va. Mais aboutit, veux-tu ! Je veux comprendre ce qui se passe, car ça commence à m'inquiéter.

—Euh... regarde mes mains...

Charlie s'approche pour examiner mes mains.

—Oh ! Il y a plein de marques. On dirait que quelqu'un a rentré ses ongles dans ta peau.

—Eh bien, c'est exactement ça. Juste avant de t'évanouir, tu m'as jeté un regard terrifiant et tu as enfoncé tes ongles dans ma peau.

Sidérée, Charlie reste immobile devant moi.

—C'est comme si tu n'étais plus toi, continué-je. On dirait que j'avais devant moi quelqu'un de foncièrement méchant. Tu me faisais peur.

—Arrête ! C'est toi qui me fais peur.

—Je ne dis pas ça pour t'effrayer ; je crois qu'un esprit t'a possédée quelques instants pour communiquer avec moi.

—O.K. ! Ça suffit. Arrête. Je ne veux plus en entendre parler. Je ne veux même plus te voir. J'en ai assez ! J'ai du mal à croire que tu oses me dire que j'ai été possédée par un esprit. Je veux retrouver ma vie d'avant et ne plus être mêlée à tes histoires.

Dans le but de l'apaiser, je m'approche d'elle pour lui faire un câlin, mais d'un geste radical, elle me repousse brutalement en me lançant :

—Ne t'approche plus de moi ! On va faire comme si je ne t'avais jamais rencontré.

Cela dit, elle attrape son sac à main au passage et se rue vers la porte de sortie. Je cours derrière elle en l'implorant de rester, mais malheureusement, elle a pris une longueur d'avance sur moi et je vois la porte du bureau se refermer derrière elle. Lorsque je me précipite à la fenêtre, je la vois réapparaître sur le trottoir et se faufiler entre les arbres pour attraper l'autobus qui vient tout juste de s'arrêter au coin de la rue. Elle saute à l'intérieur et disparaît au loin. Après avoir vainement tenté de l'appeler à quelques reprises, je me résigne à lui envoyer un courriel : « Rappelle-moi, s'il te plaît. »

Voilà plusieurs jours que je suis sans nouvelle de Charlie. Tous mes appels et courriels sont restés sans réponse. Je décide donc de l'oublier. En tout cas, pour le moment. En lieu et place, je vais me recentrer sur ma prochaine séance avec madame Mac Dougall. Contrairement à ce dont nous avons convenu, plutôt que d'attendre son appel, je prends les devants et compose son numéro.

— Bonjour, madame Mac Dougall. C'est Gabriel.

— Oh, hello ! Comment allez-vous ?

— Ça va très bien, et vous ?

— Good ! Good ! Je suis contente que vous m'appeliez, car j'allais justement le faire... Je suis prête. J'ai préparé toutes mes questions.

Surpris par son enthousiasme, je la laisse parler.

— J'ai vraiment hâte de vous voir ! s'exclame-t-elle.

— Tant mieux. Quand voulez-vous que nous nous rencontrions ?

— Demain, si vous n'êtes pas occupé.

— C'est bon. Je n'ai rien de prévu. Pour tout vous dire, j'ai aussi hâte que vous de reprendre là où nous en étions. Alors, on se voit à l'heure habituelle, 9 heures ?

— Yes ! Ça me convient. Demain, 9 heures, à votre bureau.

— Parfait, alors ! À demain.

Comme à l'habitude, j'ai déjà tout préparé pour accueillir ma cliente. Encore une fois, elle arrive pile à l'heure, sauf qu'ayant remarqué que la porte est déverrouillée, plutôt que d'attendre que j'aille lui ouvrir, elle entre directement et s'engage d'elle-même dans le corridor. Je la croise à mi-chemin et nous revenons sur nos pas pour nous rendre à mon bureau. Dès qu'elle franchit le seuil de la porte, elle se dirige vers sa chaise attitrée et me tend la liste de ses questions. Je prends attentivement connaissance de chacune d'elles et fait vite de constater qu'elles se résument à ces deux mêmes questions : où est ma fille ? Qui l'a enlevée ?

— Je vois, dis-je sur un ton pragmatique.

Elle se lève de sa chaise pour prendre place à l'endroit même où Charlie s'était assise lors de son passage ici. Je dois avouer que ça me rend nostalgique. Alors, pour chasser cette image de ma tête, je me

lève à mon tour et sors de la pièce pour aller préparer du thé. À mon retour, je dépose la tasse devant mon invitée et lui dis :

— Bon, voilà ! Je crois que vous devriez la boire avant de commencer la séance.

Elle hume l'odeur qui se dégage de la tasse avant de l'approcher de sa bouche et d'avaler le contenu à petites gorgées.

— Thank you. C'était délicieux. Bon. Maintenant, je suis prête, dit-elle, satisfaite.

— Parfait. Maintenant, vous allez suivre mes instructions. Premièrement, je vais prendre de grandes respirations. Vous allez vous joindre à moi, et faire de même jusqu'à ce que vous suiviez mon rythme. Une fois bien détendue, vous fermerez les yeux et continuerez à vous concentrer sur votre respiration. Par la suite, si tout va comme prévu, vous aurez l'impression d'être seule dans la pièce. Dès que vous m'entendrez poser la première question, il vous suffira de la répéter après moi. Puisque nous serons deux à interroger l'esprit, peut-être qu'il sera plus enclin à nous répondre. Ça va pour vous ?

— Yes.

— Alors, on y va.

J'inspire un bon coup, jusqu'à ce que mes poumons soient gonflés à bloc, puis expire. Je recommence cet exercice à quelques reprises, avant que madame Mac Dougall fasse de même. Tranquillement, elle ferme les yeux et continue jusqu'à ce que je me rende compte que ses mains sont accrochées à la table devant elle. Soudain, plutôt que d'attendre que je pose la première question, comme nous l'avions convenu, elle décide de le faire avant moi, sans savoir s'il y a un esprit dans la pièce :

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle.

Je la laisse poursuivre, car on ne sait jamais, peut-être qu'un esprit lui répondra. Donc, je démarre l'enregistreuse.

— Qui êtes-vous ? réitère madame Mac Dougall.

Sous ses paupières, je peux clairement distinguer le mouvement de ses yeux qui se déplacent de gauche à droite. Je m'approche d'elle et tends l'oreille pour être à l'affût du moindre signe de détresse.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Qui êtes-vous ? insiste-t-elle.

Brusquement, elle est soulevée de sa chaise, puis se fait projeter sur le mur derrière elle. Elle glisse de celui-ci et termine sa chute sur

le plancher, étendue et inerte. Aussitôt, je bondis de ma chaise et me précipite vers elle afin de lui porter secours. Voyant qu'elle est prise de convulsions, je m'assois sur ses jambes et essaie de tout mon poids d'arrêter ses tremblements. Après quelques minutes qui m'ont semblé une éternité, je sens son corps se décontracter. Je me relève de ma drôle de position pour vérifier son état. Elle est couchée sur le ventre, face contre terre, les yeux fermés. Machinalement, j'approche mon visage du sien pour écouter sa respiration.

— Madame Mac Dougall, ça va ? la questionné-je nerveusement ?

Elle clignote des yeux à plusieurs reprises pour me répondre positivement.

— Madame Mac Dougall, vous m'entendez ? lui chuchoté-je timidement à l'oreille.

— Yes, répond-elle, encore ébranlée par les événements.

Je ne veux pas la brusquer, mais je dois absolument m'assurer qu'elle ne souffre d'aucune lésion grave, car avec la force à laquelle elle a été projetée contre le mur, il est fort possible qu'elle ait une commotion cérébrale. Alors, avant de la soulever du plancher pour aller l'installer sur le petit divan, je poursuis mon investigation.

— Madame Mac Dougall, si vous m'entendez, ouvrez les yeux, s'il vous plaît.

— Ça va. Ça va, sanglote-t-elle.

Des larmes se déversent de chaque côté de son visage. Je cours donc dans tous les coins de la pièce, à la recherche de papiers mouchoirs. Heureusement, après quelques enjambées, je finis par mettre la main sur une boîte qui se trouve sur une table au fond de la pièce. J'en retire quelques feuilles et reviens à la hâte vers ma cliente, pour vite constater qu'elle ne gît plus sur le plancher. La voilà maintenant assise sur la chaise. Je lui tends les mouchoirs, qu'elle m'arrache brusquement des mains pour essuyer son visage. Pendant ce temps, je reste à ses côtés sans rien dire, ne sachant trop comment réagir. Je décide d'attendre que ce soit elle qui m'adresse la parole, ce qu'elle fait après quelques minutes de silence. Elle me fixe du regard et avec une voix remplie d'émotion, elle me demande :

— Que s'est-il passé ?

— Vous n'en avez aucun souvenir ? Vous êtes certaine que vous ne vous souvenez de rien ?

—No ! réplique-t-elle en levant les yeux vers le ciel.

Ce geste qu'elle fait machinalement l'aide sûrement à se remémorer les événements qui viennent de se produire. Puis soudainement, elle tourne son regard vers moi et me répète :

—No. Je n'ai aucun souvenir.

Au même moment, j'entends sa respiration s'accélérer, alors que les veines de son cou gonflent à vue d'œil. Graduellement, son corps est pris de tremblements. Sentant qu'elle est sur le point de s'évanouir, je m'empresse de la saisir par les bras pour essayer de la calmer.

—Madame Mac Dougall, je suis là. Calmez-vous ! Faites comme moi et respirez. Allez ! On inspire lentement pour remplir nos poumons... Oui. C'est bien... Puis on expire très lentement. Bon. On reprend...

Je poursuis cet exercice jusqu'à ce que la respiration de la pauvre femme redevienne normale.

—C'est bien. Vous semblez mieux, dis-je pour la rassurer.

—Yes. Je suis désolée. J'ai vraiment eu peur de me voir ainsi couchée sur le sol, sans savoir ce qui s'est passé. La seule chose dont je me souviens, c'est d'avoir senti quelqu'un me soulever avant de me projeter contre le mur. Est-ce vraiment arrivé ?

—Pour tout vous dire, je dois vous avouer que oui. Vous avez vraiment été soulevée et projetée contre le mur. Mais...

Mon interlocutrice m'interrompt et se met à crier en enfouissant la tête entre ses mains et en se déplaçant comme une poule sans tête dans tous les recoins de la pièce.

—Stop ! Stop ! Vous me faites peur. Il n'y avait personne d'autre que vous et moi dans cette pièce. Comme je sais que ce n'est pas vous qui m'avez propulsée sur le mur, alors qui est-ce ?

—Euh... Madame Mac Dougall, comme je vous ai déjà expliqué auparavant, lorsque je fais des séances de spiritisme, j'entre en contact avec un ou des esprits. Et probablement que cet esprit a été contrarié par votre question, dis-je un peu à tâtons, en m'efforçant d'être crédible.

—Mais vous, est-ce que vous avez vu l'esprit ? questionne-t-elle d'un air sceptique.

—À vrai dire, j'ai à peine eu le temps de l'apercevoir. Dès qu'il est apparu, vous avez posé votre question et c'est alors qu'il vous a lancée au mur. Tout s'est passé très rapidement.

—Oh my God ! Pourquoi a-t-il fait ça ? Vous savez, je me suis hasardée à poser une question sans savoir s'il y avait un esprit dans la pièce. Si j'avais su qu'il réagirait ainsi, je vous aurais laissé lui poser vous-même les questions. Mais, pourquoi m'avez-vous laissé faire ?

—Je croyais que vous saviez qu'il était avec nous. Mais vous avez raison, je n'aurais pas dû vous laisser faire, car vous n'êtes pas un médium. Je ne m'attendais pas à ce que cet esprit soit violent. En fait, je suis certain qu'il voulait vous intimider. C'est clair qu'il ne veut pas que nous continuions à investiguer pour retrouver votre fille. Il fera tout pour nous en empêcher.

—Ah ! Je suis vraiment désolée. Sorry.

—Vous n'y êtes pour rien. Par contre, étant donné qu'il nous a lancé un message on ne peut plus clair pour nous dissuader d'abandonner nos recherches, je vous demande le plus sincèrement du monde : est-ce qu'on continue nos séances, ou l'on arrête tout ?

—My God ! Il m'a vraiment fait peur. Ç'a presque fonctionné, dit la dame, visiblement contrariée. Mais il ne sait pas à qui il a affaire. Nous poursuivrons nos séances, sauf que la prochaine fois, je vous laisserai poser les questions. Il ou elle... je ne sais plus... ne réussira pas à me déstabiliser. Nous retrouverons ma fille et que cette chose-là se le tienne pour dit !

Je suis rassuré de l'entendre parler ainsi. Elle a réussi à me convaincre que j'ai bien fait, finalement, d'accepter de la rencontrer pour l'aider à retrouver sa fille. Peu importe ce qui se passera lors des prochaines séances, ensemble, nous serons prêts à affronter l'adversité.

Malgré la peur que l'esprit a voulu semer en nous, nous concluons la séance, fiers de ne pas avoir cédé à la frayeur. Au contraire, nous sommes tous deux convaincus que nous parviendrons à nos fins. Finalement, il y a une chose que je peux affirmer avec certitude, c'est que cet esprit ne réussira plus à nous faire reculer.

Après avoir consulté mon agenda, nous convenons de nous revoir dans deux jours à la même heure.

Durant ces deux jours d'attente, je vogue à mes occupations journalières à la maison. Je suis en train de peaufiner quelques trucs de magie pour mon prochain spectacle quand le carillon de ma porte retentit. Je me dirige tranquillement vers l'entrée en me demandant si je n'aurais pas oublié un rendez-vous, moi qui étais pourtant persuadé de n'attendre personne. Avant d'ouvrir, je jette un œil à travers l'œil magique pour m'assurer qu'il ne s'agit pas d'un colporteur. Mais non, à ma grande surprise, c'est Charlie. Je vérifie une deuxième fois pour m'en assurer. Eh oui ! C'est bien elle. Étonné, j'ouvre promptement la porte.

— Mais... qu'est-ce qui t'amène ici ? Et d'abord, comment as-tu trouvé mon adresse personnelle ? demandé-je.

Plutôt que de répondre, elle saute dans mes bras en pleurant. Ce geste me rend mal à l'aise, moi qui n'ai pas l'habitude de ce genre de débordement. Je la laisse pleurer sur mon épaule, jusqu'à ce qu'elle se calme.

— Veux-tu t'asseoir ? lui proposé-je gentiment en l'entraînant par le bras jusqu'au salon.

Dès que nous y sommes, elle ne fait ni un ni deux, s'assoit mollement sur le divan, puis commence sa plainte.

— Gab ! C'est fou ce qui m'arrive ! J'ai des hallucinations. Depuis que je t'ai rencontré, il ne cesse de m'arriver de drôles de trucs. Quand j'ai décidé de cesser de te voir, je me suis dit que tout reviendrait normal. Eh bien non ! Même que c'est le contraire ! Mes hallucinations se sont accentuées... c'est l'horreur...

Je ne sais toujours pas comment elle a trouvé mon adresse, mais elle semble si stressée et affolée, que je la laisse poursuivre jusqu'à ce qu'elle ait terminé.

— Mais pourquoi est-ce l'horreur ? questionné-je.

— Parce que des gens et des lieux qui me sont inconnus apparaissent régulièrement dans ma tête. J'entends même des voix. Je n'ai plus le contrôle sur rien. Ça survient à tout moment de la journée et même la nuit. Euh... j'ai peur de rester seule. J'essaie de donner un sens à tout ça et...

Elle s'interrompt brusquement, comme si quelque chose lui revenait en tête. Puis, elle prend son sac à main et sort son cellulaire. Elle appuie ensuite sur l'écran pour ouvrir une page et le tend vers moi.

— Tiens ! lance-t-elle. Prends-le. J'ai tout noté.

J'obéis, et commence à lire.

1. Fillette avec maillot de bain jaune sur un cheval en bois.
2. Des gens dans un parc qui crient Judy.
3. Plage.
4. Écurie près d'une rivière.
5. Plusieurs cris d'enfants.
6. Homme à l'allure sympathique.
7. Vieil homme vraiment antipathique...

Je suis dévasté. Je dois lire plusieurs fois pour comprendre le sens de ce que j'ai sous les yeux. Sans vouloir importuner Charlie avec mes questions, je lève les yeux vers elle, dans l'attente d'une explication.

— Tu vois, dit-elle, comme si le fait que j'aie lu ses notes la soulageait un tant soit peu.

— Wow ! m'exclamé-je en frissonnant. J'ai du mal à y croire. Je suis atterré. Euh... on serait peut-être mieux de commencer par un café. Ça te dirait.

— Quoi ? lâche-t-elle, surprise par cette suggestion hors propos.

— Un café ?

— Non. Euh... si ça ne te dérange pas, aurais-tu quelque chose de plus fort ?

Je n'ose pas lui indiquer l'heure qu'il est. Bien que l'on est encore le matin, je me dirige vers la cuisine pour aller chercher à boire.

— J'ai du vin au frigo, en voudrais-tu ? Sinon, je crois que j'ai du cognac quelque part. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Un cognac. Comme je te le disais, il me faut quelque chose de fort.

J'ouvre mon armoire, et me lance à la recherche de la bouteille. Je dois déplacer quelques conserves, pour enfin l'apercevoir entre une

boîte de soupe et un pot de miel. Je l'attrape d'une main et ouvre la porte d'à côté pour m'emparer de deux verres. Je dépose le tout sur la table, et cours chercher le restant de vin blanc au frigo.

— Tiens ! Finalement, j'ai apporté les deux, dis-je, avant de verser le cognac dans un verre et de le lui offrir. Pour ma part, je vais me contenter d'un verre de vin... Tu sais, je ne suis pas trop cognac, encore moins à cette heure. C'est un peu trop fort pour moi. Oh ! En passant, tu ne m'as toujours pas dit comment tu avais trouvé mon adresse.

Charlie saisit le verre, puis avale son contenu d'un trait sans grimacer avant de le reposer sur la table.

— Ç'a été très facile. J'ai appelé l'agence qui s'occupe de tes spectacles et j'ai demandé ton adresse à la secrétaire en prétextant que j'avais un colis urgent à te remettre, car il contenait des articles que tu avais achetés pour préparer un tour de magie. La femme n'a posé aucune question et m'a donné l'information. J'avoue que ce n'est pas très fort de sa part, même si j'étais contente d'obtenir ce que je voulais aussi facilement. Tu en discuteras avec elle un peu plus tard, mais pour le moment, si ça ne te dérange pas, revenons à ma liste. J'ai vraiment besoin de savoir ce que tu en penses.

Préoccupé par la facilité avec laquelle ma visiteuse a réussi à mettre la main sur mon adresse, je dois me ressaisir avant de lui répondre.

— Eh bien, comme je te l'ai expliqué lors de notre dernière rencontre, je crois qu'un esprit se sert de toi pour nous mettre sur une piste. Ce que j'ignore, c'est pourquoi il t'a choisie. Peut-être que nous le découvrirons prochainement. Mais, il y a une chose dont je suis certain, c'est de vouloir retrouver Judy. Alors, si tu es d'accord, tu vas prendre le temps de m'expliquer un à un les éléments que tu as notés sur ta liste.

— Sans problème. Même que ceci m'aidera probablement à y voir plus clair.

Sur ce, Charlie reprend son cellulaire et jette un coup d'œil rapide sur son écran. Après quoi, elle commence à me raconter le lien entre les éléments inscrits sur sa liste et ses rêves.

— Tu vois, ici j'ai inscrit : *Fillette avec maillot de bain jaune sur un cheval en bois*. J'ai rêvé à plusieurs reprises d'une fillette en maillot de bain jaune qui s'amuse dans un parc. Elle est assise sur un cheval en bois et chante une comptine.

La jeune femme regarde à nouveau son cellulaire et joute :

— Les lignes 2 et 3 qui figurent sur ma liste font référence aux rêves que j'ai faits la nuit dernière. *Des gens se trouvant dans un parc ou sur une plage en train de chercher une dénommée Judy*. Pour les quatre derniers : 4. *Écurie près d'une rivière*. 5. *Plusieurs cris d'enfants*. 6. *Homme à l'allure sympathique*. 7. *Vieil homme vraiment antipathique*, ils font tous partie du même rêve, qui est celui que je fais le plus souvent. Je marche sur une route près d'un grand champ, où se trouvent une écurie et une rivière. C'est alors qu'un jeune homme à l'allure sympathique vient vers moi. J'avance lentement vers la clôture qui nous sépare, et des cris d'enfants retentissent au loin. Ensuite, je vois apparaître un homme plus âgé. Il est affolé et sort de l'écurie en courant dans notre direction. Il est enragé et engueule le garçon qui s'amène vers moi. Celui-ci arrête net de marcher et fait comme s'il ne m'avait jamais vue. Il change de direction et va vers l'autre individu en penchant la tête vers l'avant en signe de soumission. Le plus vieux, qui est franchement antipathique, m'ordonne de partir immédiatement. Au même moment, les cris d'enfants cessent. Je reste près de la clôture en me demandant si je dois partir ou non, et là, je me réveille en sueur.

Son récit terminé, Charlie pose les yeux sur moi et attend mes commentaires. Or, plutôt que de parler, je reste muet, debout devant elle, complètement estomaqué.

— Hey ! Tu ne dis rien ? s'impatiente-t-elle.

— Euh... à vrai dire, je réfléchis à ce que tu viens de me raconter. Désolé, mais je dois me ressaisir et prendre le temps d'analyser tout ça.

— Te ressaisir ! Si toi tu dois te ressaisir, alors imagine ce que moi je ressens. Je suis morte de peur et je ne sais plus ce qui m'arrive. JAMAIS au grand jamais une chose comme celle-là ne m'est arrivée. Je veux et j'exige que tu m'expliques ce qui se passe ! rage Charlie. Tu me dois bien cela.

— Oui... C'est sûr que je veux et que je vais te donner une explication. Laisse-moi juste le temps de m'éclaircir les idées.

Je saisis la bouteille de cognac et remplis machinalement mon verre, comme si c'était une question de vie ou de mort. Étonné de me voir faire, Charlie m'adresse un sourire en coin, malgré la peur qui la tiraille.

—Est-ce que tu en reprendrais ? proposé-je. Car après ce que je viens d'entendre, je te dirais que j'en ai vraiment besoin, peu importe l'heure qu'il est.

—Non, merci. Un me suffit. Mais étant donné qu'un peu plus tôt tu m'as dit que tu n'avais pas l'habitude de boire, je te suggérerais de le boire à...

Elle n'a pas terminé sa phrase que déjà, mon verre est vide. Ensuite, je passe une main sur mon visage pour m'aider à réfléchir. Suivant mes faits et gestes, Charlie termine finalement sa phrase en disant : « ...à petites gorgées. »

Évidemment, elle attend toujours que je lui réponde. Même que je sens qu'elle va exploser si je ne m'exécute pas. Je crois qu'elle se contenterait d'un quelconque début de quelque chose de ma part, peu importe ce que c'est. Mais honnêtement, ça ne me vient pas. Je dois prendre le temps de bien réfléchir avant d'émettre ma théorie.

—Écoute-moi, Charlie. Je crois que j'ai besoin de temps pour analyser et comprendre tes rêves. Tout ce que je peux te dire pour le moment, c'est que pour moi, il ne fait aucun doute qu'ils sont reliés à la jeune fille qu'on m'a demandé de retrouver. Je ne sais même pas si je dois en parler avec la mère. Je ne suis pas certain que ce serait une bonne chose... As-tu entendu ? On dirait qu'on a frappé à ma porte.

—Euh... oui... j'ai entendu *Bang ! Bang !* Même que je dirais que ç'a frappé assez fort.

Je me lève du sofa et va vers la porte d'entrée, suivi de Charlie. J'ouvre la porte, mais ne vois personne. Je fais un pas à l'extérieur et regarde de chaque côté. Toujours personne. Je me tourne en direction de Charlie et hausse les épaules pour signifier mon incompréhension. D'un doigt, elle désigne un objet scintillant posé sur le perron. Craintif, je me penche pour le ramasser, puis constate qu'il s'agit d'une auto miniature pour enfant qui brille au soleil. Elle est rouge et un peu rouillée. Je la ramasse pour la montrer à Charlie. Elle la regarde brièvement, et nous ramenons le jouet dans la maison. Une fois dans le salon, elle s'approche pour mieux l'observer. Tout à coup, son visage change et ses yeux s'agrandissent comme si elle venait de voir un fantôme.

—Qu'est-ce qu'il y a, Charlie ? demandé-je, inquiet.

—C'est bizarre, mais ce jouet ressemble à ma voiture.

—Quoi ? Tu as une voiture ? C'est drôle, j'avais l'impression que tu n'en avais pas.

—Hé bien oui, j'en ai une, réplique-t-elle d'un air vexé. C'est juste que je ne m'en sers pas souvent. Je ne l'utilise qu'au besoin ; pour faire mes courses, par exemple. Elle est garée derrière mon immeuble. Et de toute façon, je ne suis pas ici pour parler de ça...

—Oui, c'est vrai, tu as raison. Je me demande pourquoi on a déposé cette voiturette à ma porte. Le plus étrange, c'est qu'elle ressemble à la tienne. Vraiment, il se passe des choses inusitées, et ce, à la vitesse grand V. Je n'ai même pas le temps d'élucider une chose qu'il en arrive une autre. J'en perds la raison.

—C'est invraisemblable, réplique Charlie. En passant, tu ne trouves pas que ça sent la fumée ?

Sans attendre, je visite chaque pièce de la maison pour trouver l'origine de cette odeur. Puis, j'entends Charlie hurler à partir du salon : «C'est l'auto. Elle est en feu. Oh ! Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ?»

Affolé, je cours à la cuisine pour prendre l'extincteur et reviens au salon pour éteindre le feu qui avait commencé à s'étendre sur la table où j'avais déposé la petite voiture. Heureusement, ce n'est qu'un début d'incendie. Ma table a certainement besoin d'un bon décapage et d'une bonne couche de peinture, mais pour ce qui est du jouet, il est si endommagé qu'il en est méconnaissable.

En regardant la scène, nous sommes ébranlés. Puis, Charlie reçoit un appel sur son cellulaire, ce qui n'est pas sans nous fait sursauter. Elle regarde l'afficheur et reconnaît le numéro de sa voisine.

—Allo ?

—Allo, Charlie, c'est Diane, ta voisine.

—Oui, j'ai reconnu ton numéro sur l'afficheur. Que se passe-t-il ?

—Eh bien... je ne veux pas t'affoler, mais... ton auto a pris feu. Les pompiers sont encore sur place. Ils ont réussi à éteindre l'incendie et heureusement, il n'y a eu aucun autre dégât. Par contre, ta voiture est une perte totale. Euh... je suis désolée de te l'apprendre de cette façon, mais tu dois revenir immédiatement chez toi. Les policiers veulent t'interroger.

—O.K. ! J'arrive.

L'appel terminé, Charlie se tourne vers moi. Tremblant de la tête aux pieds, elle m'annonce en sanglotant :

— Je dois partir. Mon auto a brûlé.

— Tu n'es pas sérieuse ! Ce n'est pas croyable ! Attends-moi, je t'accompagne. Pas question que je te laisse partir seule.

— O.K. ! répond-elle en panique.

Une fois chez elle, elle court vers l'arrière de son immeuble. Je peine à la suivre tellement elle se déplace rapidement. En tournant le coin de l'édifice, nous apercevons un camion de pompier et une auto de police. Deux agentes discutent avec une dame qui selon moi, est la voisine de Charlie. Autour d'eux, des badauds forment un cercle.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? hurle Charlie en s'approchant d'eux.

— Ah, Charlie ! lance la voisine en se précipitant vers elle. C'est incroyable ce qui arrive. Les policiers croient que des ados ont incendié ta voiture.

Au même moment, les deux policières se joignent à elles.

— Vous êtes la propriétaire de la voiture ? questionne l'une d'elles.

— Oui, confirme Charlie, elle m'appartient... Mais comment a-t-elle pu prendre en feu ?

— Est-ce que vos portières étaient déverrouillées ?

— Non, je ne crois pas. Euh... il y a plus de trois semaines que ma voiture est garée à cet endroit. Je ne l'utilise pas très souvent.

— Est-ce que quelqu'un pourrait vous en vouloir ? suggère la policière.

— Non, répond Charlie, outrée par la question.

— Bon. Écoutez... à première vue, il semblerait que des adolescents aient incendié votre véhicule par mégarde. Des enquêteurs vont vérifier l'intérieur pour savoir s'il y a des traces d'accélération ou un mégot de cigarette mal éteint. Ils feront un rapport et par la suite, vous pourrez aviser votre compagnie d'assurance et faire venir une dépanneuse pour retirer la carcasse de la rue.

Cela dit, la policière sort sa carte professionnelle d'une de ses poches et la tend à Charlie.

— Tenez. Voici ma carte. En passant, pourrais-je avoir vos coordonnées ? Si vous avez des questions ou si quelque chose devait vous revenir en mémoire, veuillez communiquer avec nous. C'est que voyez-vous, il y a une particularité dans cette affaire. Nous trouvons

plutôt étrange que parmi toutes les voitures garées dans le stationnement, il n'y ait que la vôtre qui a été incendiée. De toute façon, comme je vous l'ai dit un peu plus tôt, nous vous tiendrons au courant des résultats de l'enquête. Avez-vous des questions ?

— Non, pas pour le moment. Ce qui est triste, c'est que je ne suis pas assurée pour les dommages causés à ma voiture. Je le suis uniquement pour les dommages causés à autrui et avec ce que vous venez de me dire, je ne me sens pas vraiment en sécurité, indique Charlie à la policière, tout en me lançant un regard fulminant.

Visiblement furieuse contre moi, elle remet ses coordonnées à la policière, qui note le tout dans son calepin.

— Bon, c'est tout pour le moment, madame Deschamps. Bonne journée...

— Bonne journée à vous aussi. J'attends de vos nouvelles, réplique Charlie en regardant les deux policières monter à bord de leur voiture.

Avant de quitter le stationnement, elle prend quelques instants pour remercier sa voisine et jette un dernier coup d'œil aux pompiers-enquêteurs qui scrutent son véhicule à la loupe.

— Charlie, dis-je d'un air perplexe, vu ce qui vient de se passer, je crois qu'il serait préférable que je t'accompagne à ton appartement. Nous pourrions faire le bilan de la journée et discuter de la suite des choses. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Euh... je ne sais pas. Je crois que je préférerais que tu partes.

— Non, j'insiste. Je monte avec toi.

Sans me répondre, Charlie avance sur le chemin situé près de l'immeuble. Je ne sais pas s'il s'agit d'une réponse positive, mais je l'interprète comme tel et la suis. Le chemin mène à l'avant, tout près de l'entrée commune. Charlie entre et marche rapidement jusqu'à l'ascenseur, en regardant derrière elle pour s'assurer que je suis toujours là. Elle appuie sur le bouton et attend.

Arrivée devant son appartement, elle sort les clés de son sac à main, ouvre la porte et se dirige droit vers le frigo. J'entre à mon tour, mais n'ose pas avancer plus loin que le vestibule. C'est alors que la jeune femme revient vers moi avec deux verres remplis de glaçons et une bouteille de scotch.

— Viens ! Ne reste pas là. Suis-moi, me lance-t-elle d'un ton décidé. On va s'asseoir au salon.

Sans discuter, j'entre dans la pièce. Elle dépose les verres et la bouteille sur une table à café et me dit :

— Pardon. Je ne t'ai pas demandé si tu voulais du scotch ou non. Écoute... je sais que tu ne me connais pas beaucoup et que tu vas sûrement penser que je suis alcool, mais crois-moi, je n'ai pas l'habitude de boire... C'est juste que ce qui se passe en ce moment me traumatise énormément.

— Oui. Je dois avouer que ce qui t'arrive est vraiment paniquant. Je sais que le moment est mal choisi, mais je ne crois pas que tu devrais boire. Je dirais même que ce serait préférable que tu restes à jeun. Il faut avoir la tête froide pour pouvoir analyser la situation et prendre les bonnes décisions. Tu ne crois pas ? suggéré-je, avec des gants blancs.

Charlie prend une grande inspiration avant de me répondre d'une voix exaspérée :

— Hum... tu as raison. Laissons tomber le scotch. Je vais aller chercher de l'eau. Ce sera mieux. Attends-moi, je reviens tout de suite.

Elle se précipite de nouveau à la cuisine et revient cette fois avec une bouteille d'eau pétillante. Elle verse le contenu dans les verres et se laisse choir sur le sofa derrière elle.

— Bon. Allons-y. Je t'écoute, dit-elle, agacée. Selon toi, qu'est-ce que tout ça signifie ? Pour ma part, je suis convaincue que tout ce qui arrive a un lien avec tes recherches pour retrouver cette petite fille.

— Je pense que c'est effectivement le cas. Je crois aussi qu'il y a plusieurs entités qui essaient de nous contacter et qu'il y en a une, en particulier, qui essaie de nous intimider. J'ai d'ailleurs eu une mauvaise expérience lors d'une séance avec madame Mac Dougall... Oh ! Je viens de te dévoiler le nom de ma cliente, alors que c'est une information confidentielle. Wow ! Je ne suis vraiment pas fier de moi.

— T'en fais pas, je ne dirai rien à personne. De toute façon, je crois que je suis assez impliquée dans cette histoire. Le fait de savoir le nom de cette femme ne changera pas grand-chose. Alors, arrête ce cirque, ça m'agace. Moi, ce que je veux, c'est mettre un terme à cette histoire et retrouver une vie normale. Tes séances et tes tours de passe-passe, je n'en ai rien à foutre, me fustige Charlie avec un regard acéré.

— O.K. ! O.K. ! J'ai compris. Mais malheureusement, je n'ai pas le contrôle sur ce qui se passe. Nous devons travailler ensemble, que

tu le veuilles ou non. Je n'y peux rien ; c'est comme ça et c'est tout.

—QUOI? Je ne peux pas croire que tu me parles comme ça ! Je n'ai aucune envie d'être impliquée dans cette histoire. C'est toi qui possèdes des dons de clairvoyant et de médium, pas moi !

—Eh bien, selon ce que je suis à même de constater, tu en as aussi, ma belle Charlie ! C'est juste que tu ne le savais pas avant aujourd'hui.

Un long silence s'installe entre nous. Chacun de notre côté, buvons notre verre. Je me lève pour aller à la salle de bain, ce qui me donnera un peu de temps pour trouver les mots qui sauront calmer mon hôtesse.

—Pourrais-tu m'indiquer où est la salle de bain ? lui demandé-je gentiment pour briser le silence.

—Dernière porte à droite, au bout du couloir, répond-elle sèchement.

Je m'y rends, mais à mon retour, je constate que Charlie n'est plus dans le salon. Je jette un coup d'œil rapide autour de moi pour voir si je ne la verrais pas, puis soudain, j'entends sa voix en provenance d'une autre pièce.

—Je suis dans la cuisine, crie-t-elle. Je me fais un café. Viens me rejoindre, s'il te plaît.

Sans me faire prier, je m'exécute. J'entre dans la pièce et à ma grande surprise, Charlie est toute souriante. Elle insère une capsule dans sa machine à café et me demande :

—Tu en veux un ?

—Oui, certainement. Même que ça me fera un bien immense.

—J'ai une demande à te faire, reprend nerveusement Charlie, et je n'irai pas par quatre chemins. Je voudrais savoir si tu veux souper et... coucher ici, ce soir. Pour tout te dire, j'ai vraiment peur de me retrouver seule. Ne t'en fais pas, ce n'est pas une ruse *pour tu sais quoi* ; c'est vraiment parce que j'ai peur. J'ai une chambre d'amis et le lit est très confortable. Aussi, on aura plus de temps pour discuter. Qu'est-ce que tu en penses ?

—Euh...

—Ouais, je sais, je suis surprenante, parfois, mais...

—O.K. ! Ça me va, dis-je en l'interrompant. Je peux souper et coucher ici. Je te dois bien ça.

Soulagée, Charlie me saute dans les bras avant de retourner à sa

cafetière.

Nous passons toute la soirée à nous questionner pour tenter d'identifier la personne qui a bien pu déposer une voiture miniature identique à celle de Charlie à ma porte et les raisons pour lesquelles elle a pris feu dans mon salon au moment même où le modèle original subissait un sort identique à quelques kilomètres de chez moi. Nous en venons à la conclusion que la seule explication logique est qu'une personne ou un esprit cherche à nous effrayer pour nous pousser à cesser nos recherches. Avant d'aller dormir dans nos chambres respectives, nous faisons le serment de ne pas céder aux menaces de cet être, de même que nous nous promettons de nous appeler quotidiennement pour raconter à l'autre tout incident suspect survenu au cours de la journée, telle une prémonition. Nous ne voulons rien négliger dans nos recherches et avons la certitude que Charlie fait partie intégrante de la solution.

Ce soir, je suis rempli de bonheur. Voilà longtemps que je ne me suis pas senti aussi heureux. J'ai retrouvé la vie qu'était la mienne avant cette fichue séance et je donne enfin un spectacle. Je suis maintenant dans ma zone de confort, dans mon monde : celui de la magie. J'ai toujours adoré présenter des spectacles. Je me sens vraiment à ma place lorsque je suis sur scène. Bien que j'aie de petites appréhensions à cause de ce qui s'était passé lors de mon dernier corporatif, j'essaie de chasser l'idée qu'il pourrait survenir à nouveau des phénomènes incongrus.

Charlie et moi avons tenu promesse et aussi, nous nous appelons chaque jour. Heureusement jusqu'à aujourd'hui, rien de fâcheux n'est arrivé. Nous nous sommes rencontrés à quelques reprises et pour être franc, je dois avouer que j'ai davantage fixé ces rendez-vous par intérêt personnel. Plus je côtoie cette fille, plus je me sens bien avec elle. J'ose espérer qu'il en est de même pour elle. D'ailleurs, je lui ai offert un billet au centre de la première rangée pour le spectacle de ce soir. Tout bon spectateur vous confirmera que c'est sans aucun doute la meilleure place.

Je me place derrière le rideau, que j'ouvre à peine pour jeter un coup d'œil discret dans la salle. Je constate que peu de gens ont gagné leur siège. Probablement qu'ils préfèrent boire leur apéro devant le bar à l'entrée et qu'ils attendent le signal devant les aviser que le spectacle commencera sous peu.

Heureusement, j'aperçois Charlie, qui est déjà assise au beau milieu de la rangée. Peut-être qu'elle me voit, car son regard est pointé dans ma direction. Elle se penche pour déposer sa bouteille d'eau par terre et lève son pouce en l'air pour me signaler que tout ira bien. Mon cœur s'emballe et une bouffée de chaleur me monte au visage. J'en ai presque la nausée. Je ne sais pas si c'est la gêne qui m'envahit parce qu'elle m'a vu, ou si c'est un état d'excitation provoqué par sa présence. Donc, pour mettre fin à ce beau mélange d'émotions, je ferme le rideau d'un geste brusque et recule d'un pas. Je reste là, debout, sans bouger, à seulement à quelques mètres de la jolie demoiselle. J'essaie de me concentrer à nouveau sur mon spectacle à venir.

Finalement, j'entends le signal. Les gens entrent en meute dans la salle pour aller s'asseoir sur leur siège. Les lumières s'éteignent graduellement, puis les rideaux s'ouvrent au moment même où l'animateur de foule s'écrie : « Mesdames et messieurs, accueillez Gabriel Longchamp ! Gabriel Longchamp, mesdames et messieurs ! »

La foule se lève d'un bon, puis j'entends les applaudissements et les cris. *GAB ! GAB ! GAB !* scandent les gens.

Je m'avance à l'avant de la scène et commence à présenter mes tours de magie, que j'enchaîne l'un à la suite de l'autre. Tout se passe à merveille et les gens n'y voient que du feu. Ils sont scotchés à leur chaise. Entre les applaudissements, j'entends des *BRAVOS ! BRAVO ! GAB ! GAB !* Même mon dernier numéro, celui qui m'avait permis de rencontrer Charlie lors de mon dernier spectacle, s'est passé sans anicroche. Il est vrai que cette fois, j'avais décidé de ne faire monter aucun spectateur sur la scène. En lieu et place, j'ai fait appel à mon assistante habituelle. Pendant que j'exécutais mon dernier tour, je pouvais voir Charlie. Comme pour me porter chance, elle gardait les doigts croisés et fixait la boîte sans jamais la lâcher des yeux. Puis, dès que mon numéro s'est terminé, elle s'est levée rapidement pour s'assurer d'être la première à applaudir. Soulagé que tout se soit bien passé, j'ai pris un plaisir fou à saluer la foule.

Charlie attend patiemment que la salle se vide avant de venir me retrouver dans ma loge. Les larmes aux yeux, elle entre dans la petite pièce et se jette dans mes bras.

— Bravo ! Tu es le maître, le summum des magiciens ! Tu es fantastique. C'est incroyable comme tout semble vrai. En plus, il n'est rien arrivé, aucun imprévu ni rien d'étrange. Quel soulagement !

— Oui, je suis vraiment satisfait. Je crois que les gens ont aimé. Et comme tu l'as si bien dit, il n'est rien arrivé d'étrange. Si ça te tente, on pourrait fêter ça ! Il y a quelques petits bars sur la rue Saint-Denis, tu n'as qu'à choisir celui que tu veux. Mais si tu préfères, on peut aller ailleurs. Je te laisse choisir. Je veux juste fêter ce succès avec toi.

— Hum... O.K. ! C'est une bonne idée.

Nous sommes rendus dans le hall du théâtre, lorsque nous entendons de la musique provenant de l'extérieur.

— Tiens. Je crois que cette musique vient du bar, juste en face. Je pense que c'est le *Bistro à Jojo*. Est-ce que ça te dit, comme endroit ? suggère Charlie d'un air ravi. Ça semble bien.

— Pourquoi pas ? De plus, on dirait qu'il y a une bonne ambiance. En tout cas, il y a beaucoup de monde... Allons-y.

— Hé ! me lance le portier après m'avoir reconnu. C'est toi, Gabriel Longchamp. WOW ! Tout un honneur. Entrez ! Entrez ! nous invite-t-il en poussant les gens qui bloquent le passage.

Mal à l'aise, nous avançons à petits pas vers la scène au fond de la salle. Les musiciens semblent heureux de nous voir là. Le bassiste nous sourit, tandis que le chanteur fait discrètement signe à la serveuse de venir vers nous. Cette dernière se faufile à travers les gens, puis, lorsqu'il la voit arriver, le musicien se penche vers nous en regardant du coin de l'œil un individu assis au fond du bar. Celui-ci opine de la tête, comme s'il était de connivence avec le musicien.

— As-tu de la bière IPA ? me renseigne-je auprès de la serveuse.

— Oui, dit-elle, avant d'énumérer les bières les plus populaires.

— O.K. ! Merci... Et toi, Charlie, que prendras-tu ?

— Un gin tonic, s'il vous plaît.

— Parfait. Alors, une IPA et un gin tonic, répète la serveuse avec un grand sourire.

Après quelques instants, la serveuse revient avec un plateau rempli de verres, suivie de l'individu qui se trouvait au fond du bar.

— Bonjour. Je me présente, je suis le gérant. Je suis vraiment heureux de rencontrer Gabriel Longchamp en personne, un des plus grands magiciens au Québec. Laissez-moi vous offrir un shooter, dit-il, en faisant signe aux musiciens de descendre de la scène pour venir nous retrouver.

La serveuse sert une vodka accompagnée d'une lime à tous, y compris elle-même.

— Santé, tout le monde !

Nous frappons tous nos verres l'un contre l'autre avant de faire cul sec. Les verres sont à peine terminés que les musiciens remontent sur scène pour recommencer à jouer. La serveuse fait un clin d'œil au gérant, qui pour ne pas nous importuner, avait regagné sa place initiale.

Le band joue de façon très énergique, pour le plus grand plaisir de Charlie. Je ne peux m'empêcher de la regarder se dandiner sur sa chaise au rythme du blues. À un certain moment, j'ai cru qu'elle allait se lever pour danser à côté de la table. Mais non, bien assise sur celle-ci, elle se contente de bouger son corps. Nous terminons nos

verres et profitons de la pause des musiciens pour nous esquiver sans trop nous faire remarquer. Une fois sortis du bar, nous marchons sur la rue Saint-Denis jusqu'à ma voiture. Chemin faisant nous pouvons sentir l'effervescence des terrasses bondées de clients. Assis dans l'auto, j'entends Charlie s'écrier : « Gab ! Gab ! Ce n'est pas possible. Regarde ! »

Inquiet, je me tourne vers elle, et vois qu'elle tient une enveloppe non adressée entre ses mains.

— Pourquoi me montres-tu ça ?

— Je ne comprends pas. Je viens de la trouver dans mon sac à main. Je cherchais mes pastilles et j'ai vu qu'elle était là. Ça m'a surprise, car ce n'est pas moi qui l'ai mise dans mon sac.

Les mains tremblantes, elle sort une lettre de l'enveloppe, puis la lit à voix basse.

— J'y crois pas. On dirait que la lettre contient des informations sur la disparition de la petite Judy. Quelqu'un a déposé cette lettre dans mon sac à notre insu. C'est incroyable ! lâche Charlie en me jetant un regard troublant.

— Quoi ? Tu es certaine ? dis-je, avant de lui arracher la lettre des mains pour la lire à mon tour.

— Mais, tu as raison ! Ça concerne bien Judy. Bien que la lettre soit remplie de taches d'encre, on peut nettement lire : *Judy, Ranch L... près d'une rivière, à l'ouest de Shawinigan*. Euh... j'ignore qui a bien pu mettre cette enveloppe dans ton sac. À vrai dire, je n'ai vu personne s'en approcher. C'est peut-être...

— Ne dis pas ça. Tu me fais peur. Tu voulais sûrement insinuer que c'était l'œuvre d'un esprit, pas vrai ? Comment une entité pourrait-elle glisser une enveloppe dans un sac ? C'est impossible. Je suis convaincue que c'est une personne en chair et en os. Un esprit ne peut pas se matérialiser.

— Bon ! Si tu veux. On va donc supposer que c'est une personne. Mais tu oublies que les esprits existent et qu'ils trouvent plusieurs façons pour parvenir à se faire comprendre. Mais là n'est pas la question. Ce qu'il nous faut savoir, c'est ce que ça signifie. La personne ou l'esprit n'a pas daigné nous transmettre le nom complet du ranch ni celui de la ville où se trouverait Judy. On dirait qu'on se joue de nous. Malheureusement, ceci est tout sauf un jeu, déploré-je inquiet.

—Tu as raison. Mais que fait-on de cette information ? Crois-tu vraiment qu'il s'agit d'un indice pour nous aider à retrouver Judy ?

—Nous n'avons rien à perdre de suivre cette piste... Tiens ! Ça me donne une idée. Je vais demander à madame Mac Dougall si ce lieu lui dit quelque chose. On ne sait jamais ! Elle a peut-être déjà entendu parler d'un ranch à l'ouest de Shawinigan.

Sur ce, nous quittons l'endroit pour nous rendre chez moi.

—Tu es toujours certaine de vouloir dormir dans ma chambre d'amis ? demandé-je à Charlie avant de garer la voiture. Sinon, je peux te ramener chez toi.

—Non ! Je ne veux pas aller à mon appart. Je ne m'y sens vraiment pas en sécurité. Et avec ce qui vient de se passer, je préfère rester avec toi. Qui sait ? Peut-être bien que les esprits existent, finalement, et que comme tu l'as si bien dit, ils se servent de moi pour communiquer avec toi. Donc, je ne prends pas le risque et je reste avec toi pour m'assurer que tu seras présent s'il arrive encore une fois un truc bizarre.

Au petit matin, je m'assois à la cuisine et repense à la soirée d'hier. Je sasse et ressasse chaque moment. À la fin de mon spectacle, je me souviens de m'être dit que c'était surprenant qu'il ne soit rien arrivé d'inhabituel durant celui-ci. C'est d'ailleurs grâce à cette accalmie que j'ai invité Charlie à prendre un verre au bar.

Je crois sincèrement que je suis en train de tomber amoureux de cette fille. Malheureusement, je ne suis pas sûr que ce soit réciproque et de plus, je ne veux pas rompre le lien qui nous unit. Subitement, mes pensées sont interrompues par un bruit de pas derrière moi. Je regarde dans cette direction et aperçois Charlie, qui à peine éveillée, entre dans la cuisine.

— Bon matin ! me lance-t-elle avec un sourire en coin.

— Bon matin, Charlie ! Voudrais-tu un café ? J'ai des croissants, au congélateur, je peux les faire chauffer, si tu veux.

— Miam ! Ça serait super, répond-elle d'un air ravi.

Je m'empresse de sortir les viennoiseries et de les mettre au four. Puis, je me dirige vers la cafetière et insère une capsule à l'intérieur.

— Est-ce que tu le prends fort ?

— Oui, s'il te plaît, dit Charlie avant d'aller s'asseoir à la table. Tu sais... je ne veux pas m'imposer chez toi, mais si tu es toujours aussi avenant avec les femmes, je crois bien que je vais prendre racine ici.

— À vrai dire, je ne suis pas mécontent que tu sois là. C'est agréable de se lever le matin et d'avoir une personne de bonne compagnie avec qui manger. Je pourrais y prendre goût, moi aussi.

Afin d'éviter mon regard, Charlie, mal à l'aise, baisse les yeux vers le sol. Alors que ses joues rougissent de seconde en seconde, je devine qu'elle veut me dire quelque chose. Alors tendrement, je m'approche d'elle avec son petit déjeuner et le dépose sur la table. En voulant prendre son croissant, elle frôle ma main, ce qui fait naître en moi une émotion rarement ressentie jusqu'ici. Aussi, je dois me ressaisir pour rien ne laisser paraître. Je retourne donc à ma cafetière comme si de rien n'était et insère une nouvelle capsule, cette fois pour préparer mon propre café. Moins de deux secondes plus tard, tandis que je suis debout devant mon appareil, je sens une présence derrière mon

dos. C'est Charlie qui est venue me retrouver. J'ai l'impression qu'elle joue au jeu du chat et de la souris. Elle passe ses bras autour de ma taille et se colle contre moi, pendant que je me laisse submerger par la chaleur de son corps. Je me tourne vers elle et instinctivement, nos lèvres gourmandes se soudent ensemble. Après ce baiser enflammé, Charlie me souffle à l'oreille :

— C'était vraiment bon.

Envoûté, je glisse ma main dans ses cheveux. L'effluence qui émane de son doux parfum chatouille mon odorat et provoque en moi un sentiment de bien-être. J'ose à peine bouger pour ne pas interrompre ce moment de douceur.

— Oui, vraiment bon, répliqué-je tendrement.

Nous tentons maladroitement de mettre fin à notre étreinte, car ni moi ni elle ne voulons offusquer l'autre. Hésitants et surtout gênés comme deux adolescents, nous retournons silencieusement nous installer à la table. C'est Charlie qui finalement, brise le silence.

— Euh... je suis désolée, chuchote-t-elle timidement.

— Pourquoi es-tu désolée ?

— Eh bien... de m'être approchée de toi et de t'avoir pris par la taille... Je ne voulais pas faire ça. Je voulais juste t'aider à faire le café, mais sans savoir pourquoi, j'ai eu envie de me coller sur toi. Ça m'a fait du bien.

— Ah bon ! Alors, c'est moi qui te dois des excuses d'avoir réagi comme un goujat. Dès que j'ai senti ta présence dans mon dos, je... j'ai vraiment eu envie de t'embrasser. D'ailleurs, pour être honnête avec toi, je dois t'avouer que ça fait déjà un petit bout de temps que tu me plais. Je n'osais pas te le dire, car je ne savais pas si mes sentiments étaient partagés.

À nouveau, Charlie baisse la tête et ne cesse de fixer la table comme si elle cherchait à fuir mon regard. Nerveusement, elle boit son café à petites gorgées et joue avec le croissant posé dans son assiette. Sans s'en rendre compte, elle a réussi à le déchiqeter au grand complet.

— Charlie, je suis vraiment désolé. Tu n'as pas à te sentir mal. C'est moi qui ai mal interprété ton geste. J'aurais pourtant dû savoir que tu avais besoin de réconfort. Oublie mon baiser... C'était vraiment maladroit de ma part.

—Euh... je n'ai pas envie de l'oublier. Comme je te l'ai dit, c'était vraiment bon. C'est que je ne suis pas encore prête pour vivre une relation. Je te connais à peine. C'est beaucoup trop tôt. Nous nous sommes rencontrés dans une situation particulière et je dirais même que nous sommes liés l'un à l'autre à cause de cette situation. Nous devons garder la tête froide et mettre de côté l'idée de tomber en amour. En tout cas, pour l'instant.

Charlie s'arrête, le temps de reprendre son souffle, puis poursuit en disant :

—Je m'exprime mal. Euh... j'ai des sentiments pour toi, mais ne brusquons rien. Laissons plutôt aller les choses comme elles viennent. Et nous verrons...

—Je suis totalement d'accord avec toi. Je crois qu'effectivement nous devons apprendre à mieux nous connaître avant de nous rapprocher. C'est déjà un bon début de savoir que nous avons une attirance l'un pour l'autre, ne crois-tu pas ? dis-je avec un sourire narquois pour détendre l'atmosphère. En passant, ton café est froid et apparemment, tu as préféré jouer avec ton croissant plutôt que de le manger. Est-ce que tu aimerais en avoir un autre ?

—Non pas de croissant. Un café suffira, répond Charlie avant de lâcher un rire nerveux. Remettons-nous à la tâche, ça nous remettre les idées en place.

—Oui, tu as raison, lui répondé-je. Je te sers ça en un éclair.

—En passant, est-ce que tu sais par où il nous faut commencer pour percer le mystère de la lettre anonyme ? demande-t-elle de façon enthousiaste.

Ce changement d'attitude radical me surprend. Rapidement, je dois oublier notre étreinte et me remettre dans le contexte.

—Euh... on devrait vérifier sur internet s'il n'y a pas un ranch commençant par la lettre *L* dans un village ou une ville à l'ouest de Shawinigan. Ce sera toujours un début. Qu'est-ce que tu en penses ? D'ailleurs, je ne crois pas qu'il doive y en avoir des tonnes.

—Ouais. C'est une bonne idée. On verra bien où ça nous mènera.

—Je viens d'avoir une illumination ! Tu pourrais commencer les recherches pendant que j'appelle madame Mac Dougall. On verra bien ce qu'elle me dira. Je vais aussi lui parler de toi. J'espère juste que ça ne la mettra pas dans tous ses états.

—Je suis d'accord pour entamer les recherches sur internet, mais tu es vraiment certain que c'est une bonne chose de lui parler de moi et de tout ce qui s'est produit ?

—Oui. Elle doit savoir. Et je suis certain que ton implication nous aidera à résoudre plus vite la disparition de sa fille.

Sans argumenter davantage, Charlie prend son cellulaire dans l'intention de commencer ses recherches.

—Non, Charlie. Laisse tomber ton cellulaire. Sers-toi plutôt de mon portable. Il est sur le petit bureau près de la fenêtre du salon. Je crois que tu seras beaucoup plus à l'aise pour naviguer sur internet, lui dis-je en la conduisant dans la pièce par le bras.

Le temps qu'elle s'installe à l'ordi, j'appelle madame Mac Dougall.

—Bonjour, madame Mac Dougall. C'est Gabriel à l'appareil.

—Hello, monsieur Longchamp ! Je pensais justement à vous. Je me demandais si c'était le bon moment pour prendre rendez-vous avec vous.

—Oui, effectivement, le moment serait bien choisi. Par contre je dois valider plusieurs informations avec vous avant cette séance.

—Hum... vous m'intriguez.

—Ne vous inquiétez pas, il n'y a rien d'alarmant. Je dois juste vous mettre au courant de certains faits, mais je ne veux pas vous en parler au téléphone.

—Oh, my God !

—Comme je vous disais, vous n'avez pas à vous inquiéter... Si je consulte mon agenda, j'ai quelques disponibilités, surtout en matinée. Pourrions-nous convenir d'une date de rencontre ? Nous pourrions en discuter.

—Yes. Le plus vite possible serait le mieux, car j'ai vraiment hâte d'entendre ce que vous avez à me dire. Pour ma part, je suis disponible en tout temps.

Puis, au beau milieu de la conversation téléphonique, je me rends compte que je n'ai pas demandé à Charlie de me faire connaître ses disponibilités en vue de cette rencontre. Alors, dans un charabia lancé à la va-vite, je propose à madame Mac Dougall de la rappeler d'ici quelques minutes, sous prétexte que j'ai égaré mon agenda. Je sens de la surprise dans son timbre de voix, mais heureusement, elle adhère à ma demande.

Tout de suite après avoir raccroché, je me précipite vers Charlie, qui est concentrée sur sa tâche. Ne voulant pas la faire sursauter, je dépose délicatement mes mains sur ses épaules et lui souffle à l'oreille : « Charlie... »

— Hum... répond-elle, absorbée par ce qu'elle lit à l'écran.

— Euh... je t'ai dit, un peu plus tôt, que je comptais parler de toi à madame Mac Dougall et lui raconter ce qui nous est arrivé ; alors, qu'est-ce que tu dirais d'être présente lors de ma prochaine rencontre avec elle ? Ce serait plus simple, tu ne crois pas ?

— Quoi ? Tu n'es pas sérieux ! lâche Charlie en posant sur moi un regard anxieux.

— Euh... oui, je suis sérieux. Comme je te l'ai dit, ce serait beaucoup plus facile de lui faire comprendre que nous ne contrôlons pas les événements et que ce n'est pas moi, mais plutôt l'esprit qui t'a choisie pour me transmettre les informations au sujet de sa fille.

— Hum... pas certaine qu'elle comprendra. Même moi, qui suis impliquée dans cette histoire, je n'y comprends rien.

— Écoute, on n'a pas le choix ! Elle doit savoir. Il faut bien commencer quelque part si on veut aboutir. On verra comment elle va réagir.

— C'est bon, j'ai compris. Ça me va. De toute façon, c'est ta cliente. Mais je te signale que j'ai des cours, cette semaine, et que je travaille les mardis et mercredis soirs. Je ne peux pas m'absenter comme je veux.

— À quelle heure commencent tes cours ?

— Hum... je dois regarder mon horaire, car je n'en suis pas certaine. Attends ! Je l'ai sur mon cellulaire, indique Charlie en bondissant de sa chaise pour courir à la cuisine et s'emparer de l'appareil qu'elle a laissé sur la table.

Elle revient vers moi, la tête penchée sur son écran.

— Oh ! Tu es chanceux. Je n'ai pas de cours mardi matin et mercredi, je suis libre toute la journée.

— Super ! Pour ma part, je suis libre tous les matins. Mes journées commencent assez tardivement, dis-je sur un ton moqueur. Alors, avant que tu changes d'idée, je vais vite rappeler madame Mac Dougall.

— Bonjour, madame Mac Dougall. C'est encore Gabriel. Finalement, je serais libre mercredi matin. Et vous ?

— Oui, ça me convient.

— Ah, oui ! Madame Mac Dougall, ajouté-je avant de raccrocher, je dois vous demander si vous accepteriez qu'une tierce personne se joigne à nous pour nous aider à retrouver votre fille. En fait, sa présence serait essentielle. Je vous expliquerai tout ça en détail lors de notre rencontre, si vous le voulez bien.

— Euh... vous êtes vraiment certain que c'est nécessaire ?

— Oui, absolument certain.

— Hum... bon. Vous m'expliquerez pourquoi mercredi et je prendrai ma décision à ce moment-là. Bonne journée, monsieur Longchamp.

— Merci. Bonne journée à vous aussi.

À peine l'appel terminé, je cours vers Charlie et lui saute dans les bras pour lui faire un gros câlin. Surprise par mon élan, elle recule d'un pas.

— Laisse-moi deviner... Elle a accepté de me rencontrer, dit-elle avec son beau sourire.

— Pas tout à fait. Elle désire obtenir plus de détails avant d'accepter. Elle m'a dit qu'elle prendra sa décision au moment de notre rendez-vous. Si ça peut te rassurer, je suis presque convaincu qu'après avoir fait ta connaissance, elle acceptera sans réticence.

— C'est parfait pour moi. Donc, raison de plus pour que je poursuive mes recherches. Si je trouve quelque chose d'intéressant, ça l'incitera davantage à accepter ma présence.

Nous passons le reste de la journée à vaguer à nos occupations respectives. De mon côté, je dois aller rencontrer mon agent pour discuter de certains contrats, tandis que Charlie continue intensivement de chercher sur le Web pour identifier tous les ranchs situés à l'ouest de Shawinigan.

Charlie et moi sommes en train de mettre de l'ordre dans la paperasse accumulée depuis le début de nos recherches, lorsque le carillon de la porte se fait entendre. Nous étions tellement absorbés par notre tâche, que nous en avions presque oublié l'heure du rendez-vous. Charlie replace le tout dans son porte-documents, tandis que je me précipite à l'entrée. Derrière la vitre, j'aperçois madame Mac Dougall. Transie par le froid, la pauvre grelotte de tout son être. Je lui ouvre la porte et l'invite à venir se réchauffer à l'intérieur.

— Bonjour, Madame Mac Dougall ! Vous semblez frigorifiée. Entrez ! Entrez ! Une bonne tasse de thé vous attend.

— Thank you. Je ne dis pas non, parce que j'ai vraiment froid. La pluie fait que l'humidité nous transperce les os.

Alors que nous entrons dans mon bureau, ma cliente pousse un petit cri de surprise en apercevant Charlie, qui pour se faire discrète, s'est assise au fond de la pièce. Les deux se dévisagent tels deux petits animaux faisant connaissance.

— Eh bien, voici Charlie Deschamps, la personne dont je vous ai parlé au téléphone. Charlie, voici madame Mac Dougall.

Le malaise de la première rencontre dure très peu de temps. Le regard inquisiteur que pose madame Mac Dougall sur Charlie me fait vite comprendre qu'il est dans mon intérêt d'expliquer la nécessité de l'implication de Charlie.

— Je suis heureux, madame Mac Dougall, que vous ayez accepté de rencontrer Charlie. Je vais vous raconter comment elle et moi avons fait connaissance, de même que les incidents qui sont survenus depuis que nous nous connaissons. Je crois que vous comprendrez rapidement que la participation de Charlie est fondamentale pour assurer la suite des choses.

Pendant qu'elle écoute mes explications, madame Mac Dougall reste assise sans broncher, et se tient droite comme une statue de pierre. On ne voit que ses yeux se déplacer entre Charlie et moi, puis vice versa. J'en arrive même à me demander si elle comprend ce que je raconte, car les événements qui sont survenus sont si invraisemblables et impensables, que j'ai de la difficulté à concevoir qu'elle ne laisse entendre aucun cri d'étonnement. Elle ne m'interrompt même

pas pour m'interroger. Je chasse ce questionnement de ma tête et poursuis mon récit en faisant de mon mieux pour ne rien omettre. Je joue franc-jeu en espérant la convaincre d'accepter Charlie parmi nous. Une fois mon discours terminé, j'attends sa réponse en me rassoyant sur ma chaise.

Durant quelques instants qui me semblent une éternité, mon interlocutrice passe une main sur son visage. Elle scrute Charlie une dernière fois de la tête aux pieds, pour finalement se tourner vers moi et répondre :

— J'accepte votre proposition. De toute façon, je n'ai rien à perdre. Je suis prête à tout pour retrouver ma fille. Si madame... euh... Charlie... Je crois que vous vous appelez Charlie, n'est-ce pas ? Eh bien, si ça peut aider à faire avancer nos démarches, je suis heureuse de faire votre connaissance.

Satisfaits, Charlie et moi échangeons un regard complice. Ensuite, cette dernière, qui était demeurée silencieuse tout au long de mon entretien avec madame Mac Dougall, se lève et va vers celle-ci.

— Vous ne le regretterez pas. Je suis vraiment heureuse de participer à votre quête, dit-elle d'un air radieux, la main tendue vers la dame, qui l'empoigne avant de la serrer chaleureusement entre les siennes.

— Charlie, dit-elle, j'aurais une petite question pour vous. Selon ce que Gabriel vient de me raconter, vous avez vécu pleins d'incidents bizarres. Avez-vous eu peur ? Après tout, ce n'est pas banal ce qui vous est arrivé.

— Eh bien, je suis contente que vous me posiez la question, car effectivement j'ai eu très peur. Je dirais même que tout ceci m'a déstabilisée. Je ne savais même pas que je pouvais voir ou ressentir ce genre de choses... insolites, si l'on peut dire.

Les présentations terminées, les deux dames entrent dans une discussion sans fin et m'ignorent totalement. C'est comme si une connexion les unissait l'une à l'autre depuis toujours. J'en profite pour les laisser seules et aller m'asseoir un peu plus loin afin d'examiner brièvement les documents accumulés depuis le début de nos recherches. Je m'arrête sur la lettre qui avait été déposée dans le sac à main de Charlie, puis relis attentivement chaque mot. Sans vouloir interrompre leur conversation, je m'interpose entre les deux femmes.

—Madame Mac Dougall, si je vous parle d'un ranch situé à l'ouest de Shawinigan, est-ce que ça vous évoque quelque chose ?

Charlie et ma cliente se tournent simultanément vers moi en affichant le même air étonné, comme si elles venaient tout juste de remarquer ma présence dans la pièce. Madame Mac Dougall se racle la gorge, puis me prie de répéter ma question.

—Je vous ai demandé si vous avez déjà entendu parler d'un ranch à l'ouest de Shawinigan.

—Euh... ça ne me dit rien... Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Bien, comme je vous l'ai expliqué un peu plus tôt, Charlie et moi avons été témoins de plusieurs choses étranges, dernièrement, et nous pensons qu'une personne essaie de nous laisser des indices devant nous aider à retrouver Judy. Charlie a trouvé une lettre sur laquelle il était inscrit : *Ranch L... à l'ouest de Shawinigan*. C'est pourquoi je voulais savoir si ce lieu vous rappelle quelque chose. Par contre, je viens de relire la lettre et je ne suis plus certain si c'est bien un *L* qu'on a écrit... On dirait que l'auteur du message s'est servi d'un stylo baveux qui a laissé diverses taches d'encre sur le papier. Le fameux *L* pourrait donc tout aussi bien être un *I* ou le chiffre *1*.

—Hum... peu importe la lettre ou le chiffre, je ne connais aucun ranch.

—Dommage. Nous allons donc poursuivre nos recherches sur internet pour savoir si ce lieu existe vraiment... Cela dit, êtes-vous prête pour commencer la séance ?

—Yes ! C'est certain. Mais sans vouloir vous vexer, que fera Charlie durant ce temps ?

—Elle nous assistera. C'est-à-dire, je vais diriger la séance, mais si Charlie se sent interpellée par l'esprit, elle pourra intervenir. Est-ce que ça vous convient, madame Mac Dougall ?

—Euh... yes. Si ça peut faire progresser nos recherches, ça me va.

Instinctivement, je m'assois derrière la table, tandis que la dame s'installe en face de moi et Charlie, juste à mes côtés. Je ferme les yeux pour mieux me concentrer et exécute mon exercice de respiration : inspiration, expiration. Pendant ce temps, madame Mac Dougall et Charlie ont les yeux rivés sur moi, à l'affût du moindre geste.

Bien que je ne ressente aucune présence dans la pièce, je pose tout de même une première question : « Qui êtes-vous ? » Lentement,

mon cerveau s'embrouille, une chaleur modérée m'envahit, puis des images floues apparaissent dans ma tête. Quelqu'un ou quelque chose m'effleure le corps. J'ouvre les yeux pour voir ce qui se passe, et aperçois une ombre noire virevolter autour de moi. J'essaie de la suivre du regard, mais elle est trop rapide. Je décide donc de reposer ma question d'une voix plus ferme. «Qui êtes-vous ?» Enfin, l'ombre s'arrête devant moi et entre brusquement dans mon corps. Au même instant, mon visage se contracte et se déforme. Je sens ma gorge se nouer, jusqu'à ce qu'un cri indescriptible sorte de ma bouche, ce qui n'est pas sans faire sursauter madame Mac Dougall et Charlie. Je m'accroche à ma chaise pour ne pas sortir de ma transe, et continue de marteler l'esprit avec la même question. Il me faut absolument savoir qui veut me parler. C'est primordial. Soudainement, l'esprit sort de mon corps et l'ombre réapparaît devant moi. Elle se dirige ensuite vers Charlie et prend possession de son corps. Cette dernière se cambre sur sa chaise et se transforme graduellement, sous les yeux écarquillés de madame Mac Dougall. Horrifiée, la femme met une main devant sa bouche pour étouffer un cri. Je me lève d'un bond et appuie mes mains sur les épaules de Charlie.

— Qui es-tu ? m'écrié-je, affolé.

— Je suis le Maître, répond une voix creuse.

Cette réponse me laisse pantois. Je regarde Charlie, ou plutôt cette chose qu'elle est devenue, puis lui ordonne de sortir immédiatement de ce corps et de quitter la pièce. Aussitôt, Charlie s'esclaffe sans pouvoir s'arrêter. On croirait que ce rire provient des profondeurs des ténèbres. Finalement, petit à petit, Charlie redevient Charlie. Elle ouvre les yeux et pose sur moi un regard apeuré, alors que madame Mac Dougall se rue vers elle.

— Est-ce que ça va ? lui demande-t-elle d'un air hébété. C'est inimaginable ce qui vient de vous arriver ! J'en tremble encore. Pauvre petite !

Incapable de contrôler ses émotions, Charlie se met à pleurer. Madame Mac Dougall et moi avons beau faire de notre mieux pour la consoler, il n'y a rien à faire, elle verse toutes les larmes de son corps. Impuissants, nous restons debout près d'elle, jusqu'à ce qu'elle se calme. Craignant qu'elle s'effondre à nouveau, nous n'osons pas prononcer le mot esprit ou faire allusion à la séance. Après un long silence, c'est elle-même qui amène le sujet au centre de la conversation.

—Avez-vous vu ce qui vient de se passer ? nous demande-t-elle, encore sous le choc. Je n'ai pas rêvé, n'est-ce pas ? Un esprit s'est bel et bien emparé de mon corps.

—Oui, dis-je. C'est effectivement arrivé.

—Avez-vous entendu l'esprit affirmer : *je suis le Maître* ? questionne madame Mac Dougall, l'air toujours aussi estomaqué.

—Oui. Je suis presque certain à cent pour cent qu'il a intentionnellement voulu nous le faire comprendre, dis-je en observant Charlie, maintenant accoudée sur le bras de la chaise.

Les yeux rivés au sol et la main couvrant la moitié de sa bouche, elle est songeuse. Je me sens dans l'obligation d'intervenir, car j'ai de la difficulté à la voir ainsi.

—Charlie... Est-ce que ça va ? lui demandé-je sur le bout des lèvres pour ne pas la brusquer.

—Oui, ça va. Je réfléchis, c'est tout, répond-elle. Moi aussi j'ai entendu : *je suis le Maître*. Mais je ne comprends pas le sens de ce mot. Maître de qui ? De nous, ou...

—Disons que ce n'est pas évident à comprendre. Depuis le début de cette aventure, j'ai l'impression que tout ça ne mène nulle part et qu'après chaque séance, je n'ai pas plus d'information qu'avant. On a plutôt essayé de nous faire peur... Tu sais, Charlie, à bien y penser, je constate qu'à toi seule, tu as découvert plus d'indices que moi lors des séances. En tout cas, c'est grâce à toi si nous sommes parvenus à découvrir le genre d'endroit où pourrait se trouver Judy. Selon moi, cela prouve une chose, c'est que nous devons mettre nos énergies là-dessus, plutôt que dans les séances de spiritisme. Qu'est-ce que vous en pensez, madame Mac Dougall ?

Étonnée par mes derniers propos, la dame se tourne vers moi.

—Euh... vraiment ? demande-t-elle, un peu perdue.

—Oui, vraiment. Je crois sincèrement qu'il serait opportun de cesser les séances pour une courte période afin d'effectuer des recherches informatiques et éplucher les articles de journaux de l'époque. Je suis persuadé qu'il est possible de trouver ce que nous voulons sur internet. On ne sait jamais, peut-être que d'autres enfants ont disparu et que ces rapt seraient reliés à la disparition de Judy ! J'aurais dû y penser avant. De plus, ceci nous permettrait de nous investir davantage pour trouver ce fameux ranch.

Dès lors, madame Mac Dougall agit comme si elle venait d'avoir une révélation ou je ne sais quoi. Spontanément, elle se lève de sa chaise et se dirige droit vers la sortie. Juste avant d'arriver à la porte, elle se retourne et nous lance un regard inquiétant.

— Sorry. Je dois retourner à Barrie. J'ai une urgence. Je voulais vous en parler plus tôt, mais j'ai préféré attendre la fin de la séance pour ne pas tout chambouler. Ma sœur m'a appelée hier soir et m'a demandé de rentrer. Une de mes proches cousines se meurt. J'espère que mon départ forcé ne vous incitera pas à mettre fin à notre collaboration. Par contre, soyez assurés que nous reprendrons nos recherches à mon retour.

Lorsque madame Mac Dougall passe le seuil de la porte, Charlie et moi sommes bouche bée. Mon amie hausse les épaules et me regarde avec des yeux en forme de point d'interrogation.

— Mais... qu'est-ce qui vient de se passer ? me demande-t-elle.

— Honnêtement, je n'en sais foutrement rien. En tout cas, il y a une chose dont je suis certain, c'est qu'elle est bel et bien partie. Euh...

Ne sachant pas trop comment réagir, j'imagine mille et un scénarios dans ma tête, sans arriver à comprendre quoi que ce soit. Je propose donc à Charlie de prendre une bouchée. Ceci nous permettra de discuter de la situation et, peut-être, de découvrir s'il n'y aurait pas une raison cachée derrière le départ subit de madame Mac Dougall.

— C'est une excellente idée, accepte Charlie. De toute façon, j'ai faim et je ne vois rien d'autre à faire en ce moment.

Nous jetons un coup d'œil sur les brochures publicitaires reçues à mon bureau, mais les photos qui figurent sur les menus ne nous inspirent pas. C'est pourquoi nous convenons d'aller manger au petit restaurant du coin. Les plats y sont excellents et de plus, le fait d'aller à l'extérieur nous permettra de nous éloigner du bureau pour une courte durée et de mieux nous concentrer sur la suite des choses.

Quelques semaines se sont écoulées depuis le départ de madame Mac Dougall. Je suis assis avec mon agent pour examiner mon agenda et trouver des journées libres dans le cas où ma cliente reviendrait. Je suis prêt à annuler certains spectacles, s'il le faut, pour passer plus de temps avec elle. Heureusement, mon agent et ami réussit à me convaincre de ne rien annuler, ce qui, selon lui, nuirait à ma crédibilité auprès de mes fans. Il me fait prendre conscience que ce geste serait très nocif pour ma carrière et que de plus, rien ne garantit que la dame reviendra. Après tout, c'est moi qui ai laissé sous-entendre à celle-ci que les séances de spiritisme ne menaient nulle part. Alors, je cède au gros bon sens et ne change absolument rien à mon horaire, non sans espérer, toutefois, que madame Mac Dougall retentira un jour dans mon bureau.

Inopinément, la rencontre avec mon agent est interrompue par la vibration de mon cellulaire. Assez étrangement, le nom de madame Mac Dougall est affiché sur mon écran. Mon cœur bat à toute vitesse quand je me jette sur mon téléphone sous le regard interrogateur de mon agent.

—Allo ? crié-je, excité.

—Hello ! C'est madame Mac Dougall, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

—Bonjour ! Madame Mac Dougall, c'est bien vous ? Il y a de l'interférence sur ma ligne. Je vous entends mal.

—Oui, c'est moi. Je suis dans mon auto et me dirige vers Montréal. Je suis désolée pour le bruit de fond. Je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai des problèmes avec mon téléphone cellulaire... M'entendez-vous mieux, maintenant ?

—Un peu mieux. Pas à cent pour cent, mais je vous entends. Vous dites que vous êtes en route vers Montréal ?

—Yes ! En plus, vous ne le croirez peut-être pas, mais j'ai des informations pour vous. Nous devons nous rendre à Saint-Mathieu-du-Parc. C'est tout près de Shawinigan. Ce serait trop long de tout vous expliquer au téléphone et de toute façon, la ligne est trop mauvaise. Mais en bref, je crois que j'ai une bonne piste pour retrouver ma fille.

En entendant cela, ma respiration se scinde en deux. J'ai l'impression que je vais m'effondrer au sol sous le regard inquisiteur de mon agent, qui essaie d'attirer mon attention en me faisant des signes de toutes sortes. Curieux, il voudrait que j'écourte mon appel pour lui faire part de ce qui se passe. Agacé par ses agissements, je lui jette un regard acerbe et avance de quelques pas pour m'éloigner de lui.

—Quoi? Vous êtes sérieuse? Vous avez une piste pour retrouver votre fille? C'est super! J'ai hâte de vous...

Tout à coup, j'entends mon interlocutrice crier au téléphone. Attentif, j'appuie davantage l'oreille sur mon cellulaire pour mieux entendre ce qu'elle dit.

—Je n'ai plus le contrôle de mon auto! My God! J'essaie de freiner, mais je n'y arrive pas! Même que la voiture accélère! Oh no! Oh no! Ahhhhhhh!!!

Finalement, j'entends un vacarme d'enfer. *Bang!* Puis, plus rien. Je reste sidéré au téléphone. Je ne sais plus quoi dire ou quoi faire. À me voir ainsi, les yeux grands ouverts, le visage blanc comme un drap, mon agent se rend compte qu'il se passe quelque chose de grave. Il arrache le cellulaire de mes mains et y colle l'oreille.

—Allo? Il y a quelqu'un? demande-t-il poliment.

Or, il n'y a plus personne à l'appareil. Inquiet, Marc s'empresse de me demander de lui raconter de ce qui s'est produit.

—Écoute, je ne suis pas certain, mais je crois que madame Mac Dougall a eu un accident de voiture! dis-je d'un ton ébranlé.

—Tu n'es pas sérieux... On devrait appeler le 911. Il faut faire quelque chose.

—Euh... oui, c'est certain, mais j'ignore où elle se trouve. Elle m'a dit qu'elle était en route pour Montréal. Si elle est partie de Barrie, elle a peut-être pris l'autoroute, ce qui fait qu'un ou des automobilistes ont sûrement vu l'accident... Mais, tu as raison. Il faut quand même alerter le 911. Ils sauront quoi faire, même si l'accident est survenu en Ontario.

Effectivement, la préposée du 911 m'explique qu'avec le numéro de cellulaire, il sera possible de repérer le lieu de l'accident. Elle prend mes coordonnées et accepte de transmettre mes coordonnées à qui de droit pour qu'une personne puisse me téléphoner et me donner des nouvelles.

À peine cet appel terminé, je m'empresse d'appeler Charlie sous le regard irrité de mon agent. Frustré d'être relégué au second plan, son visage est rouge de colère. Cette fois, j'ai droit à un regard meurtrier avant qu'il ne quitte la pièce. Je l'entends fulminer pendant qu'il longe le corridor jusqu'à la salle de bain.

—Allo ? répond Charlie d'une voix rauque au bout de plusieurs sonneries.

—Allo, Charlie ! C'est moi, Gab.

—Oui. Gab, je t'ai reconnu. Mais qu'est-ce qui se passe ? On dirait que ta voix tremble au téléphone. Est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose ?

—Non, pas à moi, mais à madame Mac Dougall.

—QUOI ? Qu'est-ce qu'elle a ? Rien de grave, j'espère.

—Euh... je ne sais pas encore... Elle était en route vers Montréal et m'appelait pour me transmettre un truc important au sujet de nos recherches. En tout cas, c'est ce que j'ai cru comprendre. Puis elle s'est mise à crier au téléphone. Elle disait que l'auto s'emballait et qu'elle en avait perdu le contrôle. Elle était incapable de freiner. Après, j'ai entendu un gros *bang* et un bruit de tôle froissée. Et plus rien... Je suis inquiet ! J'ai appelé le 911. J'espère que quelqu'un va m'appeler sous peu pour me laisser savoir si madame Mac Dougall a bien eu un accident et si c'est le cas, m'informer de son état de santé.

—Oh, non ! Ce n'est pas vrai ! Je n'y crois pas. Je ne sais pas quoi dire. Tu es au bureau ?

—Oui. Je suis avec mon agent Marc.

—Eh bien, je sors de la salle de classe et vais immédiatement chez toi. Si tu peux, viens me rejoindre là-bas.

—O.K. ! Ça me va. Le temps que j'explique à Marc ce qui se passe et j'arrive.

Malgré sa frustration du début, Marc a vite pris conscience de l'urgence de la situation. Cet homme n'est pas juste mon agent, mais aussi, un ami de longue date. Alors spontanément, il me fait l'accolade en guise de soutien et me souhaite bonne chance pour la suite, tout en me faisant promettre de lui donner des nouvelles le plus tôt possible.

Une fois sortie de mon bureau, je cours vers mon auto et m'empresse de rentrer à la maison. Durant le trajet, plusieurs questions se forgent dans ma tête. Qu'est-il arrivé à madame Mac Dougall, pour qu'elle crie au téléphone que son véhicule était hors de contrôle ? Est-

elle décédée ? Mais la question qui me ronge le plus, c'est : pourquoi nous a-t-elle dit, lors de notre dernière séance, qu'elle devait retourner à Barrie en raison du décès imminent de sa cousine ?

Et voilà que quelques semaines plus tard, elle m'annonce au téléphone qu'elle est en route vers Montréal pour vérifier certaines informations au sujet de la disparition de sa fille. Qu'a-t-elle donc trouvé à Barrie pour agir ainsi ?

J'ai beau ressasser de long en large tout ce qui s'est déroulé cette journée-là, aucune parcelle de réponse ne me vient en tête. Je crois qu'il vaudrait mieux en discuter avec Charlie. On ne sait jamais. Peut-être qu'elle a remarqué certaines choses qui m'ont échappé.

Dès que j'ouvre la porte de la maison, Charlie, qui semble triste, se précipite dans mes bras, prend ma main et m'entraîne au salon.

— Je viens juste d'arriver, dit-elle. Je ne peux pas y croire.

— Moi non plus. Je suis atterré. Il y a plusieurs questions qui me trottent dans la tête. Je ne suis pas certain que cet accident soit le fruit du hasard. J'aime mieux ne pas y penser, soupiré-je en me laissant tomber sur le divan.

— Quoi ? Que veux-tu insinuer ? Sérieusement, crois-tu qu'il pourrait avoir un lien entre nos recherches et l'accident de madame Mac Dougall ?

— Honnêtement, je ne sais plus. Je voulais justement connaître ton opinion. Crois-tu sincèrement que madame Mac Dougall est retournée à Barrie à cause de sa cousine ? Peut-être qu'elle a tout simplement eu peur à la suite de ce qui s'est passé durant la séance ? Mais, je reste tout de même perplexe sur la raison de son départ. Je suis persuadé qu'elle nous cache quelque chose, même si je doute que ce soit son genre.

— Euh... réfléchit Charlie en se grattant la tête.

Ensemble, nous essayons de nous remémorer tout ce qui s'est passé durant cette séance. Puis judicieusement, Charlie me fait part d'un détail qui la titille depuis cette fameuse journée. Elle m'indique qu'elle a perçu un certain malaise, chez madame Mac Dougall, lorsque je lui ai demandé si elle se souvenait d'un ranch situé près de Shawinigan. Ma copine précise que c'est à partir de ce moment que la dame est devenue songeuse et que ce n'est que peu après qu'elle nous a annoncé qu'elle devait retourner à Barrie. Puisqu'il y a un lien direct entre ma question et son départ, Charlie me suggère de nous remettre

à la recherche du ranch en ajoutant que de toute façon, on ne peut rien faire d'autre pour le moment. On ne sait pas où se trouve madame Mac Dougall, tout comme on ignore ce qui lui est arrivé.

Ébranlée par les derniers événements, Charlie ressent le besoin de retourner chez elle. Apparemment, elle ne veut pas abuser de mon hospitalité. Mais je crois, plutôt qu'elle veut savoir si ses sentiments envers moi tiendront le coup, malgré la distanciation. Et pour obtenir la réponse, rien de mieux que de ne pas vivre sous le même toit que la personne qu'on croit aimer. Elle me dit qu'elle veut retrouver ses habitudes journalières, comme aller à l'école, travailler quelques heures par semaine, étudier... Elle me suggère aussi de limiter nos rencontres pour quelque temps et de nous voir uniquement pour discuter de nos recherches.

Deux jours après l'accident de madame Mac Dougall, je reçois un appel de sa sœur. À ma demande, on lui avait remis mes coordonnées pour qu'elle puisse me joindre.

— Bonjour. Je suis Monique Green, la sœur de Johanna Mac Dougall.

— Ah ! Bonjour. Je suis content que vous ayez pris le temps de m'appeler, dis-je, à peine réveillé. J'imagine que c'est pour me donner des nouvelles de votre sœur ?

— Oui, effectivement, c'est la raison de mon appel. Euh... j'imagine que vous vous en doutiez, car c'est vous qui avez appelé la police lorsque ma sœur a eu un grave accident. Elle est actuellement dans le coma. Ses médecins l'ont transférée à l'Hôpital général de Montréal, au département de traumatologie. Je voulais vous remercier d'avoir alerté les autorités et d'avoir laissé votre numéro de téléphone. Je suis contente de pouvoir parler à une personne qui a côtoyé Johanna. Peut-être que vous pourrez m'éclairer sur les raisons de son passage au Québec.

Au fur et à mesure que madame Green me parle, je me rends compte qu'elle s'adresse à moi uniquement en français. De même, contrairement à sa sœur, elle n'a aucun accent. Si cela allume ma curiosité, je me dis que le moment est mal choisi pour l'interroger à ce sujet.

— Vous me dites que votre sœur est hospitalisée à Montréal ? Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais imaginé qu'elle était en Ontario quand l'accident s'est produit.

— Non, c'est survenu dans votre province. Des policiers de la sûreté du Québec m'ont raconté que selon des témoins, ma sœur roulait sur l'autoroute 20, direction est, à la hauteur de Vaudreuil, quand sans raison apparente, elle est sortie de sa trajectoire pour foncer directement dans un camion-remorque garé en bordure de la route ; apparemment, il était en panne. Ils n'ont remarqué aucune trace de freinage. Le camionneur impliqué dans la collision a précisé que le véhicule roulait très vite lors de l'impact. Il a aussi dit que Johanna parlait au téléphone quand c'est arrivé. Les policiers m'ont fait savoir qu'ils étaient parvenus à retracer le numéro de cellulaire de la

personne avec qui ma sœur s'entretenait et qu'ils communiqueraient bientôt avec elle. Mais j'imagine qu'il s'agit de vous, puisque c'est vous qui avez appelé la police et qu'un employé de l'hôpital m'a remis votre numéro de téléphone en me disant que vous aviez demandé qu'une personne vous contacte.

— Effectivement, et je vous remercie de l'avoir fait, madame Green. J'aimerais savoir s'il est possible de visiter votre sœur à l'hôpital. Et pour répondre à vos questions, ce sera un plaisir de vous rencontrer pour discuter de votre sœur.

— Personnellement, je n'ai aucune objection à ce que vous visitiez ma sœur, mais si j'étais vous, je téléphonerais à l'hôpital pour connaître les heures de visite et le nombre de visiteurs permis. Je vais vous laisser mon numéro. Si vous allez voir ma sœur, faites-le-moi savoir et j'irai vous retrouver. Je suis à Montréal pour encore quelque temps, car je veux rester près de Johanna. Je vais donc attendre votre appel. Bonne fin de journée, monsieur Longchamp.

— Pareillement, madame Green. Merci encore de m'avoir appelé.

Ce coup de téléphone m'a vraiment chamboulé. Je dois maintenant annoncer la mauvaise nouvelle à Charlie. Je compose le numéro de son cellulaire et entends plusieurs sonneries avant que le répondeur ne s'enclenche. Je laisse donc le message suivant : « Charlie. C'est moi. Tu es probablement en classe. Voudrais-tu me rappeler, s'il te plaît ? »

Ceci fait, je cherche sur internet le numéro de téléphone de l'Hôpital général de Montréal. Selon ce qui est indiqué sur leur site, il n'y a pas d'heures précises pour les visites, mais le nombre de visiteurs permis n'est pas précisé. J'appelle donc à l'hôpital, où on m'informe qu'une personne à la fois est autorisée à entrer dans la chambre. Je suis sur le point de signaler le numéro de madame Green pour lui annoncer que j'irai à l'hôpital demain matin, lorsque mon téléphone sonne. Convaincu qu'il s'agit de Charlie, je m'empresse de répondre sans regarder le numéro affiché sur mon écran. « Allo, Charlie ! » Mais à mon grand étonnement, c'est un homme qui s'adresse à moi. « Non. C'est l'agent Maxime Brown, enquêteur de la Sûreté du Québec. Vous êtes monsieur Gabriel Longchamp ? »

— Oui. Que puis-je faire pour vous ? demandé-je nerveusement.

—Eh bien, nous aurions quelques questions à vous poser concernant un appel que vous avez reçu de madame Johanna Mac Dougall. Aussi, nous voudrions confirmer avec vous si vous êtes bien la personne qui a appelé les secours vers 13 heures mardi dernier. Est-ce qu'on pourrait se rencontrer ?

—Euh... oui, certainement. Est-ce que vous désirez que je me rende au poste de police ?

—Non, c'est nous qui irons chez vous. Êtes-vous libre pour nous rencontrer maintenant ?

—Euh... oui.

—Mon confrère me souffle à l'oreille que nous serions disponibles pour aller vous rencontrer d'ici une heure ou deux. Votre adresse est bien le 1234, avenue des Brins à Montréal ?

—Oui, c'est bien mon adresse. Je vous attends.

L'appel terminé, je prends conscience de la lourdeur des chambardements à venir : des policiers viennent me rencontrer pour m'interroger ; est-ce que madame Mac Dougall sortira du coma et si oui, dans quel état sera-t-elle ? Sa sœur a-t-elle assez d'ouverture d'esprit pour collaborer avec moi ? Toutes ces contraintes me font craindre le pire. Est-ce que mes chances de retrouver Judy pourraient être compromises ? Le simple fait d'y penser m'angoisse. Je ressens comme un besoin urgent de me retrouver auprès de Charlie. Comme elle ne m'a toujours pas rappelé, je décide de lui envoyer un texto : « Allo ! Rappelle-moi le plus vite possible. J'ai des nouvelles de madame Mac Dougall. »

Dans la seconde qui suit mon message, je reçois un appel de Charlie.

—Allo ! Tu as enfin eu des nouvelles de madame Mac Dougall. Super ! Comment va-t-elle ? demande-t-elle, à bout de souffle. Je suis désolée, mais lorsque tu m'as appelée, j'étais en classe. J'ai dû sortir discrètement pour te téléphoner.

—C'est sa sœur qui a communiqué avec moi pour m'annoncer qu'elle a eu un accident et qu'elle est dans le coma à l'Hôpital général de Montréal. Je n'ai pas le temps de tout te raconter au téléphone, mais si tu peux, j'aimerais bien que tu viennes chez moi après ton cours. Je pourrai tout t'expliquer. Et devine quoi ? Des policiers vont venir m'interroger. Ils seront ici dans une heure ou deux. Je suis vraiment stressé.

—Des policiers ? Ne t'en fais pas. Je vais essayer d'arriver avant eux, mais je ne peux pas te le garantir.

—Qu'importe. L'important c'est que tu sois là, car j'ai réellement besoin de ta présence.

—O.K. ! Je serai chez toi bientôt. À plus.

—Bye ! À plus tard.

Comme promis, Charlie sonne à ma porte. Elle arrive en même temps que les policiers, en fait. Je sais que c'est le fruit du hasard, mais on dirait qu'ils se sont consultés avant de venir chez moi. J'attends que nous soyons assis au salon avant de procéder aux présentations. Charlie reste assise près de moi durant l'interrogation. Les policiers me questionnent pour connaître le lien qui m'unit à madame Mac Dougall. Ils avaient quelques appréhensions au sujet de l'accident, car bien qu'ils n'aient trouvé aucune note écrite de la main de la dame, ils ne voulaient pas écarter l'hypothèse d'une tentative de suicide. Quand ils m'interrogent à ce propos, je suis sidéré. Je suis sûr à cent pour cent que madame Mac Dougall n'aurait pas commis un tel acte. Du moins, pas avant d'avoir retrouvé sa fille. Je décide donc de leur dévoiler le motif de nos rencontres, tout en leur précisant qu'à chacun de nos rendez-vous, jamais ma cliente n'a donné l'impression d'être dépressive.

Lors de mon témoignage, les policiers froncent les sourcils à quelques reprises pour signifier leur scepticisme. Il m'apparaît évident qu'ils ne sont pas des adeptes de spiritisme. Ils se contentent de prendre des notes sans émettre le moindre commentaire. À la fin de l'interrogatoire, j'ose leur demander du bout des lèvres s'ils ont trouvé dans l'auto des documents susceptibles de faire progresser mes recherches. Surpris par ma question, ils se contentent de me répondre que tous les effets personnels de madame Mac Dougall ont été remis aux membres de sa famille. Même l'auto leur sera rendue après l'enquête. Ils terminent l'entretien en me remettant une carte contenant leurs coordonnées, puis me rappellent la nécessité de communiquer avec eux si jamais quelque chose me revient en tête. Dès que je referme la porte derrière eux, Charlie se lève et s'amène vers moi.

—Ouf ! lâche-t-elle. Je ne suis pas mécontente qu'ils soient partis. Ça sentait la suspicion dans toute la pièce ! Je ne sais pas ce qu'ils s'imaginent, mais j'ai l'impression que tu n'as pas fini d'entendre parler d'eux.

—Oui, j'ai bien peur que tu aies raison. Mais malheureusement, c'est ainsi. Beaucoup de gens ne croient pas à ces choses-là et je ne peux rien y changer.

Finalement, Charlie a dormi chez moi, dans la chambre d'invités. Après plusieurs supplications de ma part, elle a fini par accepter de m'accompagner à l'hôpital pour voir madame Mac Dougall et par ricochet, de rencontrer sa sœur. Mais en premier lieu, je dois contacter cette dernière pour obtenir la confirmation qu'elle sera à l'hôpital.

— Allo ?

— Bonjour, madame Green, c'est Gabriel Longchamp.

— Ah ! Bon matin. J'attendais justement votre appel.

— Je voulais savoir si vous étiez toujours disponible pour qu'on se rencontre à l'hôpital ?

— Oui, bien sûr. Même que j'ai très hâte de vous voir. Est-ce que vous comptez y aller ce matin ?

— Oui. Je termine mon déjeuner et pars immédiatement après. Je serai là au plus tard à 11 heures. Est-ce que ça vous convient ?

— 11 heures. C'est parfait. Je dois faire quelques petites courses avant, et donc ça me donne suffisamment de temps. Alors, on se voit là-bas à 11 heures. C'est la chambre 555.

— O.K. ! Mais je viendrai accompagné, si ça ne vous dérange pas, m'empressé-je de préciser. Votre sœur connaît cette personne et je suis certain qu'elle serait bien heureuse qu'elle vienne la voir.

— Ah bon ! Je ne sais pas si nous pouvons être autant dans la chambre, mais je n'ai pas d'objection.

— Parfait ! Je suis content de l'apprendre. À tout à l'heure, madame Green.

— À plus tard. Bye.

Charlie et moi sortons de l'ascenseur du cinquième étage de l'hôpital, lorsqu'un individu fonce sur nous sans crier gare. Le coup est si brutal, que Charlie perd l'équilibre et tombe par terre. Le temps que je l'aide à se relever, l'homme sans manières est déjà disparu et les portes de l'ascenseur se referment derrière lui.

— Mais qu'est-ce qu'il lui prend, à ce type ? me fâché-je. Je vais aller voir la sécurité.

— Laisse tomber, m'arrête Charlie en remplaçant sa jupe. Il sera parti de l'hôpital avant même que nous soyons arrivés à la sécurité. Inutile de perdre du temps, allons plutôt voir madame Mac Dougall.

Arrivé à la chambre, j'ouvre la porte et constate que madame Green n'y est pas. Je m'avance silencieusement vers le lit de madame Mac Dougall. Elle est couchée sur le matelas, inerte, la bouche grande ouverte et les yeux exorbités. Un oreiller est tombé par terre, près du lit. Voyant la scène depuis l'embouchure de la porte, Charlie se met à hurler. Alertées par les cris, les infirmières postées derrière l'îlot central accourent jusqu'à la chambre. Après nous avoir ordonné de sortir, elles s'empressent d'entourer la patiente pour tenter de la réanimer. L'une d'elles sort du groupe et vient prestement refermer la porte devant nous. Dans le corridor, j'entends une voix sortir des haut-parleurs pour annoncer qu'il y a un *code bleu* à la chambre 555.

Charlie et moi sommes scotchés devant la chambre, lorsqu'une dame arrive en courant, les deux bras dans les airs.

— C'est la chambre de ma sœur ! Oh, my God ! Qu'est-ce qui se passe ? s'écrie-t-elle.

Elle est sur le point d'ouvrir la porte de la chambre lorsqu'une infirmière l'attrape par le bras pour l'empêcher d'entrer.

— Non, ordonne-t-elle. S'il vous plaît, allez attendre dans la petite salle des visiteurs. Un médecin viendra vous voir. Ceci est valable pour tous les visiteurs de la patiente.

Madame Green hésite à abandonner sa sœur, mais après quelques secondes de réflexion, finit par obtempérer. Nous marchons à sa suite, puis ce n'est qu'une fois assis dans la salle des visiteurs que nous osons nous présenter les uns aux autres.

— Bonjour, j'imagine que vous êtes madame Green, la sœur de madame Mac Dougall, demandé-je poliment.

— Oui. Et vous, vous êtes Gabriel Lonchamp ? dit-elle, en me serrant la main pour me saluer.

— Effectivement. J'aimerais vous présenter Charlie Deschamps, une amie proche.

— Bonjour. Enchantée de vous connaître, dit timidement Charlie en faisant quelques pas vers la femme pour lui serrer la main à son tour.

Une fois les présentations terminées, madame Green s'empresse de nous demander ce que signifie *code bleu*. Nous avons donc dû lui expliquer dans quel état nous avons trouvé sa sœur à notre arrivée. Nous croyons qu'il s'agit du code de réanimation, mais n'étant pas des spécialistes, il est difficile, pour nous, d'en être convaincus. De toute

façon, tout s'est passé tellement rapidement, que nous ne sommes même plus sûrs de ce que nous avons vu. Alors, nous faisons de notre mieux pour tenter de rassurer madame Green et lui proposons d'attendre l'arrivée du médecin avec elle, question de nous assurer que sa sœur se porte bien. Elle accepte volontiers et nous remercie de faire preuve d'autant d'empathie envers elle, qui craint d'être seule pour affronter ce nouveau drame. Déjà suffisamment traumatisée par l'accident et le coma de sa sœur, elle ne voit pas comment elle trouverait la force pour gérer seule cette autre tragédie.

Nous sommes à ses côtés lorsque le médecin entre dans la salle et demande à la voir. Dès qu'elle entend son nom, elle se lève et se dirige vers lui. Le spécialiste s'adresse à elle à voix basse en l'entraînant à l'extérieur de la pièce. Charlie et moi ne savons pas vraiment si nous devons aller la rejoindre ou rester assis dans la salle jusqu'à ce qu'elle revienne. Au bout d'un moment, elle revient dans la pièce et s'avance vers nous. Instinctivement, nous scrutons ses moindres gestes pour essayer d'anticiper ce qu'elle s'apprête à nous annoncer.

— Elle va bien, nous apprend-elle finalement, visiblement soulagée. Elle n'est pas morte. Elle est toujours dans le coma, mais l'important c'est qu'elle soit en vie. Le médecin m'a expliqué qu'elle avait fait un arrêt respiratoire. Ils vont lui faire subir des examens supplémentaires pour tenter de déterminer la cause. Il a ajouté que ce matin, avant l'incident, ils avaient débranché le respirateur. Certains signes leur permettaient de croire que Johanna était sur le point de se réveiller. Aussi, elle semblait bien aller. Dès qu'ils auront le résultat des tests, ils me les communiqueront. Malheureusement, je suis aux regrets de devoir vous annoncer qu'à présent, seuls les membres de la famille sont autorisés à la visiter. Je suis désolée que vous vous soyez déplacés pour rien.

— Ne le soyez pas. Ce qui s'est produit n'est pas votre faute, dis-je. Dites-moi, est-ce que vous vous sentez assez forte pour discuter avec nous au sujet de votre sœur ? Vous m'avez dit que vous vous demandiez ce qu'elle faisait au Québec, alors, peut-être pourrions-nous vous éclairer. Je dois préciser que de notre côté, nous avons également quelques questions à vous poser. Je crois que vous serez en mesure de comprendre pourquoi nous avons besoin de votre aide quand je vous aurai tout raconté. Si vous acceptez, eh bien... prenez le temps d'aller voir votre sœur et durant ce temps, nous vous attendrons ici.

—Ça me va. Je n’osais pas vous le proposer, car vu les circonstances, je craignais de paraître insensible. De plus, je vous ai trouvé très gentils d’avoir suggéré de m’accompagner dans cette épreuve. Je ne voulais pas abuser de votre temps, mais je dois vous avouer que j’ai particulièrement hâte de savoir ce qui se passe... parce que j’imagine qu’il y a un lien qui relie tous ces événements.

—Je suis content de savoir que l’idée vous plaît. Puisque tout le monde est d’accord, allez voir votre sœur et nous vous attendrons ici.

En s’approchant de la sortie, madame Green se tourne vers nous en arborant un sourire de soulagement, puis quitte la pièce le cœur plus léger. Charlie et moi sommes vraiment ravis d’avoir pu l’apaiser. J’espère toutefois qu’elle n’angoissera pas davantage lorsqu’elle entendra les réponses à ses questions.

D’un réflexe commun, Charlie et moi nous dirigeons vers la machine à café au fond de la petite salle. Embarrassée, mon amie m’informe que lorsqu’elle se trouvait dans l’embrasure de la porte de la chambre de madame Mac Dougall, elle a une vision. L’espace d’une fraction de seconde, elle a cru voir la dame flotter au-dessus de son corps. De plus, celle-ci l’a regardée droit dans les yeux et lui a parlé. Malheureusement, Charlie n’a pas eu le temps de saisir ce qu’elle lui disait, car dès qu’elle a tenté de s’en approcher pour s’assurer qu’elle n’avait pas la berlue, une infirmière a fermé la porte de la chambre. Elle m’explique qu’elle a voulu me raconter tout ça un peu plutôt, mais comme tout s’est déroulé très vite, elle a dû attendre.

Son récit me laisse perplexe, d’autant plus que je n’ai décelé aucun changement, dans son attitude, lorsque nous étions dans la chambre. Pas de doute, cette fille a vraiment un don pour la perception extra-sensorielle, comme si sa conscience cérébrale pouvait capter les rêves et les pensées des autres.

—Tu me surprendras toujours, m’étonné-je. Peut-être que madame Mac Dougall était morte, à ce moment. Par ailleurs, les gens qui sont revenus à la vie ont souvent rapporté s’être vus flotter au-dessus de leur corps au moment de leur mort. Ça peut paraître incroyable, mais on est qui pour juger ?

—Tu as raison. Je crois même que durant le temps qu’elle était morte, elle a vu certaines choses concernant sa fille. C’est peut-être ça qu’elle voulait me dire, m’indique Charlie d’une voix enthousiaste.

Nous spéculons sur différentes hypothèses lorsque madame Green revient vers nous.

—Ma sœur est toujours dans le coma, mais en revanche, elle semble très agitée. Les infirmières m'ont proposé de l'accompagner lors des tests, mais j'ai refusé. Elles m'ont donc dit que le médecin me transmettra les résultats, probablement demain matin. Euh... écoutez... ça fait long à attendre l'appel du médecin, seule dans ma chambre. Voudriez-vous vous joindre à moi ? Nous pourrions aller au restaurant ? On y sera mieux pour discuter. Je n'aime pas tellement les hôpitaux.

—Ça nous fera plaisir de vous accompagner, madame Green. N'est-ce pas, Charlie ?

—Oui, aucun problème. D'ailleurs, nous serons plus à l'aise pour faire connaissance, approuve Charlie avec un sourire en coin.

Nous quittons donc l'hôpital et marchons jusqu'à la rue Sherbrooke. Là, nous entrons dans le premier restaurant que nous croisons. Le décor et les tables espacées nous enchantent dès le premier coup d'œil. On peut dire que nous sommes bien tombés, car c'est l'endroit idéal pour discuter en toute discrétion. Arrivé près de nous, le serveur nous propose une table avec vue sur la terrasse arrière.

—Je vous laisse regarder le menu et je reviens dans quelques instants, dit-il après avoir rempli nos verres d'eau.

Nous le regardons s'éloigner, puis madame Green amorce la discussion.

—Je suis heureuse de vous rencontrer, malgré les tristes circonstances. Voilà un bout de temps que je m'interroge à propos de ma sœur. Je ne sais pas si vous le savez, mais elle a vécu des moments très difficiles. Lors d'un voyage à Montréal, sa fille a disparu et je crois qu'elle ne s'en est jamais remise. Je m'inquiète souvent pour elle.

—Euh... oui... nous savions, dis-je le premier.

Charlie me lance un regard approbateur et me laisse poursuivre.

—Nous étions plus qu'au courant ; j'ajouterais même que c'est la raison qui a fait que votre sœur est venue me consulter.

—Quoi ? Ma sœur est venue vous consulter ? s'écrie madame Green. Euh... désolée, mais je ne comprends pas. Qui êtes-vous pour que ma sœur ait voulu vous consulter ?

—Eh bien, c'est compliqué à expliquer, mais si vous êtes prête à entendre ce que j'ai à vous dire, ça me fera plaisir de le faire. Mais tout

d'abord, je dois vous prévenir qu'il vous faudra faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit pour comprendre le choix de votre sœur. Euh... je suis clairvoyant, dis-je spontanément, et votre sœur croit que je peux l'aider à retrouver sa fille. Ce n'est pas tout le monde qui adhère à ce genre de théorie, mais elle, elle y croit beaucoup. Vous pensez peut-être que je suis un charlatan.

— Euh... bafouille la dame d'un air songeur.

— Soyez sans crainte, je ne suis pas un profiteur. D'ailleurs, si vous tapez mon nom sur internet... Gabriel Longchamp... vous apprendrez que je suis magicien. Par contre, peu de gens savent que j'ai un don de clairvoyance. Votre sœur l'a appris d'une amie. Suite à cette information, elle est venue me rencontrer pour me demander de l'aider à retrouver Judy et j'ai accepté. Je n'ai jamais voulu prendre son argent, même si elle m'a dit être en mesure de me payer. Je gagne bien ma vie et je voulais juste l'aider, car elle semblait désespérée. Elle disait que j'étais son dernier recours.

— Je vous crois. Il y a longtemps, Johanna m'a dit qu'elle voulait consulter un médium, mais je pensais que depuis, elle avait abandonné cette idée. Avec ce que vous m'avez raconté, il faut croire que non. Je me souviens que nous en avions discuté abondamment. Elle était persuadée qu'un médium saurait retrouver sa fille et jamais je n'ai essayé de l'en dissuader. Je voulais juste qu'elle soit vigilante au moment de faire son choix, car vous savez, il y a effectivement beaucoup de charlatans dans ce milieu.

— Vous avez raison, mais ce n'est pas mon cas.

— Non, il n'est pas un charlatan, renchérit Charlie, je peux vous le confirmer.

— Donc, vous aussi, vous étiez au courant pour ma sœur? demande madame Green.

— Oui, confirme Charlie. Avec Gabriel, je fais des recherches pour retrouver Judy.

— Par contre, reprend notre interlocutrice, je dois vous avouer que je suis assez étonnée que ma sœur ait décidé de mettre son plan en action sans m'en parler. Mais de toute façon, ça ne changera rien à la situation présente. Alors, allons droit au but et dites-moi si vous avez obtenu des résultats probants.

Ne voulant pas laisser à Charlie l'odieuse tâche d'expliquer les phénomènes paranormaux qui se sont produits, je prends sur moi de tout

raconter ce que nous avons vécu depuis ma première rencontre avec madame Mac Dougall. Pendant ce temps, la sœur de cette dernière m'écoute attentivement. De temps en temps, il lui arrive de plisser le front ou de hausser légèrement les épaules, mais jamais elle ne m'interrompt pour me poser des questions. Pour ce faire, elle attend que j'aie terminé.

— C'est très intéressant ce que vous racontez. Malgré les visions ou peu importe comment vous définissez ce que vous avez ressenti, avez-vous assez d'éléments pour retrouver Judy ?

— Hum... non, pas pour le moment. C'est pour cette raison que nous voulions vous rencontrer. Premièrement, nous voulons clarifier un certain détail avec vous. Je vous explique... Lors de notre dernière séance avec votre sœur, elle est partie précipitamment en prétextant que vous l'aviez appelée pour lui dire de revenir à Barrie parce que votre cousine était mourante. Est-ce vrai ?

— Euh... non. Aucune de nos cousines n'est mourante et pas une fois je n'ai appelé ma sœur. D'ailleurs, il y a des lunes qu'elle ne m'a pas donné de ses nouvelles. Le dernier appel que j'ai reçu à son sujet provenait de deux enquêteurs de la Sûreté du Québec. Puis, vous savez la suite.

— Je dois dire que je trouve vraiment déroutant le fait que votre sœur nous ait menti à ce sujet. Je ne veux pas vous offusquer, mais je me demande si elle n'avait pas quelque chose à cacher. Dites, n'auriez-vous pas en votre possession une lettre, un document ou un courriel provenant de votre sœur ? On ne sait jamais, cela pourrait peut-être nous mettre sur une piste ? demandé-je désespérément.

— Ah ! Justement, les enquêteurs m'ont remis des documents qu'ils ont trouvés dans l'auto de Johanna. Ils sont dans ma chambre d'hôtel. Rapidement, j'y ai jeté un œil, mais sans plus. Mais je peux les lire à nouveau, si vous voulez. En fait, j'ai une meilleure idée. Pourquoi ne viendriez-vous pas à l'hôtel avec moi ? Après tout, vous savez mieux que moi ce que vous cherchez.

— C'est une excellente idée. Pouvons-nous y aller maintenant ? Ça serait super ! Qu'en penses-tu, Charlie ?

— Si madame Green accepte, eh bien, je suis partante pour vous accompagner, répond mon amie d'un ton enthousiaste.

— Alors, allons-y ! Mon hôtel est tout près.

Nous terminons notre repas et réglons la note en promettant au serveur de revenir très prochainement. Il semble content, puisqu'en plus de nous sourire à pleines dents, il nous offre des petits chocolats emballés dans un papier doré.

Une fois à sa chambre d'hôtel, madame Green nous invite à nous asseoir sur le petit canapé, le temps qu'elle aille chercher les documents. Étant donné l'étroitesse de la chambre, il nous est difficile de rester discrets et de ne pas épier ses moindres faits et gestes. Nous remarquons que les designers de l'établissement ont disposé les meubles et les accessoires de façon utile et pratique pour accommoder les clients. Ils ont installé un four micro-ondes sur le dessus du meuble qui renferme le petit congélateur. De même, ils ont pris soin de mettre une cafetière avec tasses et capsules de café juste à côté de celui-ci pour limiter le déplacement des chambreurs.

Madame Green se dirige vers la table de chevet placée à la droite de son lit, ouvre le tiroir et sort une enveloppe cartonnée. Elle jette un œil à l'intérieur, revient vers nous, sort les documents de l'enveloppe, puis les étale sur la table. Excités, Charlie et moi approchons. Jamais je n'aurais cru qu'il y en avait autant. Tous les trois, nous examinons chaque feuille. Il y en a une, en particulier, qui attire mon attention. Une lettre. Je m'en empare et vais vers la fenêtre pour mieux la lire.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? s'enquiert Charlie.

— Une lettre. On dirait que c'est un prétendant qui l'a écrite.

Aussitôt, madame Green se positionne derrière moi et lit la lettre à voix haute par-dessus mon épaule.

Hello mon amour !

Je m'ennuie de toi. J'espère qu'un jour, il te sera possible de venir vivre dans mon petit coin de paradis. Tu verras, Saint-Mathieu-du-Parc est un endroit magnifique. En plus, tu pourras faire connaissance avec ma belle Cloé, ma jument préférée. Je sais que tu hésites et que j'ai l'air d'insister, mais je t'aime et j'ai besoin de toi. De toute manière, tu m'as dit que c'était terminé avec ton mari. Alors, penses-y avant de refuser encore une fois et viens habiter avec moi. J'attends ton appel.

I love you. Gino. XXX.

Nous sommes sidérés par ce que nous venons de lire. Dès qu'elle lève les yeux de la feuille, Charlie s'empresse de fouiller dans les

autres documents pour tenter de trouver l'enveloppe qui forcément, accompagnait la lettre. Coup de chance, elle repère une enveloppe rose sur laquelle elle reconnaît l'écriture de l'auteur de la missive. Excitée, elle me la tend en pointant la date d'oblitération. N'ayant aucune idée de l'ampleur de cette trouvaille, madame Green reste perplexe face à notre réaction. Visiblement, elle ne fait pas le lien entre le dessin du fer à cheval, les visions de Charlie et la lettre. Mais de notre côté, sans être sûrs à cent pour cent, nous croyons avoir mis la main sur un indice crucial, susceptible de nous conduire vers le ravisseur et, possiblement, le lieu où Judy est gardée captive. En tout cas, cette lettre confirme que madame Mac Dougall a bel et bien connu un propriétaire de cheval. Aussi, l'enveloppe a été postée un mois avant la disparition de la fillette. On ne sait jamais, ce n'est peut-être pas un hasard. Qui sait si ce Gino de Saint-Mathieu-du-Parc ne se trouve pas toujours dans ce village ?

— Madame Green, demandé-je, croyez-vous que votre sœur ait pu venir à Montréal pour retrouver son amant ? Parce qu'elle-même nous a indiqué que son mariage battait déjà de l'aile quand l'enlèvement s'est produit. Et si je me souviens bien de ce qu'elle nous a raconté, c'est pour cette raison qu'elle avait décidé de faire ce voyage avec son mari et sa fille ; ils voulaient se donner une dernière chance.

— Euh... je me souviens de ce voyage à Montréal, parce que c'est dans cette ville que la disparition de Judy est survenue. Par contre, Johanna ne m'a jamais dit qu'elle avait un amant. Je l'apprends tout juste. Je suis très étonné par le contenu de cette lettre. Peut-être pas pour les mêmes raisons que vous, mais je n'aurais jamais cru que ma sœur pouvait tromper son mari. Je ne sais pas trop quoi en penser.

— Donc, si je comprends bien, Saint-Mathieu-du-Parc ne vous dit absolument rien, dis-je.

— Non. Ma sœur n'a jamais prononcé le nom de ce Gino devant moi et ne m'a jamais parlé de Saint-Mathieu-du-Parc, répond mon interlocutrice, comme si elle était outrée par ma question.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas vous offenser. Je veux simplement m'assurer que je ne passe pas à côté d'une information qui pourrait s'avérer primordiale pour nos recherches. Vous savez, il est difficile, pour nous, d'espérer retrouver Judy sans piste concrète. Tout ce que nous possédons, ce sont des bribes d'informations que nous avons pu recueillir lors des visions de Charlie ou des séances de

spiritisme que nous avons tenues avec votre sœur. Nous marchons à tâtons sans jamais pouvoir être certains de nos découvertes. Seul le dénouement de cette histoire permettra de confirmer ou d'infirmer si les esprits nous ont donné de bonnes indications.

— Ouais, j'avoue que ce n'est pas évident, mais vous devez poursuivre vos recherches. Nonobstant les raisons qui ont poussé ma sœur à vous mentir pour justifier son retour précipité à Barrie, je suis persuadée qu'elle est revenue chez elle pour clarifier certaines choses avant de vous parler. La preuve de ce que j'avance, c'est qu'au moment de son accident, elle était en route vers Montréal. Non seulement elle vous a dit qu'elle désirait se rendre à St-Mathieu-du-Parc, mais comme par hasard, les policiers ont trouvé une lettre en provenance de ce village dans son auto.

— Hum... à bien y penser, je crois que vous avez raison. Votre raisonnement tient vraiment la route. Qu'en penses-tu, Charlie ?

— Eh bien, je pense exactement comme toi. Tu te souviens, Gab, de ta dernière séance avec madame Mac Dougall ? C'est lorsque tu lui as demandé si elle connaissait un ranch situé à l'ouest de Shawinigan qu'elle nous a annoncé qu'elle devait retourner à Barrie.

— Madame Green, sans le savoir, vous venez de confirmer nos soupçons. Vous ne savez pas à quel point je suis heureux de vous avoir rencontrée, m'exclamé-je en serrant la dame dans mes bras.

— Eh bien, je suis heureuse d'avoir pu vous aider, réplique cette dernière en effectuant un mouvement de recul pour se libérer de mon étreinte.

Aussi emballée que moi par la tournure des événements, Charlie serre aussi madame Green dans ses bras, ce qui rend la pauvre femme encore plus mal à l'aise.

— Bon ! Je crois que nous avons fait le tour du sujet, finit par lancer celle-ci, agacée par cet élan d'affection. Il commence à se faire tard et de plus, je suis fatiguée. Vous devriez rentrer chez vous. En revanche, j'aimerais que vous acceptiez de m'inclure dans votre groupe. Je pourrais certainement vous être utile et ça me ferait un bien énorme de poursuivre ce que ma sœur a commencé. Prenez le temps d'y réfléchir avant de me donner une réponse.

— Écoutez, je vais peut-être vous surprendre, mais nous n'avons nul besoin de réfléchir pour vous répondre. Ce sera un plaisir de vous accueillir parmi nous. Vous nous serez très utile, j'en suis persuadé.

—Bienvenue parmi nous, madame Green, renchérit Charlie. Nous nous mettrons à l'œuvre dès demain, si ça convient à tout le monde, bien entendu.

—Moi ça me va. Je n'ai rien de prévu, approuvé-je sans hésitation.

—Moi aussi ça me va, accepte notre nouvelle alliée. Je visiterai ma sœur tôt en matinée et me rendrai chez vous tout de suite après, monsieur Longchamp.

—O.K. ! On se donne rendez-vous à 11 heures. Tenez, voici mon adresse, dis-je en griffonnant celle-ci sur un bout de papier. Et ne vous inquiétez pas pour le dîner. J'ai de la pizza congelée au frigo.

Charlie et moi quittons l'hôtel avec un peu d'appréhension. Malgré que nous ayons accepté que madame Green se joigne à nous, nous avons une certaine réserve, car nous ne savons pas si sa sœur serait d'accord. Après tout, si les policiers n'avaient pas trouvé la lettre dans la voiture, jamais madame Green n'aurait su que sa sœur avait eu une liaison avec un certain Gino. Sans nous attarder outre mesure sur cette question, Charlie et moi rentrons chacun chez soi pour nous préparer en vue du lendemain.

Je suis assis devant mon ordinateur en train de réviser une énième fois la liste des questions à poser aux gens du village, lorsque Charlie se présente à ma porte. En ouvrant, j'aperçois ma visiteuse accrochée à la poignée, le visage blanc comme un drap. « Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe, Charlie ? On dirait que tu as vu un fantôme. »

Elle évite ma question et se dirige directement vers la cuisine, pendant que j'insiste en disant :

— Allez ! Charlie ! Tu m'inquiètes. Dis-moi ce qui se passe.

— Ça recommence, lance-t-elle en se tenant la tête à deux mains. Je croyais que c'était terminé et que jamais plus je n'aurais de visions. Eh bien, je m'étais trompée royalement ! Hier, j'étais assise au salon lorsque brusquement, un cadre est tombé du mur. Je me suis levée pour aller le ramasser et le remettre à sa place, mais une fois penchée au-dessus, j'ai remarqué la signature sur la toile. C'est celle d'une peintre nommée Johanne. Il y a environ deux semaines, un ami m'a donné cette peinture en échange des notes que j'avais prises lors d'un cours auquel il n'avait pu assister. Ce jour-là, je n'ai pas vraiment porté attention à la signature ; j'ai plutôt regardé l'ensemble de la toile. La gradation des couleurs me plongeait dans un monde mystérieux à l'intérieur d'un paysage rural. À travers une vitre givrée, je pouvais distinguer plusieurs visages d'enfants larmoyants qui regardaient deux chevaux au galop près d'une montagne. Mais ce qui m'a véritablement alarmée, c'est qu'après avoir replacé la toile sur le mur et être retournée m'asseoir sur le sofa, j'ai entendu le cadre tomber encore une fois sur le plancher. Agacée, j'ai sauté du fauteuil en maugréant et me suis rendue à nouveau au mur. C'est seulement lorsque j'ai ramassé le cadre que je me suis rendu compte que le clou était toujours fixé au mur. Je me suis demandé comment la toile pouvait bien tomber sur le sol si le clou était toujours dans le mur. Sur le coup, je ne comprenais pas ce qui se passait, mais après réflexion, je me suis dit que c'était possiblement un message qu'un esprit m'envoyait. Ça m'a foutu la frousse ! J'ai donc laissé la toile sur le plancher et je suis allée me réfugier dans ma chambre. Ensuite, j'ai passé la nuit à attendre pour voir si d'autres phénomènes surviendraient. Heureusement, plus rien n'est arrivé. Alors ce matin, je ne sais pas si tu t'en doutes, mais

j'avais vraiment hâte de venir te voir pour en discuter avec toi.

—C'est assez bizarre, cette histoire. Tu n'es pas un médium et pourtant, les esprits ne communiquent qu'avec toi. Mais dis-moi... pourquoi m'as-tu parlé de la signature de l'artiste? demandé-je naïvement.

—Parce que c'est ce qui a attiré mon attention. La toile a été peinte par une artiste qui en français, a le même prénom que madame Mac Dougall. C'est peut-être le fruit du hasard, mais j'en doute. De plus, cet incident survient au moment même où madame Mac Dougall est dans le coma. J'ai l'impression que son esprit essaie de me dire quelque chose. Et n'oublions pas que la toile montre des enfants derrière une fenêtre. Ça peut paraître invraisemblable, mais depuis que je suis impliquée dans cette histoire, tout est tordu, soupire Charlie.

—Euh... si tu veux bien, nous allons reprendre cette conversation un peu plus tard, car je crois avoir entendu quelqu'un cogner à la porte. Ce doit être madame Green.

En effet, à travers les motifs de verre sculpté de la porte d'entrée, je reconnais la silhouette de madame Green. Je l'invite à entrer pour se joindre à nous. Par inadvertance, je frôle son épaule et me rends compte que ses vêtements sont trempés. Je lui propose donc de me donner son imper avant d'aller retrouver Charlie au salon. Lorsqu'elle retire son manteau, je remarque qu'elle est vêtue d'une robe rouge assortie d'accessoires de la même couleur. À n'en point douter, elle a une personnalité un tantinet coquette.

Charlie est restée debout, prête à accueillir la nouvelle venue. Quand nous la rejoignons, je la sens très fébrile, ce qui entre en contraste avec le calme olympien de madame Green. En les voyant se faire l'accolade, je ne peux m'empêcher de penser qu'elles trouveront certainement une façon de se réconforter l'une et l'autre en cas de besoin.

Madame Green s'installe confortablement au salon avec Charlie, tandis que je vais à la cuisine pour préparer des petites bouchées salées et sucrées. Au bout d'un moment, je reviens vers elles avec un plateau bien garni.

—C'est joli chez vous. Vous avez beaucoup de goût pour la décoration, me complimente la dame en contemplant la pièce.

—Merci, c'est gentil. Mais, servez-vous donc. Sur la table il y a des petits sandwiches, des biscuits et des petits gâteaux. J'ai aussi

déposé une cafetière et des bouteilles d'eau. Mais si vous désirez autre chose, soyez sans gêne, vous n'avez qu'à me le demander et ça me fera plaisir de vous l'apporter.

— Merci. Un café sera parfait pour moi.

Pendant que je fais le service, Charlie entame la conversation avec madame Green. Je ne suis pas étonné de l'entendre lui demander où elle avait appris à parler si bien le français, car dès leur première rencontre, Charlie avait été stupéfaite de la façon dont elle s'exprimait dans cette langue, comparativement à sa sœur. Madame Green, effectivement, s'exprime en français de façon impeccable, tandis que madame Mac Dougall a souvent tendance à mélanger les deux langues. Curieux d'entendre la réponse, je tends discrètement l'oreille.

— Eh bien, quand j'étais adolescente, j'ai harcelé mes parents pour faire une immersion française dans une famille québécoise. À l'époque, j'avais une petite notion de base du français, car ma mère était francophone, mais pour moi qui fréquentais une école anglophone, c'était insuffisant. Au début, mon père s'opposait féroce­ment à cette idée, mais après plusieurs doléances de ma mère, il a fini par se résigner et accepter de m'envoyer dans une famille francophone. C'était à Lévis, au Québec. J'y suis allée quatre années de suite. La famille comptait trois adolescentes, aussi aimables les unes que les autres. J'adorais ces gens, dont j'ai gardé de très bons souvenirs.

— Ah ! Quelle bonne idée vous avez eue ! s'exclame Charlie.

— Oui. Ces étés resteront gravés à jamais dans ma mémoire. Hum... balbutie madame Green avant de consulter sa montre. Je ne veux pas sembler impatiente, mais pourrions-nous discuter de vos recherches ?

— Euh... bien entendu. Je dois convenir que c'est la raison pour laquelle vous êtes ici, rétorqué-je avec ferveur. Donc, voici le résumé de la situation : selon certains indices, peu importe la façon dont nous les avons obtenus, tout nous porte à croire que votre nièce se trouverait ou pourrait s'être retrouvée à Saint-Mathieu-du-Parc. Voulez-vous nous accompagner là-bas pour faire le tour du village ? On y trouvera sûrement une épicerie ou un dépanneur. On pourrait s'informer auprès des commerçants ou de leurs clients pour savoir s'ils connaissent un endroit où on héberge des chevaux. On ne sait jamais, peut-être, que nous trouverons les réponses que nous cherchons.

—Aujourd’hui ? questionne madame Green d’un air surpris. Est-ce que c’est loin de Montréal ?

—Ouais. Il faut compter au moins deux heures pour s’y rendre. Finalement, je me rends compte que ce n’est pas une si bonne idée d’y aller aujourd’hui. Nous n’avons pas assez de temps devant nous, me résigné-je à dire.

Sur ce, Charlie lève la main en l’air pour attirer mon attention, comme dans une salle de cours.

—J’ai une idée, propose-t-elle. Aujourd’hui, nous pourrions figner une liste de questions à poser aux gens du village et demain, nous pourrions partir vers 7 heures pour nous rendre à Saint-Mathieu-du-Parc. Qu’en pensez-vous ? Ainsi, madame Green, nous aurons amplement le temps, d’ici là, de mieux vous expliquer la situation. Il y a sûrement des éléments qui vous échappent.

—Euh... effectivement. Avec tous ces phénomènes inattendus qui se sont produits, j’admets que c’est assez difficile de s’y retrouver. Alors oui, ce serait très aimable de votre part de tout récapituler depuis le début.

Charlie et moi prenons le temps d’avaler quelques bouchées avant de répéter notre récit à madame Green. Lorsque nous lui exposons la chronique des événements, il lui arrive régulièrement de nous interrompre pour obtenir plus de précisions. Je remarque que ce sont souvent les mêmes questions qui reviennent, mais posées différemment. Je comprends que notre interlocutrice veut s’assurer de bien saisir le sens de chaque réponse. Il faut dire que ce n’est vraiment pas évident de comprendre ces phénomènes paranormaux, où tout n’est ni noir ni blanc. Nous passons donc le reste de la journée à répondre à ses interrogations, à ressasser nos idées, et à valider certaines informations sur internet. Tard en fin de journée, nous sommes si épuisés, que nous décidons de mettre fin à cette réunion pour passer une bonne nuit de sommeil chacun chez soi. Mes deux complices consentent à ce que j’aille les chercher dès 7 heures demain matin.

Je décide d'aller chercher Charlie en premier. En arrivant près de chez elle, je constate qu'elle m'attend déjà devant son immeuble. Elle me fait signe d'arrêter et court dans la rue entre deux autos garées. Ensuite, elle ouvre la portière avant et s'assoit à mes côtés.

—Allo ! Je suis descendue un peu plus tôt pour t'attendre. Je me doutais bien que tu arriverais avant l'heure. Après tout, il faut aussi aller chercher madame Green.

—Oui. En fait, je n'ai pas pris conscience que je ne pouvais pas me trouver à deux endroits en même temps quand j'ai dit que j'irais vous chercher toutes les deux à 7 heures. J'espère que madame Green ne m'en tiendra pas rigueur. De toute façon, on sera devant son hôtel d'ici vingt minutes.

Une fois en route vers notre destination, Charlie me parle sans arrêt. Elle me raconte sa nuit qui heureusement, semble avoir été plutôt calme. Elle me confie aussi ses états d'âme par rapport au spiritisme. Elle se demande sérieusement si elle a un don et se sent démunie face aux phénomènes paranormaux. Mais ce qui l'angoisse au plus haut point, c'est qu'elle est convaincue que le mal existe. Jamais, auparavant, elle n'avait cru que des gens pouvaient être maléfiques, alors que maintenant, elle est convaincue de leur existence. Ses propos sont tellement alarmistes que j'en viens à me demander si c'est une bonne chose qu'elle soit présente aujourd'hui.

—Es-tu certaine de vouloir nous accompagner à Saint-Mathieu-du-Parc ?

—Oui. Pourquoi me demandes-tu ça ?

—Je ne sais pas, mais je te sens nerveuse.

—Non, ça va, je me sens bien. C'est juste que je ne sais pas ce que nous allons découvrir, là-bas. J'ai l'impression qu'on approche du but.

—En tout cas, j'espère qu'on ne s'est pas trompé et qu'on a visé juste avec la lettre de madame Mac Dougall ; sinon, tout sera à recommencer. Tiens ! J'aperçois madame Green devant son hôtel. On dirait qu'elle aussi a décidé de venir à ma rencontre. Charlie, veux-tu ouvrir ta fenêtre et lui faire signe que je vais me garer un peu plus loin, là-bas, devant la petite auto rouge ?

Toujours habillée aussi élégamment, madame Green nous rejoint à l'endroit indiqué. Sa façon de marcher me porte à me dire que ses vêtements vont très bien avec sa personnalité. Avant de monter dans la voiture, elle affiche son plus beau sourire.

— Bonjour, vous deux ! lance-t-elle fièrement avant de s'enfoncer sur la banquette arrière.

— Bonjour, madame Green, répondons simultanément Charlie et moi.

— Vous êtes resplendissante, comme toujours.

— Merci, c'est gentil.

— Bon. Tout le monde est prêt ? Alors, allons-y. J'ai hâte de connaître cet endroit. J'espère que nous trouverons enfin des réponses, dis-je avec beaucoup d'espoir.

Lorsqu'on se dirige vers une destination inconnue, la route nous paraît toujours plus longue, étant donné que nous n'avons aucun point de repère sur lequel nous baser. Madame Green profite de l'occasion pour nous transmettre les dernières informations au sujet de sa sœur. Après quoi, elle nous raconte certains moments qu'elle a passés avec elle durant sa jeunesse. Selon ses dires, on décèle qu'elles étaient très proches l'une de l'autre, malgré les voyages en immersion que madame Green faisait au Québec. Cette dernière réitère que c'est seulement un peu avant la disparition de Judy que sa sœur a pris ses distances avec elle. De façon soudaine, elle était devenue plus discrète et l'appelait de moins en moins souvent, sous prétexte qu'elle n'avait rien de nouveau à lui dire. On peut facilement ressentir, dans le timbre de voix de la dame, que cet éloignement l'a beaucoup affectée.

Nous sommes rendus à Saint-Élie-de-Caxton, le village qui précède Saint-Mathieu-du-Parc. Nous passons devant l'église, où se trouvent quelques touristes venus visiter les lieux enchanteurs du célèbre conteur. Selon l'indicateur du GPS, il ne reste qu'une quinzaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à destination.

C'est en silence que nous franchissons cette dernière étape, comme si chacun de nous éprouvait le besoin de faire le vide intérieur avant d'interroger les villageois. Nous effectuons un dernier virage dans une courbe sinueuse, puis arrivons à un stop. À notre gauche, on distingue nettement la rue qui traverse le village de Saint-Mathieu-du-Parc. Nous décidons de l'emprunter et sommes heureux de constater que juste un peu après l'école du village se trouve un dépanneur. Je

me gare dans l'entrée de celui-ci et tout juste avant de descendre, nous prenons tous les trois quelques minutes pour passer en revue la liste des questions que nous voulons poser au commerçant.

Je suis le premier à entrer dans le dépanneur, suivi de près par Charlie et madame Green, qui poussent la porte quelques secondes après moi. La dame derrière le comptoir est affairée à placer des biscuits et des chocolatinnes sur une petite étagère vitrée. Ils ont l'air fait maison, et semblent très appétissants.

— Bonjour, la salué-je d'une voix posée pour ne pas la faire sursauter.

— Bonjour, répond-elle en abandonnant ses gâteries pour nous servir. Est-ce que je peux vous aider ?

— Euh... nous cherchons un ranch ou peut-être, une personne qui possède des chevaux dans Saint-Mathieu-du-Parc.

— Il faudra que vous soyez plus précis, monsieur, m'interrompt la femme. Il y a plus d'une quinzaine de personnes qui ont des chevaux à St-Mathieu-du-Parc. Par contre, je ne connais aucun ranch. Est-ce que la personne que vous cherchez possède une grande terre ?

— Eh bien, je sais qu'il y a une montagne, ainsi qu'une rivière ou un lac, sur le terrain, indique Charlie.

— Ah bon ! C'est qu'il y a près de quatre-vingt-trois lacs à Saint-Mathieu-du-Parc. Ils ne sont pas nécessairement grands, mais ce sont tout de même des lacs. Il y a aussi plusieurs rivières ou ruisseaux. C'est comme je vous le disais, vous devez être plus précise si vous voulez que je vous aide. Par exemple, est-ce que le propriétaire de chevaux a un nom ? demande moqueusement notre interlocutrice.

— Oui, ça me revient, lance Charlie, il s'appelle Gino.

— Gino ? Hum... ça ne me dit rien. En tout cas, ce n'est pas un de mes clients, car autrement, je le connaîtrais. Mais, peut-être qu'à l'hôtel de ville, on pourrait vous renseigner. Pour vous y rendre, vous devez aller à droite du dépanneur, jusqu'à l'arrêt-stop, puis vous tournez à gauche. Vous ne pouvez pas rater le bâtiment, car il est situé juste à côté de la caserne de pompiers.

— C'est une excellente idée. Nous nous y rendons immédiatement. Merci du renseignement. Bonne journée, madame, vous êtes très aimable.

À la sortie du dépanneur, nous tombons nez à nez avec deux hommes grands et costauds, qui se placent devant nous comme s'ils

tentaient de nous bloquer le passage. Madame Green se déplace vers la gauche pour les contourner, mais les deux individus font de même pour l'intimider. Voyant ce qui se passe, elle fige sur place et leur lance un regard acerbe. Loin de se laisser impressionner, les deux hommes éclatent de rire, puis décident finalement de nous céder le passage. Effrayés par ces drôles d'individus, mes amies et moi dévalons l'escalier et courons à ma voiture sans regarder derrière nous. Ce n'est qu'une fois assis à l'intérieur du véhicule que nous respirons un grand coup. Nous n'avons aucune idée de la raison qui a poussé ces deux grands gaillards à nous faire peur. Ce n'est pas sans nous avoir rendus nerveux. Nous décidons quand même d'aller à l'hôtel de ville. Nous suivons donc les indications qui nous ont été transmises, et après une distance de quelques mètres, nous nous trouvons déjà devant le bâtiment. Nous descendons de l'auto et marchons sur un petit trottoir non asphalté, lorsque madame Green reçoit un appel. Son visage s'illumine quand elle entend ce que son interlocuteur a à lui annoncer.

— C'est l'hôpital ! Ma sœur est réveillée ! s'écrie-t-elle. Elle est sortie du coma ! Je dois immédiatement retourner à Montréal.

Charlie et moi sommes si muselés par la nouvelle, qu'il nous faut quelques minutes de réflexion avant de réagir. Nous sommes à deux doigts de savoir si un certain Gino habite les environs. Mais en même temps, nous sommes conscients que nous devons rentrer à Montréal pour aller au chevet de madame Mac Dougall. Par ailleurs, son réveil est une excellente nouvelle. Donc sans attendre, je démarre le moteur et effectue un virage à 180 degrés en face de l'hôtel de ville. En passant près de la rue transversale, nous revoyons les deux types qui nous ont bloqué le passage à la sortie du dépanneur. L'un d'entre eux nous reconnaît et nous pointe du doigt. Puis de façon déconcertante, il simule de nous trancher la gorge. Trop pressés pour nous attarder à cette menace, nous continuons notre route vers Montréal sans leur accorder plus d'attention.

— Ouf ! Merci, mon Dieu. Je croyais que ce moment n'arriverait jamais ! s'exclame madame Green, la larme à l'œil.

— Oui, en effet, c'est une très bonne nouvelle. Est-ce que le médecin vous a précisé l'heure à laquelle elle est sortie du coma ? questionné-je sans vouloir paraître curieux.

— Je suis désolée, mais dès que la docteure a prononcé la phrase : *votre sœur est sortie du coma*, mon cœur s'est emballé et je n'arrivais

plus à me concentrer sur ce qu'elle me disait. Je ne pensais qu'à une seule chose : me rendre auprès de Johanna le plus rapidement possible. Je crois même qu'à cet instant, si j'avais pu, je me serais télétransportée à l'hôpital.

—C'est sûr. Je vous comprends. Mais soyez rassurée, on se rend directement à l'hôpital. Charlie et moi allons vous accompagner. Est-ce que ça te convient, Charlie ? De cette façon, on n'aura pas à nous arrêter en chemin.

—Pas de problème.

—Ça vous donnera l'occasion de voir ma sœur. Je suis convaincue que vous avez aussi hâte que moi de discuter avec elle. Vous devez sûrement avoir beaucoup de questions à lui poser, bien que nous ignorons encore si elle sera en état d'entretenir une conversation.

—Disons que pour cette fois, je vais me garder une petite gêne. Mes questions attendront. J'ai très hâte de lui faire un câlin, dis-je humblement.

—Moi aussi, renchérit Charlie, bien calée sur le banc arrière.

Comme prévu, nous poursuivons la route sans faire d'escalade jusqu'au stationnement de l'Hôpital général de Montréal. À notre grande surprise, il reste quelques places près de l'entrée. Sans hésiter, je m'empresse de garer la voiture et peu après, madame Green ouvre sa portière et marche à grands pas vers l'entrée principale, sans jamais se retourner vers nous. Nous la rejoignons, et c'est essoufflés que nous arrivons ensemble devant l'ascenseur.

—Ah, mon Dieu ! J'ai tellement hâte de la voir. Voilà un bon bout de temps que je n'ai pas discuté avec ma sœur. Et malheureusement, lorsque je me suis présentée ici, c'était pour apprendre qu'elle était dans le coma.

Charlie et moi écoutons les doléances de madame Green, puis, une fois à l'étage, elle prend à nouveau les devants et se rue à la chambre. Ce coup-ci, nous la laissons volontairement nous distancer afin qu'elle puisse être la première à serrer madame Mac Dougall dans ses bras.

—Ah ! Je suis si contente de te voir, Johanna ! s'exclame-t-elle avec un trémolo dans la gorge. Ça me soulage de te voir réveillée. J'ai eu tellement peur !

—Moi aussi, je suis contente de te voir, murmure sa sœur dans sa langue anglaise.

Restés dans l'ouverture de la porte, Charlie et moi attendons que l'une des deux femmes nous donne le feu vert pour entrer dans la chambre, quand madame Mac Dougall remarque notre présence. Elle écarte discrètement sa sœur pour s'assurer qu'elle n'hallucine pas et nous avançons à petits pas vers elle. Madame Green se tourne vers nous après s'être subitement rendu compte qu'elle nous avait oubliés.

— Ah oui ! C'est vrai. Dans l'euphorie du moment, j'ai omis de te dire que Gabriel et Charlie sont venus avec moi. Est-ce que tu te souviens d'eux ? demande-t-elle à sa sœur.

— Yes, répond Johanna d'une voix à peine audible. Je me souviens très bien de vous. Je me souviens même de la raison pour laquelle je vous ai rencontrés.

Tout à coup, une infirmière entre dans la chambre, avec, dans ses mains, un comprimé et un verre d'eau.

— Tenez, madame Mac Dougall, prenez ce médicament. Ça vous aidera à relaxer. Je vous laisse encore cinq minutes avec vos visiteurs et ensuite, ils devront partir, indique-t-elle en se tournant dans notre direction. Revenez demain. Elle a besoin de récupérer.

À tour de rôle, nous saluons chaleureusement la patiente avant de sortir. Après avoir gagné le corridor, madame Green nous avise qu'à sa prochaine visite, elle préférerait être seule avec sa sœur, question de prendre le temps de discuter avec elle. Elle nous répète qu'il y a déjà un bon moment qu'elle n'avait pas de nouvelles de Johanna et qu'elle a beaucoup de questions à lui poser.

Bien que nous comprenions la situation, nous insistons pour venir, tout en promettant de ne pas compromettre leur tête-à-tête.

— En ce cas, venez en après-midi. Pour ma part, je serai ici dès demain matin, et resterez avec elle jusqu'à l'heure du dîner. À la condition, bien sûr, que ma sœur ne soit pas trop fatiguée pour vous recevoir.

— Super ! dis-je. Je viendrai donc en début d'après-midi demain. Et toi, Charlie, est-ce que tu seras libre ?

— Je n'ai ni cours ni boulot. Je pourrai venir avec toi. Euh... madame Green, avant que vous nous laissiez, j'aimerais savoir si vous avez l'intention de nous revoir, s'inquiète Charlie.

— Hum... j'aimerais en discuter avec ma sœur avant de vous répondre. Je ne veux pas m'imposer dans sa vie. Alors, je la laisserai décider. Mais soyez assurés qu'au pire, je vous donnerai un coup de

fil. Si je ne devais pas vous revoir, je veux que vous sachiez que ça m'a fait très plaisir de vous rencontrer et que je ne partirai pas de Montréal sans vous faire mes adieux.

— J'espère vraiment que nous nous reverrons, se désole Charlie.

— Arrêtez, vous deux ! C'est sûr qu'on va se revoir, affirmé-je sur un ton catégorique.

Charlie et moi restons quelques instants dans le corridor pour regarder s'éloigner madame Green. Après l'avoir perdue de vue, ma copine me prend discrètement la main et nous marchons côte à côte vers l'ascenseur. Soudain, mon cellulaire se met à vibrer dans la poche de mon veston. Je glisse ma main à l'intérieur de celle-ci et j'ai juste le temps de saisir l'appareil avant que la dernière sonnerie ne se fasse entendre. Bien qu'il soit indiqué *numéro inconnu* sur mon afficheur, je prends tout de même l'appel.

— Allo !

— Hello ! C'est madame Mac Dougall, articule une voix faible.

— Madame Mac Dougall ? m'étonnai-je.

— Oui, c'est moi. Est-ce que ma sœur ou Charlie sont avec vous ?

— Il n'y a que Charlie. Votre sœur est déjà partie.

— C'est ce que je croyais. Tant mieux. J'aimerais que tous les deux, vous reveniez dans ma chambre. J'ai des choses importantes à vous raconter. Tout à l'heure, l'infirmière vous a chassés avant même que j'aie pu vous adresser la parole. De toute façon, ça tombait bien, parce que je ne voulais pas vous parler devant ma sœur.

— Euh... ça nous ferait plaisir d'aller vous retrouver, mais je ne suis pas certain que l'infirmière en sera heureuse.

— Bah ! Je me fous d'elle. S'il y a un problème, je réglerai ça avec elle. Pour le moment, il faut absolument que je vous parle et tout de suite, s'énervait la dame au téléphone.

— O.K. ! O.K. ! On arrive. On est encore dans le corridor. On sera là dans dix secondes.

Chemin faisant vers la chambre, j'ai le temps de dévoiler à Charlie l'identité de l'auteur de l'appel. Une fois de retour près d'elle, nous trouvons madame Mac Dougall assise sur son lit, avec un grand sourire accroché aux lèvres.

— Je suis tellement heureuse que vous soyez revenus ! lâche-t-

elle. Je dois faire vite et aller droit au but, si je veux avoir le temps de tout vous dire avant que l'infirmière ne revienne. Vous n'en croirez pas vos oreilles, mais lorsque j'étais dans le coma, je crois avoir vu l'endroit où Judy a été emmenée. Ça peut vous paraître incroyable, mais c'était comme si je m'y trouvais. C'était une grande et vieille maison, avec plusieurs personnes à l'intérieur. Surtout des hommes et des enfants. C'est difficile de déterminer si les jeunes étaient des garçons ou des filles, car ils avaient tous les cheveux longs et portaient une espèce de toge. En revanche, je suis convaincue qu'il n'y avait aucune femme dans la pièce. Ah oui... avant que je n'oublie ce détail, je suis certaine d'avoir vu une rivière près de la maison. J'ai aussi vu plusieurs bâtiments, sur le terrain, dont une écurie. Enfin, des chevaux se promenaient librement dans le champ.

Charlie et moi écoutons très attentivement pour ne rien rater de ce que la dame nous raconte. Par contre, je me demande si ce n'est pas le coma qui a occasionné ses visions. Était-ce un rêve ou est-elle réellement sortie de son corps ? Je suis sceptique, mais décide quand même de creuser plus loin.

— Madame Mac Dougall, lors de votre vision, avez-vous remarqué s'il y avait un écriteau ou un détail quelconque qui pourrait nous aider à trouver ce lieu ?

— Euh... non, je n'ai rien vu d'autre.

— Bon. Supposons que vous vous retrouviez en face du site, seriez-vous en mesure de le reconnaître ? interroge Charlie.

— Je pense que oui, répond madame Mac Dougall.

Au même moment, mon amie s'approche du lit de cette dernière pour replacer son oreiller derrière son dos. Alors qu'elle lui soulève la tête, sa main frôle la sienne. Or, voilà que ce contact anodin déclenche une multitude de réactions sur le corps de Charlie. Ses yeux deviennent aussi ronds que des billes, les traits de son visage s'étirent et s'assombrissent, ses bras et ses jambes s'agitent dans tous les sens et son torse se cambre. On dirait qu'elle est entrée en transe. Juste à sa façon de nous regarder, on comprend rapidement que ce n'est plus elle qui habite son corps. Elle essaie d'articuler quelques mots, mais en vain. On ressent le désespoir dans son regard. Elle est en sueur et des larmes se déversent sur ses joues. Puis soudain, cette chose s'écrie : « Je vous l'ai déjà dit. Je suis le maître ! »

Ni madame Mac Dougall ni moi n'attendions ce cri qui sem-

blait sortir tout droit des ténèbres. Affolée, la pauvre dame essaie de se précipiter en bas du lit, mais j'arrive à la retenir juste avant qu'elle ne tombe sur le plancher. Ensuite, elle se cramponne à moi et enfonce son visage sur ma poitrine pour ne plus rien voir. Après ce branle-bas de combat qui nous a tenus en haleine un bon moment, le visage de Charlie reprend des couleurs, ses traits s'adoucissent peu à peu et son regard retrouve son état normal.

— Oh, mon Dieu ! laisse-t-elle entendre. Madame Mac Dougall, dès que ma main a frôlé la vôtre, j'ai senti un esprit m'envahir. Je n'étais plus moi-même. Des images sont apparues dans ma tête... J'ai vu des enfants, des ados et de jeunes adultes enfermés dans un endroit très sinistre. Il faut les sortir de là. Actuellement, la seule piste que nous possédons, même si ce n'est pas une certitude absolue, c'est le village de Saint-Mathieu-du-Parc. Il faut y retourner à tout prix et le plus vite possible ! Il y a des personnes en danger, là-bas.

— Tu as raison. Il faut s'y rendre, approuvé-je.

— Moi aussi je suis convaincue que vous devez y aller, renchérit madame Mac Dougall. Bien entendu, je resterai ici. Ma santé ne me permet pas de faire ce voyage. De toute façon, les médecins ne me laisseront jamais sortir de l'hôpital dans cet état.

— Euh... je suis mal à l'aise de vous demander cela, mais est-ce que vous aimeriez que votre sœur nous accompagne ?

— Vous faites bien de me le demander. Pour tout vous dire, je ne le souhaite pas. Avant de l'impliquer dans cette histoire, je dois discuter avec elle, car il y a certaines choses que j'aimerais mettre au clair. Même si dans le passé nous avons toujours été très proches, il reste que je lui ai caché beaucoup de choses depuis quelques années.

— O.K. ! Je comprends, dis-je. Nous retournerons demain à Saint-Mathieu-du-Parc et on vous laisse l'annoncer à votre sœur. À notre retour, nous viendrons vous dire ce qu'on a découvert. De toute façon, s'il arrive quoi que ce soit, vous savez que vous pouvez me joindre sur mon cellulaire. Il en est de même pour votre sœur.

Charlie et moi sortons de l'hôpital, heureux d'avoir pu enfin parler avec madame Mac Dougall sans la présence de sa sœur. Après tout, c'est elle qui m'a contacté pour me demander de retrouver sa fille. Je n'ai rien contre madame Green, bien au contraire, mais je me sentais mal à l'aise de lui avoir dévoilé certaines parties de la vie de sa sœur sans l'autorisation de celle-ci.

Nous sommes près de mon auto lorsque le cellulaire de Charlie se fait entendre.

—Allo ? répond-elle.

—Bonjour, madame Deschamps. Je suis l'agent LeBlanc. Je vous appelle pour vous annoncer que nous venons de poster le rapport concernant l'incendie de votre voiture. Il y est indiqué qu'un individu, probablement un adolescent, a fumé à l'intérieur avant d'y mettre le feu accidentellement. Nous avons effectivement retrouvé plusieurs mégots de cigarette encore intacts sur le plancher de votre véhicule. Par contre, nous n'avons trouvé aucune trace d'accélération. Vous devriez recevoir ce rapport d'ici quelques jours.

—Ah bon ! Je le lirai avec beaucoup d'attention, réplique Charlie. Merci, agent LeBlanc, d'avoir pris le temps de m'appeler. Bonne journée.

—Il n'y a pas de quoi. Bonne journée à vous aussi.

Charlie a passé la nuit chez moi, encore une fois dans la chambre d'amis. Il est à peine 7 heures du matin et nous sommes déjà prêts à partir. À notre réveil, j'ai préparé les sandwiches pour la route, tandis que Charlie s'est occupée de ranger la maison. Nous sommes très excités et surtout, bien déterminés à retrouver l'endroit où pourrait se trouver Judy.

Durant le trajet, nous élaborons plusieurs plans, pour ensuite désigner celui qui sera le plus efficace pour retracer le dénommé Gino, si toutefois cet homme demeure bel et bien à St-Mathieu-du-Parc. On ne sait pas si ce serait une bonne idée de retourner au dépanneur pour poser les mêmes questions que la veille. Si nous le faisons, ce serait souhaitable de tomber sur une personne autre que la dame à qui nous avons parlé hier. Peut-être que le mieux serait de nous rendre directement à l'hôtel de ville ou encore, au poste de police. Or, dans ce dernier cas, on se voit mal demander : « Bonjour, monsieur l'agent. Mon amie et moi sommes clairvoyants et on pense qu'un kidnappeur d'enfants se trouve dans les parages. Pourriez-vous nous aider à le retrouver, s'il vous plaît ? » C'est une idée tellement farfelue, que nous l'éliminons d'emblée. Finalement, nous décidons de nous rendre à l'hôtel de ville.

Nous arrivons enfin dans le village. Une fois de plus, je gare l'auto en face de notre destination. D'un pas décidé, nous marchons jusqu'à l'établissement, puis, arrivé devant la porte, je vois qu'il y a une note dans la fenêtre où il est écrit qu'il nous faut sonner. J'appuie donc sur la sonnette et aussitôt, une dame assise derrière un comptoir au bout de l'allée déclenche l'ouverture de la porte. Dès que nous empruntons le corridor pour nous diriger vers son poste de travail, elle abandonne ses tâches pour nous demander ce qu'elle peut faire pour nous aider.

— Eh bien, expliqué-je, nous cherchons un ranch ou un propriétaire de chevaux. La personne qu'on nous a recommandée s'appelle Gino. Apparemment, il possède une maison située sur un grand terrain près d'une rivière ou d'un lac, et aux abords d'une montagne.

— Pourquoi cherchez-vous cette personne ? s'enquit la dame.

— Euh... bien... on veut vendre notre cheval et un ami nous a suggéré cet endroit, inventé-je en essayant de camoufler mon malaise,

tant j'avais l'impression qu'on pouvait lire dans mon visage que je lui mentais.

— Effectivement, je connais un dénommé Gino qui possède des chevaux. Par contre, je ne suis pas certaine que ce soit la personne que vous cherchiez. Selon ce que je sais de lui, il est assez désagréable et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas mettre les pieds là-bas. Vous savez, ils sont nombreux à habiter cet endroit. Je crois que c'est une commune ou quelque chose du genre. Aussi, il vous sera difficile de vous rendre à cette maison, parce qu'elle est plutôt éloignée de la route principale et qu'ils ont placé une barrière métallique au début du chemin de terre. Ce que vous ferez ne me regarde pas, mais si vous souhaitez quand même vous y rendre, je veux bien vous indiquer la route à suivre. En revanche, vous devrez vous débrouiller pour le reste, prévient la femme avant de pouffer de rire. Vous vous rendrez vite compte que ce Gino est assez barjot.

Cela dit, elle nous remet une feuille sur laquelle figure le plan de Saint-Mathieu-du-Parc, car selon elle, le GPS intégré dans nos téléphones ne fonctionne pas sur cette route. Sur le plan, on peut voir les routes, les lacs et les rivières dessinés à la main. Avec un surligneur jaune, notre interlocutrice trace le chemin à suivre pour gagner le ranch.

— Merci, madame. Vous êtes très aimable, lui dis-je avant de sortir.

Le plan entre ses mains, Charlie essaie de me diriger au fur et à mesure que nous avançons sur la route.

— Je crois que ç'aurait été plus simple avec un GPS, grogne-t-elle.

— Oui, je sais. Mais on doit se contenter de ce plan. C'est mieux que de chercher par nous même sans savoir où on va.

— Arrête ! s'écrie Charlie. Je crois qu'on est arrivé. Regarde à ta gauche, entre les arbres... il y a une clôture métallique sur un petit chemin de terre, comme la dame l'a indiqué. Et puis en arrière-plan, il y a une montagne. Ça vaut le coup d'aller voir.

Je continue de conduire sur la route principale, jusqu'à ce que nous atteignons une petite clairière, située un peu plus loin. Je gare l'auto en bordure de la route et nous marchons jusqu'à la clôture. Une fois devant celle-ci, on essaie de trouver une façon de la traverser sans être repérés. Soudain, Charlie a une idée. Elle propose que nous pas-

sions à travers la forêt. Ensuite, sans attendre ma réponse, elle s'enfonce directement dans le bois. Elle se déplace si vite, que je dois courir derrière elle pour la rattraper. Mon cœur bat à toute vitesse. Nous avançons à travers les arbres jusqu'aux limites du terrain. Au fond de celui-ci on peut voir divers bâtiments. Deux hommes vêtus d'une longue soutane brune, comme celles que portent les moines, sortent de la maison. Charlie et moi nous précipitons au sol afin de ne pas être vus. Il n'y a que le dessus de nos têtes qui dépasse des herbes hautes. Les hommes s'avancent vers nous en discutant à voix haute sans se douter de notre présence, puis s'arrêtent à seulement quelques mètres de la clôture. Nous sommes tellement près, que lorsque le plus costaud des deux soulève sa robe pour remonter son caleçon, on peut voir son mollet bien dodu. La tension monte au maximum quand il lâche un gros pet et que Charlie doit placer ses deux mains devant sa bouche pour retenir son rire.

Au même moment, comme s'ils avaient entendu quelque chose, les deux hommes arrêtent soudainement de parler et détournent leur regard dans notre direction. Charlie et moi sommes morts de trouille. Nous avons la sensation que notre corps est en train de se liquéfier sur place. Après quelques secondes qui nous semblent une éternité, les types reprennent leur discussion et rebroussement chemin dans l'autre sens sans s'être rendu compte de notre présence. Peu à peu, ils s'éloignent et entrent dans l'un des bâtiments. Après s'être assurée qu'ils ne peuvent plus nous entendre, Charlie me murmure à l'oreille : « J'ai vraiment eu peur. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

— Je crois que nous devons essayer de nous rapprocher davantage, chuchoté-je. Il faut absolument en avoir le cœur net et vérifier s'ils gardent des gens en captivité. Si c'est le cas, eh bien, nous irons à la police. Sinon, on poursuivra nos recherches ailleurs. Nous sommes trop près du but pour abandonner.

— Euh... et s'ils nous voient, qu'est-ce qu'on leur dit ?

— On leur dira qu'on cherche une place où on accepte de prendre des chevaux en pension.

Pendant que Charlie réfléchit à cette idée, je regarde tout autour de moi pour voir s'il n'y aurait pas un chemin quelconque qui longe la clôture. Eurêka ! J'ai trouvé ! À quelques mètres de nous, je vois une éclaircie entre deux arbres. On dirait un petit sentier formé dans l'herbe haute par des personnes qui y marchent quotidiennement.

Discrètement, je fais signe à mon acolyte de me suivre. Repliés sur nous-mêmes, nous avançons à petits pas jusqu'au chemin en question. Une fois arrivés devant celui-ci, nous évaluons les risques d'être aperçus avant de nous y introduire. Malgré nos doutes, nous tentons notre chance. À chaque cent pas, nous nous arrêtons brièvement pour nous assurer que personne ne nous suit. Il fait tellement chaud que nous arrivons au bout du sentier complètement trempés. De là où nous sommes, nous pouvons voir qu'il y a beaucoup d'activité sur le terrain. Des hommes, encore une fois en soutane, exécutent plusieurs tâches. Un peu plus loin, des chevaux gambadent librement autour des bâtiments. Soudain, Charlie, qui est devenue blême comme un drap, m'attrape par le bras et me tire vers elle pour me chuchoter à l'oreille :

— Tu ne me croiras peut-être pas, mais ce lieu est exactement comme celui que j'ai vu lorsque j'ai frôlé la main de madame Mac Dougall à l'hôpital. Ça veut donc dire que j'ai capté son rêve et que celui-ci nous indiquait vraiment l'endroit où se trouve Judy. C'est incroyable ! Elle est ici, j'en suis certaine.

— Chut ! Je crois que quelqu'un vient vers nous, rétorqué-je.

Je crois qu'en parlant, nous avons alerté certaines personnes. Sans perdre de temps, j'empoigne le bras de Charlie, puis nous prenons la poudre d'escampette. Pour parvenir à distancer ces gens, nous nous engouffrons dans le bois et dévalons la pente abrupte qui s'y trouve. Après quelques minutes à ce rythme effréné, nous constatons que les voix derrière nous s'estompent au loin. Par contre, on entend une cloche sonner. On dirait un signal de rassemblement. Ne voulant prendre aucun risque, nous continuons notre descente jusqu'à ce que nous soyons à bout de souffle. Une fois arrivés en bas de la montagne, nous tombons par hasard sur un chemin défriché par des VTT. On décide de l'emprunter et effectivement, ce sentier en terre nous mène jusqu'à une route carrossable. Nous longeons l'accotement en prenant bien soin de ne pas nous faire remarquer, puis à notre grand étonnement, nous arrivons en plein devant mon auto. Nous y entrons et je démarre nerveusement le moteur. Malheureusement, lors de la manœuvre de recul, sans raison apparente, la voiture cesse de fonctionner. Je fais plusieurs tentatives pour la redémarrer, mais en vain ; aucun vrombissement. Pas même un clic ne sort du moteur. Au même moment, deux jeunes hommes s'approchent de nous. Affolée, Charlie se cramponne à son siège.

— Bonjour ! lance l'un des inconnus. Vous avez un problème ?

Je me concentre sur le démarreur et fais comme si je n'avais pas entendu. Malheureusement, l'auto ne repart toujours pas. Ma copine est en train de mourir de peur à côté de moi. Mon cœur s'emballe et j'ai de la difficulté à garder la tête froide. Ayant remarqué que j'ai un vieux modèle de collection, l'homme cogne à la fenêtre de mon véhicule et me fait signe de baisser ma vitre manuellement. J'attends quelques secondes avant de m'exécuter, puis ouvre de quelques centimètres seulement. L'étranger s'appuie contre le rebord de ma porte et approche sa bouche de l'ouverture.

— Est-ce qu'on peut vous aider ? demande-t-il à voix haute. On dirait que votre voiture ne veut pas démarrer.

— Non, non, ça va. Je vais appeler une dépanneuse, répliqué-je nerveusement.

— Eh bien, vous êtes chanceux, mon ami en a justement une dans son garage.

— Ah oui ? Euh... mais je ne voudrais pas vous déranger. J'ai un cellulaire. Je vais appeler un garagiste.

— Je pense que le réseau ne se rend pas sur cette route, m'indique le type presque en souriant.

Rapidement, je sors mon cellulaire de ma poche et fais vite de constater qu'il a raison, car aucune barre n'est affichée sur mon écran.

— Je vous l'avais dit. Il n'y a aucun réseau de téléphone mobile qui se rend ici. Mais ma proposition tient toujours... Si vous le désirez, mon ami peut aller chercher sa dépanneuse.

Charlie devient de plus en plus anxieuse. Elle se tourne vers moi, et pour attirer mon attention, dépose sa main sur ma cuisse. Elle essaie de me transmettre un message en faisant bouger ses yeux dans tous les sens. J'imagine qu'elle veut me dire qu'il est hors de question que ces deux gars-là nous portent secours. Je dois avouer que je suis d'accord avec elle, du fait qu'on ignore s'ils font partie du groupe que nous venons de fuir. Par contre, il y a une chose qui me rassure, c'est que ni l'un ni l'autre ne porte une soutane. Ils sont vêtus d'un jean et d'une chemise à carreaux, comme beaucoup de gens en campagne.

— Euh... à bien y penser, c'est peut-être la solution, finis-je par répondre en fixant Charlie du regard.

— Eh bien, c'est parfait, lâche mon interlocuteur avant d'ordonner à son ami d'aller chercher la dépanneuse.

Ce dernier s'approche de son camarade pour lui marmonner quelques phrases inaudibles, puis s'ensuit une brève discussion. Au bout d'un moment, celui qui nous a proposé leur aide se penche à nouveau dans l'embouchure de la fenêtre pour me dire : « Mon ami veut que j'aille chercher la dépanneuse avec lui. Il dit qu'il faut être deux pour la sortir du garage. Ce ne sera pas long. Euh... à moins que vous vouliez nous accompagner ? »

— Non, ça ira, refusé-je. On va vous attendre ici.

— O.K. ! Bye. On revient d'ici trente minutes.

Tandis que Charlie les regarde s'éloigner, je profite du fait qu'ils soient partis pour m'acharner sur le démarreur. Malheureusement, après plusieurs autres tentatives, je dois me résigner à attendre qu'ils reviennent avec la dépanneuse.

Voilà environ quarante-cinq minutes que nous patientons. Craignant de voir surgir des hommes en soutane, ni Charlie ni moi n'osons sortir de l'auto. Tout à coup, au loin sur le chemin de campagne, on voit s'approcher une vieille dépanneuse grise, rongée par la rouille. Ce n'est que lorsqu'elle s'immobilise à côté de nous que je reconnais, à travers le pare-brise, les deux individus de tout à l'heure. L'un sort de la camionnette avec des câbles et va se placer devant mon capot, tandis que l'autre s'approche de ma portière pour m'indiquer les instructions à suivre. Machinalement, je tire sur le bidule placé en bas de mon siège pour que le capot s'ouvre et attends les instructions. Le type installe ses câbles sur la batterie et me demande de démarrer l'auto. Malheureusement, le moteur reste silencieux. Il referme donc le capot et rejoint son ami.

— On dirait bien que le problème est plus grave que je croyais, m'annonce-t-il d'un ton narquois. Impossible de la faire démarrer.

Désespéré et surtout, résigné, je sors de l'auto. Charlie hésite à faire de même, mais après quelques secondes, décide de me suivre et de se tenir tout près de moi. Elle enfle son bras autour de ma taille, comme pour se donner l'illusion d'être en sécurité, et me demande à voix basse :

— Qu'allons-nous faire ?

L'homme nous propose de transporter la voiture à son garage. Ainsi, il pourra l'examiner. Avant d'accepter son offre, je m'informe de l'endroit où est situé son garage. Il lui faut plusieurs minutes de gesticulations et de paroles pour me répondre. Je suis rassuré, car se-

lon ce que je comprends, le garage se trouve à presque sept kilomètres d'ici, donc beaucoup plus loin que le terrain de Gino. En plus, durant le trajet, on pourra interroger nos bons samaritains pour en savoir un peu plus sur ces personnes en soutane. Après réflexion, j'accepte donc la proposition qui nous est faite.

Perturbée, Charlie enlève sa main d'autour de ma taille et me jette un regard désapprobateur. Enragée, elle retourne s'asseoir dans l'auto et claque la portière derrière elle.

Après quoi, le conducteur de la dépanneuse approche celle-ci de ma voiture et relie les deux véhicules à l'aide d'un câble d'acier. Voyant qu'il s'apprête à tirer l'auto, Charlie sort en fulminant. Tout juste si elle ne tape pas du pied pour montrer son mécontentement.

— Non ! s'écrie-t-elle. Moi, je ne monte pas à bord de leur camion. Je ne vais pas avec eux. Je ne les connais pas et je ne veux pas les connaître. Gab, dis-leur d'appeler une dépanneuse d'un autre garage.

Les deux hommes et moi sommes médusés par son attitude de princesse. Constatant qu'elle est au bord de l'hystérie, je m'avance vers elle et la serre dans mes bras.

— Allez, Charlie, ne t'en fais pas. Tout ira bien, lui murmuré-je à l'oreille. Je suis certain que ces gars ne sont pas dangereux. Dès que nous serons arrivés à leur garage, j'appellerai madame Mac Dougall pour lui donner les coordonnées. En plus, ça nous donnera l'occasion de les interroger sur *tu sais qui*.

Le plus petit des deux types essaie à son tour de rassurer mon amie en lui disant : « Voyons la petite ! Il ne faut pas réagir comme ça. Nous sommes des gens honnêtes, vous savez. On veut juste vous aider. »

Sur ce, Charlie prend conscience de son emportement. Rouge de honte, elle se confond en excuses auprès de nos deux samaritains.

— C'est bon ! On comprend ça, dit le deuxième. Si vous voulez, vous pouvez vous asseoir à l'intérieur du camion pendant que nous finissons de remorquer la voiture. Vous serez plus confortable.

Malgré ses craintes, Charlie obtempère et monte dans la dépanneuse, tandis que je reste à l'extérieur pour regarder les gars compléter leur manœuvre. La voiture bien ancrée, nous rejoignons tous les trois Charlie dans le camion. Bien entassés sur le banc, nous prenons le chemin du garage quand tout à coup, Charlie se cramponne à

mon bras. Elle devient aussi raide qu'une barre de métal, tandis que ses yeux sont révoltés. Paniqué, je crie au chauffeur d'arrêter. De son siège, il ne peut voir ce qui se passe, donc il poursuit sa route comme si de rien n'était. C'est finalement son ami qui constate l'état de Charlie. Aussitôt, il ordonne à l'autre de stopper le camion. Sans poser de question, ce dernier gare la dépanneuse un peu à l'écart de la route.

—Sortez-moi de là ! hurle Charlie à tue-tête avec une voix méconnaissable. J'étouffe ! Au secours !

—Faites taire votre amie ! S'il y a des gens autour, ils vont croire qu'on est en train de l'assassiner ! crie le conducteur en s'empoignant la tête à deux mains.

—Qu'est-ce qui lui arrive ? questionne l'autre type. Est-elle en train de devenir folle ? Si elle continue comme ça, on vous laisse ici avec votre voiture !

Charlie s'agite de plus en plus. Sans crier gare, elle passe par-dessus moi et se jette littéralement à la gorge du gars assis à côté de moi. Le pauvre se débat comme un diable dans l'eau bénite pour se sortir de cette fâcheuse situation. Le chauffeur et moi tentons de calmer ma copine, mais rien à faire ! Elle s'acharne à serrer le cou de sa proie avec une telle force, que le pauvre perd connaissance.

—Charlie ! Charlie ! Mais arrête ! Tu vas le tuer ! hurlé-je, apeuré.

À mon grand soulagement, elle obéit, puis me lance un regard draconien en disant :

—Il faut qu'on retourne là-bas, ça urge ! Ils vont faire disparaître les preuves, y compris des personnes. Ils vont les envoyer ailleurs et il faudra tout recommencer.

En entendant cela, nos deux amis changent radicalement d'attitude. Le chauffeur sort un pistolet de sous sa chemise à carreaux et pointe l'arme en direction de mon visage.

—Là, ça suffit ! Toi, la petite, tiens-toi tranquille si tu ne veux pas que ton copain reçoive une balle entre les deux oreilles ! Pis toi, le grand fouet, t'avise pas de bouger, pas même le petit doigt. Asseyez-vous bien sagement dans le fond de votre siège et fermez vos gueules.

Cela dit, il redémarre la camionnette et fait demi-tour. Cette fois-ci, il va directement vers le chemin menant au terrain duquel nous nous sommes échappés. En passant près de celui-ci, nous croisons à

nouveau les chevaux près de la montagne.

À notre arrivée là-bas, nous voyons que plusieurs hommes en soutane sont déjà regroupés en rang, prêts à nous accueillir. Quatre d'entre eux s'avancent vers la camionnette et nous ordonnent d'en sortir. Ils ont déjà en leur possession des attaches pour nous lier les mains. Nous avons beau essayer de résister, ils parviennent facilement à leurs fins. Une fois ligotés, ils nous emmènent dans un bâtiment qui ressemble à un lieu de culte. À l'intérieur se trouvent plusieurs hommes vêtus d'une toge brune, à l'exception d'un seul, qui lui, porte une toge noire dotée d'un capuchon rouge. En fait, il est difficile, pour l'instant, de dire s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, car son capuchon lui cache presque entièrement le visage. Ladite personne se tient sur une petite tribune au milieu de la nef. De la main, elle fait signe à ses hommes de nous faire avancer vers elle. D'un geste inattendu, on nous saisit par le dessous de nos bras et on nous propulse devant la chaire. Si bien que Charlie et moi atterrissons à plat ventre devant celle-ci, les bras toujours liés derrière le dos. Ni elle ni moi n'arrivons à nous relever. Tout ce que nous parvenons à faire, c'est de soulever péniblement notre tête pour voir ce qui se passe autour de nous. On entend le froissement d'un tissu et des marches craquer quand tout à coup, apparaît devant nous, au bas de la tribune, celui qui semble être le chef du groupe, pour ne pas dire : *de la secte*.

— Relevez-les ! ordonne-t-il.

Dès que c'est chose faite, tous forment un cercle autour de lui.

— Je sais ce que vous cherchez, indique-t-il en s'adressant à nous. Malheureusement, je crois que vous arrivez trop tard.

— Comment pouvez-vous savoir ce qu'on cherche ? On ne vous a encore rien dit ! riposte Charlie.

— Je n'ai pas besoin que vous me parliez pour savoir ce que vous voulez. Je sais déjà depuis un bon moment ce que vous cherchez. Je sais tout. Je vois tout. J'espérais seulement que vous abandonneriez l'idée de retrouver cette fille. Je croyais vous avoir effrayés, mais je constate que je me suis trompé. Vous vous êtes crus capables, Johanna Mac Dougall et vous, de retrouver Judy ; eh bien, vous étiez dans l'erreur. Personne, ici-bas, ne peut espérer la retrouver. Ni même les autres enfants que nous avons enlevés. Ils sont à nous. Ils nous appartiennent.

— Qui êtes-vous ? demandé-je.

— Je suis le Maître. D'ailleurs, je vous l'ai déjà signifié durant l'une de vos séances de spiritisme. Même qu'à maintes occasions, je suis entré dans votre tête pour altérer vos pensées. Vous aviez l'impression de voir le visage du diable, mais c'était moi qui déformais vos pensées. Je voulais vous effrayer pour vous pousser à abandonner vos recherches, mais malheureusement pour moi, le hasard a fait que vous avez rencontré Charlie, cette demoiselle aux pouvoirs extra-sensoriels. Or, je n'ai pas réussi à l'intimider, car je crois qu'elle est protégée par des esprits bénéfiques. Ce sont ses visions qui vous ont menés jusqu'ici. Les personnes que vous voyez tout autour de vous sont mes disciples et ils m'obéissent au doigt et à l'œil. Je suis leur Maître et je contrôle tout.

— Si vous dites vrai, expliquez-moi pourquoi il n'y a que des hommes, ici, questionné-je d'un ton insolent.

Visiblement agacé par ma question, le Maître, comme il aime s'autoproclamer, éclate de rire. Il se dirige vers l'un de ses disciples et lui chuchote quelques mots à l'oreille. Immédiatement, l'homme accourt vers la sortie, tandis que ses confrères restent en rang sans bouger. Après de longues minutes, l'homme revient avec une femme enchaînée par le cou. Il l'installe entre le Maître et nous, puis retourne à sa place.

La jeune femme dans la vingtaine est vêtue d'une tige blanche avec un cordon bleu sous la poitrine, ce qui met en évidence son gros ventre rond. Sans crainte de se tromper, on peut affirmer qu'elle est enceinte et vu la grosseur de sa panse, il est évident que l'accouchement est pour bientôt.

Le Maître approche sa main du ventre de la nouvelle venue et le caresse. Cette dernière se laisse faire sans broncher. Bien au contraire, elle semble aimer se faire ainsi traiter par cet homme. Elle cambre son dos vers l'arrière, comme si elle s'abandonnait elle-même pour ne laisser la place qu'à ce ventre rond ou plutôt, à ce qui est à l'intérieur.

— Gabriel et Charlie, je vous présente la mère fécondatrice numéro 1 qui présentement, couve la future mère fécondatrice numéro 15. D'ici quelques heures, elle sera parmi nous. Agenouillez-vous devant elle, ordonne le Maître à tous.

Simultanément, les disciples déposent un genou par terre, tandis que deux d'entre eux nous attrapent au passage pour nous obliger de

les imiter. Debout, il ne reste que le Maître qui s'adresse à ses disciples dans une langue inconnue, ainsi que la jeune femme qui expose son ventre à tous. Au fur et à mesure que l'homme sollicite les dieux, la tonalité de sa voix change ; elle se fait de plus en plus grave, jusqu'à devenir presque inhumaine. Même son visage se transforme sous nos yeux, avec ses traits qui s'allongent et qui s'assombrissent peu à peu.

Le regard fixé sur cet être hideux, Charlie pâlit à vue d'œil avant de s'effondrer sur le sol.

— Oh ! Nom de Dieu. Qui est cette chose ? s'écrie-t-elle, apeurée.

Déconcerté, je ne peux m'empêcher d'assister à la transformation du Maître. Étant moi-même magicien, j'essaie de rester rationnel et de deviner le ou les trucs qu'il utilise pour parvenir à réaliser ce qu'il fait. Plus il se transforme, plus ses disciples s'agitent devant lui. Les bras dans les airs, ces derniers commencent à prononcer des incantations et forment un rond en dansant autour de la femme et lui. Puis abruptement, la chose s'approprie du Maître. Il lève la main devant lui et ordonne à ses ouailles d'arrêter. Un silence de mort envahit soudainement la nef. Après quoi, deux disciples viennent chercher la future mère pour la ramener à son bâtiment. Lorsqu'ils passent devant moi, je crois reconnaître l'un d'eux. Un homme que j'ai aperçu, la veille, à la sortie du dépanneur de Saint-Mathieu-du-Parc. Celui-là même qui avec son comparse nous empêchait de passer et qui un peu plus tard, nous avait pratiquement menacés. Je prends soudainement conscience que ces gens savent depuis longtemps que nous les cherchions.

— J'ose croire que vous savez à présent que vous avez mis les pieds au mauvais endroit, nous signale le chef. Vous n'auriez jamais dû avoir l'audace de venir ici. C'est notre lieu sacré et les femmes qui s'y trouvent sont mes élues. Je les ai toutes choisies pour engendrer notre progéniture. Elles sont les seules qui sont en mesure de donner naissance à des filles. Si mes disciples devaient s'accoupler avec une non-élue, ils ne pourraient mettre que des garçons au monde. Je vais d'ailleurs vous faire une confidence... la mère fécondatrice numéro 1 que vous venez de voir n'est nulle autre que Judy, la fille de madame Mac Dougall. Avant même de rencontrer cette femme, je connaissais l'existence de son enfant, qui ignorait alors qu'elle était une élue. Pour réaliser la prophétie de mon église, je devais l'enlever à sa famille pour qu'elle reste pure jusqu'à ce qu'elle devienne fertile et apte à

assurer la survie de mon église.

En entendant cela, Charlie et moi sommes sidérés et complètement dépourvus devant ces illuminés. Où se situe la vérité ? Cet homme a-t-il réellement des pouvoirs ou est-ce qu'il fabule ? Comment en sait-il autant sur nous ? Il connaît nos noms, ainsi que nos allées et venues. Au fond, je suis persuadé qu'il est l'instigateur de plusieurs des événements bizarres qui nous sont arrivés depuis le début de cette histoire. Heureusement qu'il existe certains bons esprits qui nous ont aidés à retrouver ce lieu. Et comme cet être machiavélique l'a si bien dit, il est clair que Charlie possède un don pour pressentir certaines choses et qu'elle est protégée par un être surnaturel.

— Je vous accorde le privilège, reprend le Maître sur un ton condescendant, de vous garder ici jusqu'à l'avènement de la reine numéro 15, ce qui vous permettra de voir les autres reines et leur progéniture. Vous serez surpris de toute la reconnaissance qu'elles ont pour moi. Elles me procurent un sentiment de fierté et de réussite et ensemble, nous formons une grande famille pure. Les impurs comme vous ne peuvent comprendre notre façon de vivre.

Charlie et moi sommes choqués par ces propos. Comment concevoir qu'il puisse exister un être aussi démoniaque sur cette terre ? Ce vil individu a enlevé des fillettes à leur famille pour se créer un monde rempli de pervers et se prend pour l'être suprême, adoré par ses disciples. Tous ces hommes abusent de ces enfants sans aucun remords. Comment ont-ils pu faire toutes ces choses abominables sans être vus de quiconque ? Personne, pas même les policiers, n'ont jamais eu le moindre doute sur ces gens ? Nous devons trouver un moyen d'alerter les autorités, mais comment nous y prendre, alors que nous sommes maintenant les prisonniers de ces fous ?

— Toi et toi, commande le Maître en pointant deux disciples du doigt. Emmenez-les dans le bâtiment à l'arrière et assurez-vous qu'ils ne puissent pas s'enfuir. Retirez-leur leur cellulaire, aussi.

Les deux hommes obéissent et nous conduisent dans un petit bâtiment isolé des autres. Une fois à l'intérieur, ils défont nos liens et à l'aide d'une chaîne, nous attachent à un poteau installé à chaque extrémité de la pièce. En observant leurs gestes, je vois l'un d'eux remettre la clé dans la poche de sa soutane. Ensuite, ils placent deux matelas directement sur le sol. Cette fois, on nous a laissé une main libre pour nous permettre d'utiliser la toilette de fortune. Après avoir fait le tour

de la pièce pour s'assurer qu'il nous sera impossible de nous enfuir, ils nous abandonnent dans ce lieu sombre. Dès qu'ils referment la porte derrière eux, nous tendons l'oreille pour écouter les bruits environnants. C'est ainsi que nous nous rendons compte que nous ne sommes pas trop loin d'eux.

— Crois-tu que Judy va accoucher bientôt ? demande Charlie en tremblant de tout son corps.

Pour toute réponse, je lui fais signe de venir vers moi. J'ai un truc à lui dire, mais pas question que nos geôliers entendent. Elle avance un peu, mais arrive rapidement au bout de sa corde, ce qui fait qu'il lui est impossible de franchir les quelques mètres qui nous séparent. Je dois donc me résoudre à lui expliquer à voix basse le plan d'évasion que je rumine dans ma tête depuis le début de notre capture.

— Nous devons nous échapper cette nuit, car selon moi, Judy va accoucher d'ici quelques heures. Dès que ce sera fait, ils vont nous éliminer. Il faut nous enfuir d'ici. Alors, écoute attentivement mes instructions. Il m'est souvent arrivé, lors de mes spectacles de magie, d'avoir à me défaire de liens. Alors, lorsque les deux types nous ont attachés, j'ai utilisé un vieux truc. J'ai plié mon poignet de façon à laisser un peu d'espace entre celui-ci et la chaîne. Donc, dès que ce sera possible, il me sera facile de me libérer. Je crois que cette nuit sera le meilleur moment pour agir, car tout le monde ou presque dormira. Après avoir enlevé mes liens et je vais briser ta chaîne avec une roche que j'ai repérée près de l'entrée. Évidemment, ça fera du bruit et ça attirera leur attention. C'est sûr qu'ils vont s'amener pour voir ce qui se passe. C'est là qu'il faudra courir jusqu'à l'écurie qui se trouve tout près d'ici. Dès que nous y serons, on n'aura plus qu'à grimper sur un cheval et filer au village. Rendu là, on pourra demander à quelqu'un d'appeler la police.

— Non, on ne peut pas faire ça, refuse Charlie. On ne peut pas laisser Judy et les autres femmes ici. On ne sait pas ce que ces individus pourraient leur faire s'ils se savent traquer par la police. Ils pourraient bien décider de les éliminer.

— Charlie. On n'a pas le choix. Il faut alerter la police et c'est notre seule chance d'y arriver. C'est pour cette raison qu'on doit faire vite. Ils ne feront rien à personne tant que Judy n'aura pas accouché de leur soi-disant reine fécondatrice numéro 15. Ils ont besoin de cette enfant pour assurer leur lignée. Souviens-toi, le Maître a lui-même dit

qu'il les avait toutes choisies, et ce, depuis fort longtemps. Il n'osera jamais détruire ce qu'il a mis tant d'années à construire. De toute façon, il se croit au-dessus de tout. Quand il apprendra que nous nous sommes enfuis, il sera convaincu que ses disciples vont nous rattraper avant même qu'on ait le temps de prévenir quelqu'un.

— Laisse-moi au moins deux secondes pour y penser, réclame Charlie.

— Tu as plus que deux secondes, tu as jusqu'à cette nuit pour te préparer.

La nuit tombée, nous mettons notre plan à exécution. Tel que je l'avais anticipé, je réussis à me libérer facilement de mes liens. Sur la pointe des pieds, je vais vers la roche près de l'entrée et me penche délicatement pour la ramasser. Une fois relevé, je cherche l'ombre de Charlie dans la pénombre. Pour me guider, elle lance un tousotement à partir du fond de la pièce. J'arrive près d'elle à tâtons, puis elle saisit ma main et la dépose sur son poignet. Aussitôt, je sens la chaîne froide sur sa peau. Poussé par l'adrénaline, je frappe la chaîne qui se trouve à seulement quelques centimètres de son bras de toutes mes forces. Après juste un coup, Charlie empoigne ma main pour me signifier que j'ai réussi. Comme prévu, le bruit que j'ai causé a suffi à alarmer notre gardien, qui ouvre la porte avec fracas. À travers le rayon lumineux projeté par la lune, je peux voir qu'il n'y a qu'un seul homme qui entre dans la pièce. Instinctivement, je me rue vers lui et l'assomme avec la roche. Il s'effondre inconscient sur le sol et un filet de sang coule de son nez. En le voyant ainsi affalé, Charlie pose ses mains devant sa bouche pour s'empêcher de crier et reste immobile devant lui. Or, nous n'avons aucune minute à perdre. Il nous faut prendre la poudre d'escampette, et vite. C'est pourquoi je tire ma copine par le bras pour l'obliger à me suivre jusqu'à l'écurie.

Dieu merci, une selle est accrochée à l'un des murs. Je l'installe sur le dos du cheval du mieux que je le peux. Sans faire de bruit, nous sortons du bâtiment à pied et marchons jusqu'au sentier, où nous pourrions monter sur le cheval et fuir les lieux. Mais voilà que Charlie refuse de monter sur la bête. En lieu et place, elle s'accroupit sur le sol.

— Pars, dit-elle. Va chercher de l'aide, tandis que moi, je vais rester ici. Je ne veux pas les abandonner.

— Mais tu es folle ! Je n'aurai même pas le temps de revenir ici avec la police, qu'ils t'auront déjà tuée. Il n'en est pas question ! Tu viens avec moi !

— Non ! Pars et dépêche-toi ! m'ordonne Charlie en courant dans la direction opposée de la mienne. Sinon, ils vont nous rattraper tous les deux.

Je ne sais plus quoi faire. Rejoindre mon amie ou aller chercher de l'aide ? Mon cerveau cogite à 100 milles à l'heure. Au bout d'un

moment, je vois Charlie disparaître derrière un buisson. Comme il est trop tard pour aller la rejoindre, je décide de sauter sur le dos du cheval et avec mes pieds, je lui donne un coup dans les flans pour qu'il parte au galop. À vive allure, nous aboutissons dans un sentier qui m'est inconnu, mais qui semble conduire dans la bonne direction. Je l'emprunte et continue ma route, jusqu'à ce que je puisse trouver de l'aide. Durant cette cavale, je n'arrête pas de penser à Charlie. J'ai tellement peur pour elle. A-t-elle réussi à entrer dans le bâtiment des filles sans être vue, ou bien l'ont-ils capturée à nouveau ? Si c'est le cas, nul doute qu'ils vont chercher à se débarrasser d'elle. Il y a cependant une chose dont je suis certain, c'est qu'il me faut trouver de l'aide au plus vite si je veux la sortir de ce pétrin. À cette pensée, je donne un second coup dans les flancs du cheval pour qu'il augmente la cadence. On dirait qu'il comprend que nous sommes dans une situation d'urgence, car il accélère le pas. Il va tellement vite, que je dois agripper les rênes à deux mains pour ne pas tomber.

Pendant ce temps, Charlie va de bâtisse en bâtisse pour trouver celle où les femmes sont emprisonnées. En regardant par une fenêtre, à travers une lumière blafarde, elle aperçoit une mère en jaquette qui nourrit un enfant. Elle semble être la seule qui est encore debout à cette heure. Les autres doivent certainement dormir dans leur chambre. Pourtant, en jetant un coup d'œil dans la pièce, la jeune femme ne voit aucun mur. Il n'y a que des rideaux qui séparent les couchettes des locataires. Charlie se doit d'entrer dans le bâtiment si elle veut trouver Judy, mais comment y arriver sans réveiller tout le monde ? Accroupie, elle avance vers la porte d'entrée et vérifie subtilement si elle est verrouillée. À sa grande surprise, elle tourne la poignée et la porte s'ouvre. Le cœur battant la chamade, elle entre donc, et réussit à passer derrière la mère sans attirer son attention. Elle continue de marcher discrètement dans une allée et va de rideau en rideau, à la recherche d'une femme enceinte. Elle n'a plus qu'à espérer qu'il n'y a que Judy qui le soit. Ouf ! Au cinquième rideau, elle aperçoit la jeune femme qui dort à poings fermés sur un lit. Par contre, il y a un enfant étendu à côté d'elle. Jouant le tout pour le tout, Charlie s'approche du lit. Délicatement, elle pose une main sur la bouche de Judy en lui faisant signe de ne pas crier. Ne sachant pas ce qui se passe, Judy, encore endormie, ouvre les yeux et sursaute. Heureusement, l'enfant n'est pas réveillé. Lorsque Charlie chuchote à l'oreille de la femme

qu'elle est là pour l'aider, cette dernière fronce les sourcils pour lui signifier qu'elle ne comprend pas les raisons pour lesquelles elle doit être secourue, elle qui depuis toujours, est l'élue du Maître pour servir de mère fécondatrice. Et de plus, elles sont bien ainsi, les autres élues et elle, sans compter qu'elles iraient toutes au paradis avec les autres membres de la secte.

Charlie soulève la couverture de Judy, place ses mains sur le ventre rond de celle-ci, puis ferme les yeux pour mieux se connecter à elle et lui dit :

— Regarde-moi dans les yeux. Inspire profondément et écoute le timbre de ma voix. Détends-toi, Judy.

— Je ne suis pas Judy, réplique l'autre en repoussant les mains de son interlocutrice. Je suis la reine numéro 1 et la mère fécondatrice de la reine numéro 15.

— Non, tu es Judy, insiste Charlie en replaçant ses mains sur le ventre de la jeune femme. Ta mère te cherche depuis plusieurs années. Tu pourrais essayer de remonter dans le temps jusqu'à ton enfance ? Imagine-toi en train de t'amuser sur un cheval en bois, dans un parc près d'une plage. Un homme s'approche de toi. Te souviens-tu de ça, Judy ? Allez ! Concentre-toi. Fais un effort. Tu vas y arriver. Tu dois y arriver.

Plus, que Charlie ravive certains faits dans sa mémoire, plus la jeune femme s'agite sous la couverture. Remplie d'émotions, celle-ci se cramponne à son bras. En même temps, ses yeux s'emplissent de larmes et son corps se met à trembler de partout, ce qui réveille l'enfant couché près d'elle. La mère est si fébrile, que la petite commence à pleurer. Charlie ne peut résister à cette scène pathétique et émouvante. Elle les entoure toutes les deux avec ses bras et les serre contre elle. Aussitôt, l'enfant cesse de pleurer.

— Nous devons nous enfuir immédiatement, ordonne Charlie. D'ailleurs, vous devez toutes fuir. Jusqu'ici, on a eu beaucoup de chance que personne ne se soit rendu compte que Gab et moi nous sommes évadés. Il faut quitter cet endroit avant qu'on ne remarque notre absence.

— Quoi ? s'étonne Judy. Toi et l'homme que j'ai vu cet après-midi étiez retenus prisonniers ?

— Oui. Ils nous ont attachés et enfermés dans le bâtiment près de l'écurie. Heureusement, on a réussi à se défaire de nos liens et à...

Malheureusement, les deux sont interrompues par un homme qui entre en trombe dans le bâtiment, pour ensuite se ruer vers elles. Il agrippe Charlie par le bras et la traîne à l'extérieur, alors que le Maître et les disciples sont postés devant l'entrée.

— Toi, dit le chef en levant un bras dans les airs. Comment as-tu osé déranger ma mère fécondatrice ? Ton ami et toi allez payer pour cette faute. Et d'ailleurs, où est cet homme impur ?

Sans que nul ne s'y attende, Judy sort de la bâtisse et se précipite sur le Maître. Après quoi, elle le roue de coups avec ses points jusqu'à ce qu'il perde l'équilibre et bascule sur le sol. Témoins de la scène, les disciples accourent vers lui pour le secourir.

— Je ne suis pas ton élue ! s'écrie Judy. Tu m'as menti et tu as menti à toutes les autres !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je suis votre Maître et vous êtes mes élues ! Vous êtes destinées à procréer. À votre mort, vous serez récompensées pour avoir accompli votre tâche ici-bas et vous m'accompagnerez au paradis pour l'éternité.

— Non ! hurle Judy en se jetant à nouveau sur son ravisseur. Cette femme, mon ange gardien, m'a ouvert les yeux. C'est toi, l'impur. Tu nous as salies autant les unes que les autres. Que Dieu te punisse !

Très vite, les cris de la mère fécondatrice numéro 1 attirent l'attention des autres femmes. Avec leur progéniture, elles sortent de leur résidence et regardent la scène d'un air stupéfait. Ce n'est qu'à ce moment que Charlie prend conscience du drame que ces jeunes femmes ont vécu. Les pauvres ont probablement toutes été enlevées, violées et asservies pour être au service de ces hommes. Avec tout ce qu'elles ont subi, comment pourront-elles un jour devenir saines d'esprit et vivre une vie normale, si bien sûr elles parviennent à sortir vivantes de cet endroit maudit ?

Voulant à tout prix empêcher ce maître démoniaque de s'en prendre à Judy, Charlie lui saute au visage et lui arrache un bout d'oreille avec ses dents. Le sang gicle de partout, au point de recouvrir le haut de sa soutane. Voyant cela, les disciples poussent un cri démentiel. Fou de colère, le Maître propulse son assaillante au bout de ses bras. Comme un animal enragé, il s'apprête à foncer sur elle pour l'étrangler. Mais dans son élan, il est freiné par les cris de Judy, qui étendue sur le sol, se tortille de douleur dans une flaque d'eau amnio-

tique, les jambes repliées sur son ventre, qu'elle tient à deux mains.

—Vite ! Transportez-la à l'église ! s'écrie le Maître. Elle va accoucher ! Retiens-toi, numéro 1 ! L'enfant ne peut pas naître ici. Il doit venir au monde dans le lieu sacré.

Sans perdre de temps, les disciples s'exécutent et courent vers l'église. L'un d'eux pointe une arme vers Charlie, qui est contrainte de le suivre. Une fois entrée à l'intérieur du lieu saint, elle aperçoit le Maître vêtu d'une soutane propre, ainsi que Judy, qui accroupie et nue, se tord de douleur au centre de la nef. Les femmes et les enfants forment un cercle autour d'eux, tandis que les hommes se tiennent à l'arrière pour servir de sentinelles en même temps qu'ils assistent à l'accouchement. Le Maître lève les deux bras dans les airs et aussitôt, tous se prosternent devant lui pour chanter à l'unisson l'hymne à la création. À un certain moment, Charlie tourne son regard vers l'arrière de la bâtisse, pour vite constater que les hommes ont disparu. Étonnée, elle examine rapidement la pièce et note qu'il ne reste plus que le Maître, Judy, les femmes, leurs enfants, ainsi qu'elle-même. Inquiète, elle se questionne dans sa tête. Où sont donc partis les hommes ? Qu'est-ce qu'ils préparent ? Paniquée et sans défense, elle jette un regard foudroyant au Maître, qui lui rend la pareille en s'avancant vers elle. Il lui pose une main sur l'épaule pour la forcer à s'agenouiller et lui lance en s'esclaffant :

—Vous vous êtes donné tout ce mal pour rien. Même si ton ami a pu alerter la police, nous aurons déjà quitté les lieux bien avant leur arrivée.

Puis subitement, le chant s'arrête et les regards se tournent vers la mère fécondatrice, qui a enfin accouché. Assise par terre, elle tient son nouveau-né dans ses mains. Deux jeunes femmes accourent alors vers elle avec une toge et un drap. L'une coupe le cordon ombilical et part avec le bébé bien emmitoufflé dans sa couverture, tandis que l'autre revêt Judy d'une soutane et l'aide à se relever.

—Vite ! lui ordonne-t-elle. Nous devons partir.

Voyant que Judy refuse de laisser Charlie seule et qu'elle hésite à sortir de l'église, la jeune femme lui réitère : « Vite ! Vite ! Viens avec nous. Ne t'occupe pas d'elle. Le Maître s'en chargera. »

Quelqu'un a actionné l'alarme, dont le timbre aigu se répercute partout, à l'intérieur comme à l'extérieur des bâtiments. Avec les gens qui courent dans tous les sens, c'est la cohue totale. Ceci laisse sup-

poser qu'il n'y a aucun plan d'évacuation. Puis tout à coup, on entend la voix du Maître crier à travers un haut-parleur : « Calmez-vous et dirigez-vous vers le tunnel ! Faites comme prévu et tout ira bien. On va tous s'en sortir. »

Charlie est maintenant seule avec le Maître au milieu de la nef. De la fenêtre, elle aperçoit des flammes sortir des autres bâtiments. Puisqu'elle ignore si Gab a réussi à se rendre au poste de police, elle doit vite imaginer une façon de se sauver.

— Il n'y a aucune façon de t'enfuir, indique le Maître, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Charlie ferme les yeux et essaie de puiser en elle la force pour combattre cet infâme individu. Alors qu'elle prend de grandes respirations, son cerveau s'embrouille peu à peu. Des images apparaissent dans sa tête. Elle voit Gab dans une auto de police, à seulement quelques kilomètres du ranch. Plusieurs auto-patrouilles suivent derrière et foncent vers eux à grande vitesse. L'esprit de la jeune femme sort de son corps et s'élève au-dessus de la bâtisse, ce qui lui permet de voir les disciples, les femmes et les enfants s'engouffrer dans la montagne. Ils se dirigent dans un tunnel, vers les quatre autobus jaunes qui les attendent de l'autre côté du versant.

Se tenant tout juste devant sa prisonnière, le Maître sort une arme de sa poche, lui vise la tête, et tente de tirer. Heureusement, le barillet du revolver s'est bloqué. Le temps qu'il examine ce qui cloche laisse amplement le temps à Charlie de prendre la poudre d'escampette. Elle sort de l'église en courant et va vite se réfugier derrière un arbre. L'homme court derrière elle pour la rattraper, mais semble l'avoir perdue de vue. Se doutant bien qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps avant que les policiers ne s'amènent, il abandonne l'idée de tuer Charlie et court dans la direction opposée pour se rendre dans la montagne, où l'attendent ses adeptes.

Lorsqu'il disparaît du champ de vision de Charlie, celle-ci est paralysée par la peur. La pauvre reste cachée encore plusieurs minutes derrière l'arbre, avant de se ressaisir et de s'enfuir. Pour gagner le sentier, elle se faufile de buisson en buisson, non sans sursauter lorsqu'elle entend un bruit, comme le craquement des branches qui se cassent sous son poids ou le crépitement des flammes produit par le feu qu'on a mis aux bâtisses. Chaque fois, elle est persuadée que c'est cet être immonde qui revient vers elle pour la tuer.

Elle arrive enfin près du sentier que Gab et elle avaient emprunté hier matin, alors même qu'ils étaient loin de se douter qu'ils trouveraient Judy et cette secte maudite.

La clarté du jour apparaît à l'horizon. Fébrile, elle emprunte le sentier pour atteindre le chemin principal qui la conduira au village. Elle y marche quelques mètres, quand elle entend des sirènes émises par des camions de pompiers qui visiblement, s'approchent du ranch. Excitée à l'idée d'être sauvée, elle accélère le pas pour arriver au chemin principal le plus rapidement possible. Comme une gazelle, elle saute par-dessus les obstacles qui se dressent sur son chemin. En dépit des branchillons qui lui fouettent les jambes et des épines de rosier sauvage qui lui arrachent des morceaux de peau, elle poursuit sa route jusqu'au camion de pompiers. Arrivée au bout du sentier, elle se rue au milieu du chemin et fait signe au conducteur du camion de s'arrêter. À bout de souffle, elle essaie d'expliquer à l'homme qu'il doit tout de suite appeler la police.

— Euh... eh bien, ils sont derrière nous. Ils nous suivent, indique le pompier, surpris de la voir sortir de nulle part. Qui êtes-vous ? Êtes-vous Charlie ?

— Oui, répond Charlie, surprise que l'individu connaisse son nom. Comment le savez-vous ?

— Je suis désolé, mais je n'ai pas le temps de vous expliquer. Nous avons un feu à éteindre. Par contre, je crois qu'il y a une personne qui vous connaît. Allez à la voiture de police qui se trouve derrière le dernier camion de pompier, vous y trouverez un homme qui sera très heureux de vous revoir.

Euphorique, Charlie n'a pas besoin d'en entendre davantage, sachant que l'homme en question n'est nul autre que Gab. Sans faire ni une ni deux, elle court jusqu'à l'arrière du convoi en criant le nom de son ami à tue-tête.

En entendant la voix de Charlie, je sors du véhicule et me précipite vers elle pour la serrer dans mes bras. Constatant que nous sommes toujours en vie, nous fondons en larmes sans pouvoir nous arrêter. Le conducteur de l'auto de patrouille à bord de laquelle je prenais place se gare à l'écart de la route et s'amène vers nous pour interroger Charlie, tandis que ses confrères poursuivent leur route à grande vitesse pour se rendre au ranch.

— Bonjour. Je suis le sergent Champagne. J'imagine que vous êtes madame Charlie Deschamps ? demande l'officier.

— Oui, c'est moi.

— Heureusement, vous ne semblez pas blessée. Il y a tout de même une ambulance qui est en route. Ils pourront vous conduire à l'hôpital afin qu'on vous examine. Euh... est-ce que vous vous portez assez bien pour répondre à quelques petites questions ? s'enquit l'agent d'un air embêté.

— Oui, ça ira, consent Charlie après s'être raclé la gorge pour se donner du courage. De toute façon, il faut agir vite, car ils sont en train de fuir. Il faut les empêcher de s'échapper. Plusieurs femmes et enfants, dont Judy, sont gardés prisonniers par ce gourou. Les filles ont été enlevées pour servir d'esclaves sexuelles aux disciples de cet enfoiré.

— Oui, on sait. Monsieur Longchamp nous a tout expliqué. Mais, savez-vous comment ils se sont enfuis, car nous n'avons croisé aucun véhicule sur la route ? Ni camion ni auto.

— Oui. Selon ce que j'ai cru comprendre, ils ont creusé un tunnel dans la montagne. J'ai d'ailleurs vu le gourou s'y rendre quand il a entendu le son des sirènes.

— Oh ! Je préviens immédiatement mes hommes. Je vais leur demander d'aller de l'autre côté de la montagne pour vérifier s'il s'y passe quelque chose de suspect. Ah ! Voici l'ambulance. Venez ! Un policier va également vous accompagner jusqu'à l'hôpital. Quant à moi, je vous reverrai plus tard.

— Pas question ! s'écrit Charlie en se cramponnant à mon bras. Je reste ici. Je veux rester avec toi, Gab. Je n'ai rien. Je suis peut-être ébranlée, mais je peux très bien gérer. Je n'irai pas à l'hôpital tant que ces monstres ne seront pas arrêtés.

Devant l'entêtement de ma copine, le policier autorise les ambulanciers à vérifier sur place son état de santé générale. Après un petit moment, il reçoit un appel, sur sa radio, émis par les agents chargés de surveiller la montagne. S'ensuit une longue discussion entre eux, puis l'homme revient vers nous avec un air triomphant.

— Ça y est ! s'exclame-t-il. Ils les ont eus. Des agents du groupe tactique ont repéré une sortie de l'autre côté du versant de la montagne. Ils ont aussi aperçu des autobus scolaires garés sur le bord de la

route. En jetant un coup d'œil à l'intérieur, ils ont trouvé des valises, des couvertures et plusieurs autres objets. Au même moment, des lumières ont jailli de la montagne. Ils ont bien sûr été intrigués et donc, ils se sont cachés dans la forêt pour voir ce dont il s'agissait. C'est alors qu'ils ont vu des hommes, des femmes et des enfants s'amener vers eux à la queue leu leu. Sans perdre de temps, ils les ont encerclés et mis en état d'arrestation. Certains des prévenus ont tenté de retourner dans le tunnel pour s'enfuir, mais ils ont vite été maîtrisés. Le gourou a pointé une arme dans la direction de mes collègues, mais l'un d'eux a été plus rapide que lui et l'a atteint à une jambe. Il a donc pu être maîtrisé et arrêté à son tour.

À cette nouvelle, Charlie et moi pouvons enfin évacuer le trop-plein de pression qui nous assaillait. Voilà au moins deux jours que nous ne carburions qu'à l'adrénaline. Libérée de ce lourd fardeau, mon amie s'appuie sur mon épaule et se remet à pleurer. Je sens ses larmes couler sur mon cou. Dans le but de la calmer, je la serre dans mes bras et lui caresse tendrement le dos. Nous restons ainsi enlacés l'un contre l'autre, comme si nous étions seuls au monde. Mais après un petit moment, sans vouloir nous déranger, l'agent Champagne, mal à l'aise, interrompt notre étreinte pour nous prier de l'accompagner au poste de police de Shawinigan, où il doit prendre notre déposition.

Nous sommes assis au poste de police et répondons aux questions des agents Champagne et Bédard lorsque l'un d'eux informe Charlie qu'une personne souhaite lui parler au téléphone.

—Allo ? répond cette dernière, surprise de recevoir un appel.

—Hi ! C'est madame Mac Dougall, sanglote ma cliente à l'autre bout du fil. J'espère que vous allez bien. Cette nuit, j'ai su par monsieur Longchamp que vous aviez retrouvé l'endroit où se trouvait Judy. Quand il m'a appris la nouvelle, les policiers étaient sur le point d'arriver sur les lieux. Il m'a aussi raconté tout ce que vous avez subi là-bas. Je ne vous remercierai jamais assez de ce que vous avez fait pour moi. Je suis d'autant plus heureuse d'apprendre que finalement, les policiers ont réussi à libérer ma fille et à arrêter son ravisseur. Je sais qu'elle est actuellement à l'hôpital avec ses trois enfants, dont son nouveau-né. J'ai du mal à imaginer que ma Judy soit devenue une femme, mère de trois enfants. Malheureusement, les médecins refusent que je me rende à Shawinigan, mais j'irai dès que je le pourrai. Par contre, ma sœur est déjà en route. Elle logera à l'hôtel quelques jours, et dès que les policiers et la psychologue le lui permettront, elle ira voir Judy à l'hôpital. Elle m'a dit qu'elle communiquera avec moi par *Skype*. Tout ce qu'on espère, c'est que ma fille voudra bien me parler. Le policier croit qu'elle devra rester un bon bout de temps à l'hôpital, car apparemment, elle doit subir plusieurs tests et consulter un psychiatre. J'ai déjà eu l'occasion de remercier monsieur Longchamp, mais je voulais aussi vous remercier personnellement. Je ne sais pas si vous êtes réellement consciente du don que vous possédez, mais vous êtes une personne spéciale et je remercie Dieu du plus profond de mon cœur de vous avoir mise sur ma route. Prenez soin de vous, Charlie. On se revoit bientôt.

Touchée, Charlie remet le récepteur à l'agent Champagne. Les yeux remplis d'eau, elle parvient à dire : « Ouf ! C'est très bouleversant, cette histoire. »

—Aurons-nous bientôt la chance de voir Judy ? demandé-je à l'agent Champagne.

—Euh... je ne devrais peut-être pas vous dire ça, monsieur Longchamp, mais étant donné tout ce que vous et Charlie avez fait

pour elle, on vous doit bien cette faveur. La jeune fille a demandé à vous voir tous les deux et sa psychologue est d'accord. Donc, dès que nous en aurons terminé avec votre déposition, nous vous conduirons à l'hôpital de Shawinigan.

À notre sortie du poste de la Sûreté du Québec, nous constatons que des journalistes et des badauds nous attendaient. Parmi la foule, plusieurs personnes soulèvent une pancarte fabriquée à la main. Sur quelques-unes il est inscrit : *Merci de nous avoir débarrassés de ces monstres*, tandis que sur d'autres on peut lire : *Judy ! Gab ! Charlie ! on vous aime !* Charlie et moi sommes très surpris et surtout, émus de recevoir autant d'amour.

Quelques policiers nous escortent jusqu'à la voiture. Même après s'être assis à l'intérieur, on continue d'entendre les gens applaudir et scander nos noms. J'ai l'impression de terminer un spectacle, sauf que cette fois, Charlie a également droit aux éloges de la foule.

Devant l'hôpital, nous avons encore droit à un important attrouplement composé de gens et de journalistes, comme si un informateur se plaisait à aviser tout un chacun de nos faits et gestes. Afin de ne pas être importunés par les journalistes qui souhaitent nous poser mille et une questions, les agents Champagne et Bédard nous escortent jusqu'à la chambre de Judy. Devant la porte, dans le corridor, un policier fait le guet pour assurer la sécurité de la patiente. Charlie est la première à entrer dans la chambre. Volontairement, je reste un peu à l'écart pour laisser aux filles le temps de discuter ensemble. La chimie passe tellement, entre elles, que je n'ose pas m'immiscer dans leur conversation.

— Bonjour, Judy. Comment vas-tu ? s'informe Charlie avec des trémolos dans la voix.

— Je ne sais pas trop, répond la jeune femme. On dirait que tout ceci est irréel. La psychologue m'a demandé si je souhaitais parler à mes parents et j'ai répondu non. Elle m'a fait savoir qu'ils sont divorcés, maintenant. Mais ce qu'il y a de particulier, dans cette histoire, c'est que ça ne me fait ni chaud ni froid. J'ai même de la difficulté à voir mes enfants et j'ai refusé d'allaiter le bébé. Quand j'étais là-bas, je voulais toujours être auprès de mes filles, mais depuis que je suis ici, on dirait que je n'ai plus envie de m'occuper d'elles. Je veux juste qu'on me foute la paix.

— Euh... je crois que c'est normal. Donne-toi une chance. En as-tu discuté avec ta psychologue ?

—Oui.

—Et qu'est-ce qu'elle en pense ?

—Comme toi... Elle a dit qu'il me faudrait du temps pour accepter la situation, mais que j'y parviendrais.

Charlie reste assise plusieurs minutes à côté de Judy. Songeuse, elle lui prend la main et la serre dans la sienne. C'est là que je décide enfin de m'approcher d'elles pour mettre fin au silence qui règne dans la pièce.

—Bonjour, Judy ! Tu me reconnais ? Je suis Gabriel Longchamp. J'étais là-bas avec Charlie.

—Bonjour ! Oui, je vous reconnais.

—C'est gentil de ta part d'avoir accepté de nous recevoir. On est très heureux que tu ailles bien, dis-je en pesant chacun de mes mots pour ne pas faire revivre son cauchemar à cette pauvre fille.

—C'est pour cette raison que j'ai demandé à vous voir. Je voulais vous remercier de m'avoir sortie de cet enfer. Je n'ai pas encore vu les autres mères fécondatrices... hum... je veux plutôt dire les autres femmes, se reprend Judy, mais je veux également vous remercier en leur nom.

—On en est très touché, répliqué-je, la voix remplie d'émotion. Mais sois assurée qu'on se reverra bientôt. On te laisse te reposer, maintenant.

Charlie et moi embrassons la jeune femme sur la joue, puis quittons les lieux.

—Bye, Judy ! Prends soin de toi, termine Charlie en sortant de la chambre.

Durant le procès, l'avocat de la couronne a su démontrer hors de tout doute raisonnable que Gino Ringard, alias Le Maître, avait planifié l'enlèvement de Judy. Lors de l'enquête, sur un coup de chance, les policiers ont retrouvé dans l'un des bâtiments calcinés une boîte de métal contenant des photos de Judy, dont l'une qui avait été prise juste avant l'enlèvement. Elle portait un maillot jaune et se balançait sur un cheval de bois. Les enquêteurs ont aussi récupéré des notes écrites de la main même de l'accusé. Sur l'une de ces pages, il avait élaboré un plan très insidieux.

Comment créer une secte et enlever un enfant.

- 1- *Acheter dans une région rurale du Québec une grande terre dotée de plusieurs bâtiments.*
- 2- *Trouver une enfant en bas âge vivant en Ontario, afin qu'elle soit le plus éloignée possible de son lieu de résidence.*
- 3- *Séduire sa mère et l'épier pour connaître ses allées et venues.*
- 4- *Jour de l'enlèvement : disparaître avec l'enfant et l'emmener sur ma terre.*
- 5- *L'endocliner pour en faire une reine fécondatrice.*
- 6- *Trouver des disciples qui accepteront d'enlever d'autres fillettes.*
- 7- *Semer nos propres légumes, se procurer quelques petits animaux de ferme et acheter deux chevaux pour labourer la terre.*

Dans une autre note, Gino expliquait comment il était tombé sous le charme de cette jeune enfant, alors qu'elle déambulait avec sa mère dans les allées d'un centre commercial à Barrie. Elle s'appelait Judy. Dès lors, le gourou était convaincu qu'elle était l'élue espérée. Il ne restait donc plus qu'à appliquer son plan d'enlèvement et de fuir avec elle à Saint-Mathieu-du-Parc, ce qu'il fit au cours des semaines qui ont suivi.

Suite à son long plaidoyer, l'avocat est parvenu à convaincre les jurés de la culpabilité de tous les accusés, qui ont été reconnus coupables de kidnappings, de viols multiples sur des mineures, et ce, jusqu'à leur maturité. Quant au chef de la secte, celui-ci a été déclaré délinquant sexuel, ce qui fait qu'il lui sera impossible de demander une libération conditionnelle avant plusieurs années. En prison, on a dû l'isoler, car il essayait constamment de démontrer aux autres prisonniers qu'il avait des pouvoirs. Malheureusement, son stratège a fonctionné avec certains, qui croient fermement que Gino est leur Maître.

Pour ce qui est des jeunes femmes, toutes ont retrouvé leur famille et poursuivent une thérapie. Elles doivent rencontrer divers spécialistes comme des psychologues et des psychiatres. Or, le processus de guérison sera long pour plusieurs d'entre elles. Les quinze fillettes nées en captivité doivent pour leur part être aussi suivies par des spécialistes, à la suite des viols répétitifs dont elles ont été victimes. Forcément, elles resteront traumatisées durant une bonne partie de leur vie. Actuellement, elles fréquentent une école adaptée à leurs besoins une fois ou deux par semaine.

Après avoir fait les manchettes et le tour des émissions de télé pendant plusieurs semaines, Charlie et moi avons décidé de vivre ensemble. Aussi, elle a abandonné son travail pour poursuivre ses cours à temps plein. À présent, nous formons un couple amoureux et tentons de reprendre une vie normale. Enfin, nous avons plusieurs projets en tête, pour nous, tout autant que pour mes prochains spectacles.

Ce soir est un GRAND SOIR. Nous sommes réunis à l'église de Saint-Mathieu-du-Parc. Judy, madame Mac Dougall, madame Green, les autres femmes, les fillettes, les parents, les policiers, les pompiers, la mairesse, les gens du village, les journalistes, Charlie et moi-même sommes tous ici pour amasser des fonds afin de soutenir les victimes de Gino et leurs enfants. La mairesse, qui est aussi l'organisatrice de cette soirée-bénéfice, l'a intitulée : *Des fonds pour la liberté et le respect des êtres humains*.

FIN

